

# DESCRIPTION

## DES ANTIQUITÉS D'ABYDUS;

PAR E. JOMARD.

---

### CHAPITRE XI.

---

#### §. I.<sup>er</sup>

#### *Topographie et Géographie comparée.*

LA ville d'Abydus étoit, selon Strabon, la seconde ville de la Thébaïde, et renfermoit un palais de Memnon, comme la ville de Thèbes elle-même. Elle devoit sans doute cet avantage à sa situation topographique, à sa position sur l'un des grands coudes de la vallée du Nil, et à la grande largeur qu'ont également en cet endroit l'une et l'autre rive du fleuve. Tandis que la plupart des autres cités étoient baignées par le Nil, celle-ci étoit reculée dans l'intérieur du pays, sur la lisière même de la chaîne Libyque et des terres cultivables, et placée de manière que ses habitans, menacés par la marche des sables, avoient aussi le plus d'intérêt à les arrêter. Les eaux qui arrosoient Abydus, appartenoient à une branche particulière du Nil qui n'existe plus aujourd'hui d'une manière suivie et continue, mais dont les traces se retrouvent par-tout à l'occident du fleuve, depuis Abydus jusqu'au lac Mareotis, et forment plusieurs canaux plus ou moins importans qui ont diverses dénominations. En parlant de cet ancien lit dans un Mémoire sur le lac du Fayoum, j'ai déjà fait remarquer qu'il prenoit sa source dans la Thébaïde supérieure, et qu'il se joignoit à celui du Bahr-Yousef ou canal de Joseph. Je ne doute pas que le voisinage de cette branche ne soit une des principales causes qui firent choisir ce local reculé pour le siège d'une grande cité. Ce fait est en quelque sorte prouvé par celui de l'établissement d'une autre ville de premier ordre, qui fut bâtie plus tard dans le même canton, mais plus près de l'embouchure du canal, et qui, au rapport de Strabon, étoit après Abydus, c'est-à-dire, au-dessus; je veux parler de *Diospolis parva* (ou la petite Thèbes), que l'on croit communément avoir existé à l'endroit appelé *Hoû* par les Égyptiens modernes. L'une et l'autre ville ont fait place à celle de *Ptolemaïs*, qui fut la capitale de la Thébaïde sous les rois Lagides, et que Strabon ne craint pas de comparer à Memphis. Enfin Girgeh, située peu loin d'Abydus, et qui a tiré son nom d'un ancien couvent de Saint-George, est encore aujourd'hui le chef-lieu du Sa'yd (1).

Il est donc constant que ce quartier de l'Égypte a été choisi dans tous les temps pour l'emplacement d'une ville capitale. J'en vois un motif puissant dans la situation

(1) Girgeh est à peu près à égale distance d'Abydus et de Menchyeh, l'ancienne *Ptolemaïs*, c'est-à-dire, à environ quatre lieues au-dessous de la première de ces

villes, et à quatre lieues au-dessus de la seconde. Hoû est sur le bord du Nil, à huit lieues environ à l'est d'Abydus.

géographique d'Abydus. Depuis que les nouvelles observations faites en Égypte ont rectifié les notions communes sur le cours du Nil, on sait que ce fleuve, après avoir couru au nord, depuis Syène jusqu'à Denderah, pendant deux degrés (1), se détourne brusquement à l'ouest, et coule dans cette direction pendant dix-huit lieues. Arrivé à la hauteur d'Abydus, il change encore une fois de marche, et coule au nord-nord-ouest. Ces changemens dans le cours du Nil n'étoient pas indifférens pour l'établissement des grandes villes, puisque le fleuve et ses bords constituent, pour ainsi dire, à eux seuls tout le haut pays; les rochers et les sables formant une barrière difficile à franchir, les routes sont nécessairement tracées parallèlement au cours du fleuve, et toutes les communications suivent la même direction. Ces raisons, qui me paroissent avoir présidé à l'établissement d'Abydus, sont aussi probablement celles qui ont fait établir le siège de *Tentyris* au premier grand coude du Nil depuis Syène.

Par ces seules considérations de topographie, on auroit pu reconnoître la position où fut Abydus, quand il n'y resteroit pas un édifice considérable, dont l'architecture particulière ne permet pas de se méprendre ni de chercher ailleurs le *palais de Memnon*. Mais, lors même que ces différentes données manqueroient, le géographe, ayant à la main les itinéraires, ne pourroit se tromper sur l'emplacement d'Abydus. Celui d'Antonin demande vingt-huit milles de *Diospolis parva* à Abydus: or, si du village de Hoù vous portez sur la route qui suit les bords du Nil et le milieu de la vallée, une distance d'un peu plus de quarante-un mille mètres, correspondant à vingt-huit milles Romains (2), vous arrivez précisément au lieu appelé *Madfouneh* (3), où est le palais dont il s'agit.

Nous avons reconnu tout-à-l'heure le canal dont parle Strabon, ainsi que la position que Ptolémée attribue à cette ville, auprès de la Libye (4).

Pline assigne sept milles et demi de distance entre elle et le fleuve; on trouve aujourd'hui entre Madfouneh et le point le plus près du Nil sept mille cinq cents mètres, qui font un peu plus de cinq milles: mais la vaste plaine qui est sur la rive droite, paroît avoir appartenu autrefois à la rive gauche, et avoir été abandonnée par le Nil d'année en année.

Il seroit superflu d'ajouter aucun autre motif pour déterminer la position d'Abydus; mais je ferai remarquer que la grande *Oasis*, aujourd'hui el-Ouah, se trouvoit sous le parallèle de cette ville: or c'est l'opinion commune dans le pays, que les environs de Girgeh sont dans la situation la plus rapprochée d'el-Ouah.

(1) Il y a moins de trois minutes en sus.

(2) Le mille Romain est d'environ 1478 mètres. En ligne droite et le long du désert, la distance est beaucoup

(4) Θινίτης νομός, ἢ μητρόπολις Ἑρμίου Πηλεμαίς..... ἕξ ἄ. ἑβ. κζ' ε'.  
 Εἶτα μεσογίαιος ἰσθμοῦ ἀπὸ δύσεως Ἀβυδος, ἕξ ἄ. γ'. κς' βγ'.  
 Διοσπολίτης νομός ἀνω πότμων, ἢ μητρόπολις Διοσπολις μικρῆς..... ἕξ ἄ. βγ'. κς' γδ'.

moindre, et de 35000 mètres seulement. Voyez mon

Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens.

(3) Mot Arabe, qui veut dire enseveli ou enterré.

	Long.	Latit.
Thinites nomus, et metropolis Ptolemais Hermii.....	61° 50'	27° 10'
Postea mediterraneus ab occasu Abydus.	61. 20.	26. 50.
Diospolites nomus superiorum locorum, et metropolis Diospolis parva.....	64. 50.	26. 40.

(Ptolem. Geogr. lib. IV, cap. V.)

La latitude de Madfouneh, d'après la carte moderne, est de 26° 13' environ, au lieu de 26° 50': mais on sait

qu'il faut ajouter une correction à toutes les latitudes de Ptolémée. Voy. la Descript. d'Edfoû, A. D. ch. V, s. 1.

Malgré toutes ces notions, l'emplacement d'Abydus nous resta long-temps inconnu en Égypte, à cause de sa position très-éloignée à l'égard du Nil; on croyoit généralement alors qu'Abydus avoit existé à Berbeh, lieu situé à une demi-lieue de Girgeh (1) : ce fut seulement le 22 octobre 1799, à notre passage à Girgeh, que le commandant Français nous parla d'une grande ville ruinée, à trois ou quatre lieues de sa résidence; nous nous rendîmes à ces ruines en traversant une large plaine. Après avoir examiné et mesuré la route qui y conduit, l'étendue qu'elles occupent, le monument qui s'y trouve, il ne me fut pas difficile de reconnoître l'Abydus de Strabon, de Pline et de Ptolémée. J'ignorois alors que d'Anville avoit déjà reconnu cette même position. Appuyé sur la carte du P. Sicard, voyageur bien informé des particularités du pays, et sur la relation de Granger, autre voyageur judicieux, écartant en même temps des notions peu exactes recueillies par d'autres voyageurs, il avoit assigné la même place à Abydus, quoiqu'il ignorât l'importance du monument qui y subsiste encore, et la grande étendue des ruines qui l'entourent. En se félicitant d'une pareille conformité d'opinion avec lui, on ne pouvoit se défendre d'admirer sa sagacité peu commune. Cet exemple, au reste, n'est pas le seul qui fasse honneur à notre habile géographe, qui a su le plus souvent démêler le vrai à travers les données les plus contradictoires.

Une des circonstances les plus frappantes quand on arrive sur l'emplacement des ruines, c'est l'ensablement dont elles sont recouvertes sur plusieurs points et menacées sur tous les autres. Les plantations, les canaux, et tous les moyens qu'on avoit employés du temps de la prospérité de l'Égypte, pour préserver Abydus de l'invasion des sables de la Libye, n'ont pu sauver cette ville de sa destinée : non-seulement la ville est en ruines, mais ces ruines sont presque ensevelies. Au lieu d'une cité florissante, ou au moins peuplée comme les villes modernes de la haute Égypte, telles que Girgeh, Esné, Syout, &c., on ne trouve plus sur son emplacement que deux pauvres villages peu habités, dont les masures sont exposées au même fléau, et qui n'ont aucun rempart contre ces montagnes mobiles et dont la hauteur croît toujours. Les palmiers dont les décombres sont couronnés, serviront peut-être encore quelque temps à garantir les villages d'el-Kherbeh et de Haraba, jusqu'à ce qu'enfin les uns et les autres disparaissent à leur tour sous les sables amoncelés.

La cause de l'affluence des sables sur ce point est dans l'ouverture d'une vallée qui correspond à la position d'Abydus, et qui, dans tous les temps, a dû leur offrir une libre issue à l'époque des vents d'ouest et de nord-ouest, qui, malheureusement pour la rive gauche, sont les vents dominans dans le pays. Il ne faut pas douter que, dans les localités semblables, soit par des canaux, soit par des murailles, soit par des plantations de différentes espèces, les anciens Égyptiens ne soient parvenus à se défendre contre l'empiétement des sables; mais les enceintes et les canaux ont

(1) *Berbeh* signifie temple. Au rapport du commandant Français, il y a à côté un village nommé *Abidou* : je ne connois auprès de Girgeh que le village de *Byady*; mais

A. D.

il existe aux environs d'Abydus et de Hoû plusieurs positions qui ont un nom analogue à celui du lieu qui nous occupe. Voyez pag. 18.

dû nécessairement disparaître en même temps que les édifices anciens, et l'on n'en voit presque plus de traces subsistantes : il en est de même des bois épineux d'acanthos ou acacias, qui ont probablement servi à cet usage (1).

Un moyen sûr et facile consistoit dans de hautes enceintes en brique crue, placées à l'embouchure des vallons. En effet, ce moyen a été mis en pratique dans beaucoup d'endroits; et c'est là l'explication de ce grand nombre de murailles qui existent à l'entrée des déserts Libyques, et quelquefois assez loin dans les sables (2). Elles portent par-tout le même nom de *Hayt el-A'gouz*, les vieilles murailles, ou murailles de la vieille; ce qui annonce assez leur origine. Elles sont d'ailleurs très-épaisses, et formées de briques de fortes dimensions, comme toutes les anciennes murailles Égyptiennes. On ne peut guère douter que l'enceinte qui environne les temples d'Ombos sur la rive droite, n'ait été destinée, dans le principe, à les préserver des sables qui affluoient dans le temps des vents d'est. Beaucoup d'autres enceintes, qu'on voit encore aujourd'hui, ont eu peut-être la même destination.

J'ignore à quelle époque il faut rapporter la construction d'un mur en brique très-massif, situé à l'extrémité méridionale des ruines d'Abydus : mais, soit que les parties subsistantes de cette muraille soient les restes d'un ouvrage des Égyptiens, soit qu'elle appartienne à une époque moins reculée, il est extrêmement vraisemblable qu'elle a été bâtie pour arrêter les sables du désert. Quoiqu'elle soit en partie cachée sous les sables, il est certain que si l'on en eût bâti une pareille un peu plus au nord, elle auroit garanti le palais de Memnon et les autres édifices.

## §. II.

### *Historique.*

Ni Hérodote, ni Diodore de Sicile, ne font mention de la ville d'Abydus; Strabon est le plus ancien auteur qui en ait parlé : selon lui, Abydus avoit été, dans les temps anciens, une très-grande ville et la première après Thèbes; et de son temps elle n'étoit plus qu'une bourgade médiocre.

La description donnée par Strabon étant la plus complète de celles que l'antiquité nous a transmises, je vais la citer toute entière :

« Au-dessus de *Ptolemaïs* est la ville d'Abydus, qui renferme un palais de » Memnon bâti admirablement, tout en pierre, et de la même construction que » celle que nous avons décrite au sujet du labyrinthe, mais n'ayant point un » aussi grand nombre de distributions. Au fond il y a une source dans laquelle » on descend par des galeries contournées en spirale, formées de monolithes » extraordinaires par leur grandeur autant que par leur structure. Un canal dé- » rivé du grand fleuve conduit dans cet endroit. Autour du canal est un bois

(1) Athénée nous apprend qu'à Abydus même il y avoit un bois d'épines qui étoit toujours fleuri (*Deipnosoph.* lib. XV, cap. VII). Ce bois sacré étoit peut-être destiné à servir de barrière à la marche des dunes sablon-

neuses. Voyez ci-dessous le §. V, où le passage d'Athénée est cité en entier, pag. 16.

(2) J'en ai vu une grande quantité dans l'Heptanomie, à quelque distance dans le désert.

» sacré d'acanthès, dédié à Apollon. Abydus paroît avoir été une grande ville,  
 » occupant le premier rang après Thèbes : aujourd'hui ce n'est plus qu'une bour-  
 » gade. Si, comme on le rapporte, Memnon est appelé *Ismandès* par les Égypt-  
 » tiens, le labyrinthe est aussi un ouvrage Memnonien et de la même main que  
 » ceux d'Abydus et de Thèbes ; car dans ce dernier endroit il y a des édifices  
 » appelés *Memnonia*. En face d'Abydus est la première des trois *Oasis* qui sont  
 » dans la Libye ; le chemin est de sept journées dans le désert. Ce lieu abonde  
 » en eaux, en vins et en toute sorte de provisions (1).

» Osiris est adoré à Abydus. Dans son temple, il n'est point permis de chanter  
 » ni de jouer de la flûte ou de la lyre en l'honneur du dieu, comme c'est l'usage  
 » pour les autres divinités. Au-delà d'Abydus est la petite *Diospolis*, ensuite la  
 » ville de *Tentyris* (2). »

Pline nous apprend que cette ville, célèbre par le palais de Memnon et par un temple d'Osiris, étoit distante du fleuve de sept mille cinq cents pas, et reculée jusque dans la Libye : *Infra quod (Tentyrin) Abydus, Memnonis regia, et Osiris templo inchoatum, VII. M. ccccc passuum in Libyam remotum à flumine, dein Ptolemæis* (3). Solin, qui paroît avoir copié Pline, dit aussi qu'Abydus, ville de la Thébaidè, étoit fameuse par le palais de Memnon et un temple à Osiris (4).

Un passage de Plutarque (5) nous explique encore mieux la célébrité d'Abydus. Les grands d'Égypte, dit-il, avoient coutume de se faire inhumer à Abydus, et ce lieu passoit, avec Memphis, pour être le véritable *tombeau d'Osiris* ; expression énigmatique, dont il ne seroit pas impossible d'expliquer le sens : mais cette fiction, quelle qu'elle soit, prouve toujours quel rang occupoit Abydus parmi les villes d'Égypte.

Voici le passage entier, où l'auteur cherche à faire comprendre l'étrangeté de la fable d'Isis et Osiris : « Aussi ceste fable est apparence de quelque raison  
 » qui replie et renvoye nostre entendement à la consideration de quelque  
 » autre verité, comme aussi nous le donnent à entendre les sacrifices, où il y  
 » a meslé parmy ne sçay quoy de deuil et de lamentable, et semblablement les  
 » ordonnances et dispositions des temples, qui, en quelques endroits, sont  
 » ouverts en belles æles et plaisantes allées longues à descouvert, et en quelques  
 » autres endroits ont des caveaux tenebreux et cachez soubz terre, ressem-  
 » blans proprement aux sepulchres et caves où l'on met les corps des tres-

(1) Ἐπεὶ δὲ αὐτὸς ἢ Ἄβυδος, ἐν ἢ τῷ Μεμνόνειο βασιλείῳ θανουμασῶς κατασκευασμένοι, ὁλόκληρον τῇ αὐτῇ κατασκευῇ ἢ περὶ τὴν λαβύρινθον ἔφευγον, οὐ πολλαπλοῦν δὲ καὶ κρήνην ἐν βῆθει κειμένην, ὡς καταβυβαίνειν εἰς αὐτὴν κατακαμφθεῖσαν ἰαλίδων διὰ μονολίθου ὑπερβαλλόντων τῷ μεγάλῃ, ἢ τῇ καλισκευῇ. Ἔστι δὲ διὰ τοῦτο ἢ ἀγροῦσα ἐπὶ τὸν ποταμὸν τοῦ μεγάλου ποταμοῦ. Περὶ δὲ τὴν διαφύρα ἀκακίαν τῶν Αἰγυπτίων ἄλλος ἐστὶν ἱερὸν τῷ Ἀπόλλωνος. Ἔοικε δὲ ὑπάρχειν ποτὴ ἢ Ἄβυδος πόλις μεγάλη, δευτέρουσα μετὰ τῷ Ὀσίριδι· νυνὶ δ' ἐστὶ καπιμία μικρά. Εἰ δ' ὡς φασὶν ὁ Μέμνων ὑπὸ τῶν Αἰγυπτίων Ἰσμαθὸς λέγεται, ἢ ὁ λαβύρινθος Μεμνόνειος ἂν εἴη ἢ τῷ αὐτοῦ ἔργον, οὐ περὶ ἢ τῷ ἐν Ἀβύδῳ, καὶ τὸ ἐν Ὀσίριδι· ἢ γὰρ ἐκεῖ λέγεται πᾶσα Μεμνόνεια. Κατὰ δὲ τὴν Ἄβυδον ἐστὶν ἢ πορσίτη Ἀβύσσις ἐπὶ τῶν λεχθεῖσων τελεῶν ἐν τῇ Λιβύῃ, διέχουσα ὁδὸν ἢ μίλιον ἑπτὰ ἐξήκοντα, εὐδρόος τε καπιμία ἢ εὐόινος,

ἢ πῆς ἄλλοις ἰκανή. (Strab. Geogr. lib. XVII, pag. 812.)

J'ai traduit εὐπολλαπλοῦν δὲ par ces mots, *mais n'ayant point un aussi grand nombre de distributions* ; ce qui m'a paru le sens le plus probable. Casaubon et les autres interprètes n'ont point traduit ce passage, et ont supposé avec raison qu'il existe là une lacune.

(2) Ἐν δὲ τῇ Ἀβύδῳ ἡμῶσι τὴν Ὀσίριαν ἐν δὲ τῷ ἱερῷ τῷ Ὀσίριδος οὐκ ἔστιν, οὐτε ὁδὸν, ἢ πὶ αἰλητῆν, οὐτε ἰαλίτην ἀπαρχάδου τῷ θεῷ, κατὰ περὶ πῆς ἄλλοις θεοῖς ἔτος. Μετὰ δὲ τὴν Ἀβύδον Διόσπολις ἢ μικρά· εἴπα Τέντυρα πόλις. (Strab. Geogr. lib. XVII, pag. 814.)

(3) *Hist. nat. lib. v, cap. ix.*

(4) *Polyhist. cap. xxxv.*

(5) *De Iside et Osiride.*

» passez ; et mesmement l'opinion des Osiriens , qui , bien que l'on die que  
 » le corps d'Osiris soit en plusieurs lieux , renomment toutefois Abydus et  
 » Memphis , où ils disent que le vray corps est , tellement que les plus puissans  
 » hommes et plus riches de l'Égypte ordonnent coustumièrement que leurs  
 » corps soient inhumez en la ville d'Abydos , afin qu'ils gisent en mesme sepul-  
 » ture que Osiris (1). »

Ammien Marcellin rapporte qu'à Abydus il y avoit un oracle célèbre sous le nom du dieu Besa, objet d'un culte très-ancien et de la vénération de tout le pays environnant. On voit par son récit que cet oracle étoit encore consulté du temps de l'historien, c'est-à-dire, sous Constance (2).

Un passage de Porphyre ne permet pas de douter que l'on ne célébrât à Abydus les mystères les plus importans de la religion Égyptienne; c'est celui de sa lettre à Anebon, qui commence ainsi : « Ébranler les cieus , mettre au grand jour les  
 » mystères d'Isis , dévoiler ce qu'il y a de plus secret à Abydus , arrêter la marche  
 » du vaisseau *Baris*, &c. (3). »

Au mot *Abydus*, Étienne de Byzance rapporte que cette ville est une colonie qui tire son nom d'un certain Abydus (4).

Dans son commentaire sur le poëme de Denys le Périégète, Eustathe fait aussi mention de cette ville, à propos du 516.<sup>e</sup> vers, où le poëte géographe parle d'Abydos de l'Hellespont : « Il y avoit en Égypte, dit Eustathe, une ville d'Abydos,  
 » touchant à la Libye, ayant un palais de Memnon, et occupant le second rang  
 » après Thèbes hécatompyle. L'Italie avoit aussi une ville d'Abydus (5). » Élien compte les habitans de cette ville au nombre de ceux qui avoient en horreur le son de la trompette (6). Enfin, dans S. Épiphane, la ville d'Abydus est également citée sous le nom d'*Abydis*, quand il parle des mystères qui se célébroient dans cette ville, et dans celles de Bubaste, de Saïs et de Péluse (7).

(1) Version d'Amyot, pag. 323.

(2) *Oppidum est Abydum in Thebaidis parte situm extrema; hic Besæ dei localiter appellati oraculum quondam futura pandebat, priscis circumjacentium regionum caeremoniis coli solitum. Et quoniam quidam presentes, pars per alios desideriorum indice missâ scripturâ, supplicationibus expressè conceptis consulta numinum scitabantur, chartule seu membranæ, continentes quæ petebantur, post data quoque responsa interdum remanebant in fano. Ex his aliqua ad imperatorem malignè sunt missa.* (Amm. Marcell. *Rer. gest.* lib. XIX, sub finem.)

Le dieu Besa étoit aussi l'objet d'un culte chez les habitans des environs d'Antinoë. Voyez la Description d'Antinoë, et plus bas, pag. 10.

(3) Τὸ γὰρ λέγειν, ὅτι πῶν ἕρηνον προσεσχέσει, ἢ τὰ χρυσία τῆς Ἰσιδος ἐκφανῆ, καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπέρρητον δείξει, καὶ πῶν βράχον γήσει, καὶ τὰ μέλη τοῦ Ὀσίριδος. Διασημειώσαι Τυφῶνι, πῶν οὐκ ὑπερβολὴν ἐμπληξίας μὲν τῶ ἀπεικόνῃ, ἀ μὴτε εἶδε, μὴτε δύνανται, καταλείπει; ὁ πενιότητος δὲ τῆς δεδωκόσιν ἔτω κενὸν φόβον καὶ πλάσματα, ὡς κομιδὴν παῖδες ἀνίστη; καίτοι Χαρήμων ὁ ἱερογραμματεὺς ἀναγράφει ἑξήτα, ὡς καὶ παρ' Αἰγυπτίοις ἐρηκοῦμένα.

*Nam qui denunciat uti vel cælum ipsum quatiat, vel*

*Isidis arcana patefaciat, vel quod Abydi occultum latet dictuque nefas est in lucem proferat, vel Ægyptiæ navis cursum inhibeat, vel in Typhonis gratiam Osiridis membra disjiciat, quidnam, obsecro, vel sibi summum ad stuporem atque vecordiam, ista quæ neque novit, neque efficere potest comminando, vel numinibus quæ fictitius iste et inanis terror levicularum pusionum more perceller, summam ad humilitatem reliqui fecit! Hac certè Chærenon sacer scriba, tanquam Ægyptiorum pridem omnium ore jactata, commemorat.* (Jamblich. *De Mysteriis*, Epistola Porphyrii ad Anebonem Ægyptium, ex edit. Th. Gale, Oxonii, 1678.)

(4) Voyez ci-dessous, §. v.

(5) Εἶναι δὲ λέγεται ποτε καὶ Λυβικὴ Ἀβύδος Αἰγυπτία, ἔχουσα Μενένοιον βασιλεῖα, δευτερεύουσα μετὰ τὰς ἑκατημύλους Θηβας· καὶ Ἰταλικὴ δὲ ἱστέρεται Ἀβύδος. (Eustath. ad Dionys. *Perieg.* vers. 516.) L'épithète de *Libyque*, que le savant commentateur d'Homère donne à Abydus, est digne d'être remarquée.

(6) Σάλπιγγος ἤχον βδελύσσονται βουσιῶται, ἢ Ἀβύδος ἢ Αἰγυπτία, καὶ Λυκονόπις. (Ælian. *De nat. anim.* lib. X, cap. XXVIII.)

(7) Ἐν Ἀβύδῳ, au lieu de ἐν Ἀβύδῳ. (*Advers. Hæres.* l. III, pag. 1093; *De expositione fidei.*)

Les Romains entretenoient des troupes dans cette ville. On lit dans la Notice de l'Empire, que la 8.<sup>e</sup> aile de cavalerie résidoit à *Abydus-Abocedo* (1).

Telles sont, avec les passages que j'ai cités plus haut d'Athénée, de Ptolémée, de l'itinéraire d'Antonin, les notions que j'ai pu recueillir dans les auteurs au sujet de cette ancienne ville. On voit que ces auteurs nous ont transmis peu de faits pour éclaircir son histoire : c'est, au reste, ce qu'ils ont fait pour la plus grande partie des villes d'Égypte; et l'on est obligé d'observer les monumens eux-mêmes, si l'on veut en apprendre davantage. C'est dans ce pays sur-tout que l'étude des monumens est indispensable pour le connoître à fond : car les historiens de l'antiquité n'ont souvent parlé des villes que pour les nommer; encore leur en est-il échappé plusieurs dont nous avons vu des restes considérables.

Quant aux voyageurs modernes, nous nous sommes interdit, dans la rédaction de cette description de l'Égypte, de combattre leurs relations, souvent si incomplètes et inexactes. Le P. Sicard et Granger paroissent seuls avoir assez bien vu Abydus (2).

Je terminerai ces remarques géographiques et historiques en proposant une opinion sur la véritable application qu'on doit faire, selon moi, du nom de *Diospolis parva*. Ce nom ne veut dire autre chose que *Thèbes la petite*, ou *la seconde Thèbes*, puisque le nom Grec donné à Thèbes est en effet *Diospolis magna*. Or, suivant les auteurs, la seconde Thèbes étoit Abydus.

Comment les Grecs auroient-ils méconnu l'importance d'Abydus, l'étendue de la ville et les monumens dont elle étoit décorée! Comment une telle ville n'auroit-elle pas été le chef-lieu d'un nome, et pourquoi auroit-on placé préférablement ce chef-lieu à un petit endroit appelé aujourd'hui *Hoû*, dans lequel on ne trouve que quelques fragmens isolés! N'est-il pas plus probable que ce point, qui avoit l'avantage d'être un port sur le Nil, prit quelque importance, lorsqu'Abydus, envahie dans la suite par les sables, fut abandonnée!

Cette position riveraine put tromper Ptolémée lui-même, qui distinguoit Abydus reculée dans les terres, de la métropole du nome et de *Ptolemaïs*. Girgeh a succédé à son tour au titre de chef-lieu; ce ne seroit pas un motif pour supposer que l'ancienne capitale de la province étoit originairement dans cet endroit de la rive du Nil. La petite ville ancienne placée à Hoû a donc pu être le siège du nome Diospolites, après qu'Abydus eut été abandonnée : mais, dans le principe et sous l'ancien gouvernement de l'Égypte, il n'est pas vraisemblable qu'une ville aussi importante qu'Abydus, illustrée par un palais de Memnon, par le tombeau d'Osiris, renfermant des ouvrages de la même main que ceux de Thèbes, digne enfin de

(1) *Abocedo*, nom qu'on n'a point expliqué, mais qui me paroît venir simplement d'une faute de copiste, et qu'on a écrit pour *Aboudo*. (*Notitia utriusque Imperii*, pag. 214.)

(2) Je me bornerai à dire que Granger lui donne le nom de *Birbé*, nom générique signifiant temple, tandis que le nom du village du nord est *el-Kherbeh*, qu'il a ignoré, ou confondu avec *Birbé*. Cette confusion suffiroit pour induire en erreur un voyageur cherchant les ruines d'Abydus, parce qu'il y a précisément un lieu

nommé *Birbé* tout près de Girgeh, et que les Égyptiens donnent ce nom à tous ceux où il existe ou a existé un temple. Granger ne parle pas du village du midi, *Hāraba*, tandis qu'au contraire le P. Sicard parle de *Hāraba* sans nommer le village du nord. Ils n'ont connu, chacun, que l'un des deux endroits. C'est à la ville entière que Granger attribue le nom de *Madfouneh*, qui signifie enseveli. Savary décrit un édifice très-différent du palais d'Abydus, et placé d'ailleurs à une lieue seulement de Girgeh, &c.

marcher la première après cette grande capitale ; qu'une telle ville, dis-je, n'eût pas été la métropole d'une préfecture, et ne fût pas celle qui a porté le surnom même de *Thèbes la petite*, nom que les Grecs nous ont transmis.

### §. III.

#### *Des Vestiges d'antiquités qui subsistent à Abydus.*

J'AI dit qu'on se rend à Abydus en partant de Girgeh, et prenant sa route vers le sud et le sud-ouest.

On traverse d'abord une plaine vaste et fertile, de l'aspect le plus riche, entrecoupée de canaux et barrée par des digues revêtues en brique (1). Ces digues sont appuyées sur le désert, et diversement dirigées pour retenir les eaux de l'inondation sur le territoire des différens villages, d'où elles se rendent sur les terrains inférieurs par de petits ponts placés de distance en distance.

Les chemins sont garnis cà et là de *rhamnus* [napeca] et de mûriers, et rappellent assez bien les environs d'Avignon. A l'extrémité de la grande digue, on suit la limite du sable pendant une heure : après trois heures et demie de marche, on arrive au village d'el-Kherbeh. Ce village, assez peuplé, est placé au bout des collines qui sont le reste des anciennes habitations. C'est là que commencent les ruines d'Abydus : on y voit une multitude de constructions ruinées en brique, de poteries en éclat et de décombres de toute espèce, qui, contre l'usage ordinaire, sont couronnés de bouquets de dattiers (2).

Un chemin creux est pratiqué dans les monticules, et conduit, douze cents mètres plus loin, à un second village appelé *Haraba*, divisé en deux hameaux, qui ont l'air fort pauvre, quoique d'ailleurs le pays environnant à l'est soit très-bien cultivé et arrosé par le grand canal de Zarzoura (3), dans lequel se jette un autre canal, appelé *Abou-Ahmar*, qui coule au pied des ruines. Le grand canal passe au village de Sâgeh, situé à environ mille mètres de là, et où il y a d'anciens débris de construction qui sont plongés sous les eaux. Les habitans sont pour la plupart vêtus de laine blanche comme les Arabes, et ils m'ont semblé appartenir en effet à cette nation : je veux dire qu'ils paroissent originaires d'anciennes familles Arabes qui se sont établies dans le pays, comme cela est arrivé presque par-tout sur la lisière du désert Libyque (4).

A droite de la route, avant *Haraba*, on distingue le reste d'une porte en granit rouge, dont un pilier est encore debout ; plus loin, des ruines entassées et de gros blocs de granit rouge et noir que les paysans ont exploités pour en faire des meules. Les pierres amoncelées dans cet endroit, la terrasse encore apparente d'un édifice totalement ensablé, annoncent l'existence d'un ancien monument ; et cette masse est peut-être le reste du *temple d'Osiris*. On a trouvé encore les fragmens d'un colosse en granit rouge, et la partie inférieure d'une statue agenouillée, de grandeur

(1) Voyez planche 37, fig. 1.

(2) Voyez le plan des ruines, planche 35, A. vol. IV.

(3) Le canal de Zarzoura prend sa source dans le Nil,

au village de Ma'sarah, à la distance de trois lieues.

(4) Voyez les Observations sur les Arabes de l'Égypte moyenne, É. M. tom. I.<sup>er</sup>, pag. 545.



humaine, sculptée en granit noir. Cette dernière statue mérite une mention particulière et même une description détaillée, à cause de la rare beauté de la matière, du travail et du poli. Ce précieux morceau représentoit un prince, à ce qu'il paroît d'après son costume : tout le haut du corps et les bras ont disparu ; et cette partie vaudroit aujourd'hui la peine d'être cherchée dans les fouilles, si l'on avoit les moyens suffisans. On voit la ceinture toute entière ornée de lignes brisées en zigzag, finement sculptées. Les cuisses sont ornées d'un vêtement formé en cannelures délicates ; les jambes et les pieds sont nus ; le socle est orné d'hiéroglyphes, ainsi que le massif qui sépare les genoux.

La rondeur des cuisses est parfaitement exprimée, et retrace les formes d'un jeune homme dans la fleur de l'âge. C'est sur-tout dans le travail des jambes, dans l'expression des gémeaux, des malléoles et de ce qui reste des orteils, que l'artiste Égyptien s'est surpassé. Nous n'avions vu nulle part un fragment d'un aussi beau style et d'une exécution aussi soignée, si ce n'est la tête colossale de granit rose trouvée au *Memnonium* ou monument d'Osymandyas à Thèbes, et plusieurs parties d'un bloc en granit à six figures, trouvé à Karnak (1). Peut-être cette statue d'Abydus est-elle la plus belle qui soit sortie du ciseau Égyptien (2).

On voit, au milieu même des ruines, des dunes comme dans le désert ; ce qui fait un contraste frappant entre la couleur brun-foncé des décombres et le blanc éclatant des dunes sablonneuses, semblable à l'effet de la neige qui commenceroit à fondre sur une terre noire, et laisseroit çà et là le sol à découvert.

C'est au sud d'une grande butte de ruines, entre les deux parties du village de Haraba, et environ mille mètres avant l'extrémité méridionale, qu'est situé le palais, en partie comblé par les sables ; il se distingue à la couleur blanche de la pierre. Avant d'en donner la description, j'acheverai le tour des ruines et des environs de la ville.

Vers l'extrémité du sud-est, est un mur épais en briques Égyptiennes, qui paroît avoir été opposé comme une digue à l'irruption des sables.

Plus loin est une butte élevée avec quelques grands blocs de pierre. Toute cette partie est considérablement entamée à l'ouest par les sables. Du côté de l'est, on voit une citerne, un santon et quelques jardins.

En se dirigeant de l'extrémité sud des ruines vers le nord-ouest, on entre dans des dunes sablonneuses, terminées à environ une lieue par la chaîne Libyque tout-à-fait abrupte : çà et là, l'on aperçoit des ouvertures dans la montagne, par-tout où les sables ne les ont pas entièrement obstruées ; ces ouvertures sont probablement l'entrée des hypogées ou catacombes des anciens habitans d'Abydus. La quantité de langes et de débris de momies qu'on rencontre sur le sol, est considérable : on en trouve sur une longueur de neuf cents mètres, jusqu'à une enceinte immense en brique crue, qui, selon les habitans, a été jadis un monastère, mais dont il n'est pas facile d'assigner la vraie destination. L'enceinte est double : la première ou extérieure est plus basse et a 4 pieds d'épaisseur ; douze pieds plus loin est la seconde, qui est épaisse de 12 pieds, et élevée de plus de 10 mètres et demi : l'intervalle de l'une

(1) Voyez pl. 32, fig. 6, A. vol. II, et pl. 31, A. vol. III.

(2) Voyez planche 37, A. vol. IV, fig. 6 à 12.

à l'autre est semblable à un chemin couvert, qui domine la plaine, et qui est masqué par l'enceinte extérieure comme par un parapet. L'épaisseur totale de cette vaste muraille est de 28 pieds. Les dimensions intérieures de l'enceinte sont de 360 pieds sur 170. Les constructeurs ont donné à leurs briques 25 centimètres de long et 10 centimètres de hauteur (1).

Il y a aujourd'hui six grandes brèches au deuxième mur. Le dedans, comme le dehors, est tout rempli de sable, de langes et d'os de momies. Il est remarquable qu'on ne trouve dans cet intérieur, à la vérité, encombré, aucune trace de construction. Il faut conjecturer, ou que les habitations démolies ont entièrement disparu sous les sables, ou peut-être que ce lieu étoit un vaste cimetière, et que cet épais massif de 28 pieds étoit percé de cryptes ou de loges pour y placer les momies, dont les débris couvrent aujourd'hui le sol en si grande abondance; mais cette dernière explication ne pourroit pas encore éclaircir l'époque de la construction, puisque les premiers Chrétiens, comme on le sait, avoient conservé l'usage des momies.

Les Arabes et les habitans donnent à cette enceinte le nom de *Chounet el-Zebyb*, nom que d'Anville, d'après Granger, a appliqué à une prétendue position enfoncée de six lieues dans le désert. On voit que cet endroit appartient bien aux ruines d'Abydus; et les habitans m'ont assuré qu'il n'y a dans le désert aucun emplacement ni aucunes ruines de même nom à cette distance. Le nom de *Chounet el-Zebyb* signifie, en arabe, *magasin des raisins secs*.

A un peu plus de deux cent cinquante mètres vers le nord, est une autre enceinte appelée *Deyr Nasârah*, ou couvent de Chrétiens; elle est également en brique, et paroît avoir été restaurée. Aujourd'hui le couvent n'est plus habité que par deux religieux. La plus grande dimension est de 180 pieds en dedans. Au milieu d'une des faces, est une large porte en bois, qu'on tient soigneusement fermée. L'intérieur de l'enceinte renferme un puits à l'usage du couvent.

Je n'ai pu savoir si ces religieux étoient des Chrétiens Qobtes, comme les solitaires des lacs de Natroun, et le temps ne m'a pas permis de visiter l'intérieur du monastère. J'ai aperçu seulement les religieux à une fenêtre, regardant d'un air impassible des figures et des costumes d'Europe, que sans doute ils n'avoient jamais vus dans ces solitudes lointaines (2).

En se portant de deux cents mètres plus loin vers le nord, on arrive à des constructions de brique démolies, placées à l'extrémité des parties les plus septentrionales des ruines (3). De ce point, on aperçoit à l'est le village d'el-Kherbeh, qui est au commencement de ces mêmes ruines. En y arrivant, je me retrouvai au point de départ, et j'achevai ainsi le tour entier des vestiges de l'ancienne Abydus. Le

(1) Voyez planche 37, A. vol. IV, fig. 2 à 5.

(2) D'après la relation du P. Sicard, on doit regarder ce monastère comme étant celui qu'il appelle *Abou-Mousah*, ou de l'abbé Moïse, célèbre anachorète, natif de Bouliana, puisque le voyageur le place au couchant du village de Haraba, au pied du mont Afodos. Voyez les *Observations sur la géographie Égyptienne*, par M. Ét. Quatremère.

(3) Cependant, à deux cents mètres au-delà, il y a en-

core une butte très-élevée, qui renferme peut-être, sous les sables, des décombres antiques, et où l'on pourroit supposer qu'étoit le temple du dieu Besa, puisqu'il y avoit un temple appelé *Birbé*, au nord du monastère *Abou-Mousah*, d'après le fragment Saïdique publié par Zoëga et cité par M. Étienne Quatremère; mais cette position est tout-à-fait distincte de la ville, où étoit nécessairement le temple lui-même d'Osiris.

périmètre actuel n'est pas de moins de 7000 mètres. La plus grande longueur, du nord-ouest au sud-est, est de 2800 mètres ; la plus grande largeur est de 900 : mais celle-ci paroît avoir perdu beaucoup par l'ensablement, sur-tout dans la partie méridionale des ruines. Bien que ces dimensions annoncent une ville considérable, cependant, comme on ne peut pas apprécier tout l'espace qui est enseveli sous les sables, il est possible que l'étendue d'Abydus ait été bien plus grande que les ruines qui sont aujourd'hui visibles.

## §. IV.

*Palais d'Abydus.*

J'AI dit plus haut que l'emplacement du palais est vers l'extrémité méridionale des ruines : mais il est nécessaire de le fixer avec précision, attendu la marche croissante des sables, qui un jour peut-être le feront disparaître entièrement ; alors il sera possible d'en retrouver la place, au moyen de mesures exactes et des distances de l'édifice à des points invariables. Ainsi le voyage des Français en Égypte aura eu ce résultat, de donner la mesure de l'influence successive du temps et des phénomènes du climat sur l'existence et la conservation des monumens.

Les deux grandes enceintes en brique, et le canal qui baigne les ruines de la ville, peuvent être considérés comme des points fixes, propres à remplir la condition que je viens d'exprimer. Or j'ai trouvé par le plan une distance de 320 mètres entre l'allée voûtée du milieu du palais et le point le plus rapproché du canal Abou-Ahmar ; 1330 mètres de ce même point à l'angle Est de Chounet el-Zebyb, à vol d'oiseau, et 1675 mètres jusqu'à l'angle Est de Deyr Nasârah. Le village de Haraba, qui est divisé en deux parties, pourra un jour être ensablé, comme le palais lui-même ; cependant, comme il est plus élevé, on pourra encore faire usage de sa position pour retrouver la place du monument. Du milieu du hameau du nord, il y a 275 mètres jusqu'au même point du palais, et de ce point il y a 340 mètres jusqu'au milieu du hameau du sud-est. Enfin la porte en granit est éloignée de 390 mètres.

L'axe de l'édifice étoit dirigé du nord-nord-est au sud-sud-ouest. La dimension en longueur, c'est-à-dire, suivant l'axe, est de 57 mètres dans les seules parties que nous avons aperçues ; mais cette longueur étoit beaucoup plus considérable. La largeur de la partie visible est d'environ 103 mètres, à partir du mur de clôture à l'est, jusqu'à la dernière arcade subsistante.

Il paroît qu'on avoit puisé dans la montagne voisine une partie des matériaux de l'édifice, celle qui est faite avec une pierre calcaire blanche et d'un grain fin, susceptible d'un certain poli. Mais, par une singularité dont ce monument présente encore d'autres exemples, les matériaux dont il a été bâti sont de deux espèces différentes : l'une est le grès ; et l'autre, la pierre calcaire. Je crois que c'est le seul édifice d'Égypte qui soit dans ce cas. La partie en grès est la plus importante et la plus étendue : c'est celle des portiques, des arcades et des constructions du sud-est. La partie en pierre calcaire est au nord-ouest, et forme les constructions latérales (1).

(1) Ce dernier fait m'a été communiqué par M. Jollois.

On pénètre dans le palais, non plus par la porte, mais par la terrasse, en descendant par des ouvertures qu'a laissées libres l'enlèvement de plusieurs dalles. On entre aussi par des allées voûtées dont je parlerai tout-à-l'heure.

L'encombrement est beaucoup moindre en dedans qu'en dehors; on passe même librement par les portes intérieures: mais dans aucune partie les colonnes ne sont visibles en leur entier, et l'encombrement moyen est au moins d'un tiers. A l'extérieur, l'édifice est encombré jusqu'à la hauteur des soffites. La hauteur, à l'intérieur, est aujourd'hui de 2 ou 4 mètres à 8 ou 9 mètres dans le grand portique. On pénètre aujourd'hui dans douze à quinze salles; mais celles de l'entrée et les dernières sont obstruées par le sable, tellement qu'il n'est pas facile de deviner comment le portique étoit précédé, ni comment l'édifice étoit terminé à sa partie postérieure. Vers le sud-est et le sud-ouest, on n'aperçoit plus que quelques murailles, des architraves et des colonnes enfoncées presque jusqu'au sommet.

Malgré cet encombrement, ou peut-être à cause de l'encombrement lui-même, l'intérieur de l'édifice est dans un état parfait de conservation. Les sculptures, et les couleurs dont elles étoient revêtues, sont presque intactes, et l'on admire le vif éclat du bleu et des autres nuances qui composent les peintures, comme si elles étoient fraîchement exécutées. Néanmoins il y a des parties du palais fort dégradées: au sud-ouest et au sud-est, comme on vient de le dire, on ne voit guère que des arrachemens; au nord-ouest, on n'aperçoit presque plus rien. On conjecture que les constructions du nord-ouest, formées de pierre calcaire, ont été, par ce motif, exploitées par les habitans modernes pour faire de la chaux.

Quelque surprenante que soit cette conservation des couleurs, on est plus frappé encore d'une construction particulière qui n'appartient qu'à ce monument et à un petit édifice de Thèbes (1). Je veux parler d'une construction de la forme des voûtes, et presque en plein cintre, mais sans voussoirs et sans aucune analogie de principe avec les voûtes proprement dites (2): ce sont des allées cintrées, placées à la partie du sud-ouest de l'édifice. Les seules visibles aujourd'hui sont au nombre de sept et une huitième isolée, larges de 6<sup>m</sup>,70, et, autant que l'analogie peut le faire présumer, hautes d'environ 8 mètres (3).

Ces arcades portent sur des pieds-droits ou sortes de piles de plus de 2 mètres d'épaisseur, et longues de 10<sup>m</sup>,7; les courbes, à leur naissance, ne sont pas tangentés à ces mêmes pieds-droits. Pour se représenter ces fausses voûtes, il faut supposer deux assises horizontales, hautes chacune d'un mètre ou plus, dans le massif desquelles on auroit creusé simplement une voûte cylindrique. Ces arcades sont donc formées par trois pierres, dont la supérieure est de beaucoup la plus longue (elle a 7 mètres), et repose sur les pierres latérales par des joints horizontaux. Au sommet, c'est-à-dire, à l'endroit qui répond à la clef dans les voûtes ordinaires, l'assise supérieure est épaisse de 25 centimètres seulement, tandis qu'à sa plus grande hauteur elle a 1<sup>m</sup>,30.

(1) Voyez *planche 39, A. vol. II*, et la Description de Thèbes par MM. Jollois et Devilliers.

(2) Voyez *planche 36, fig. 1, A. vol. IV*.

(3) Le P. Sicard parle de vingt à trente allées, et dit en avoir vu dix entières.

Comme les pierres sont très-épaisses et qu'il n'y a aucune charge à la clef, il n'est pas étonnant que ces arcs subsistent encore dans leur entier. On sent que cette espèce de construction assez extraordinaire n'est ni une imitation dégénérée des voûtes proprement dites, dont les Romains paroissent être les vrais inventeurs, ni un essai qui devoit y conduire. La variété que les artistes Égyptiens ont souvent recherchée dans leurs ouvrages, ainsi que l'attestent les catacombes, est ici le seul motif qui ait guidé les constructeurs. Ces mêmes catacombes présentent l'emploi fréquent de couronnemens en forme de cintre : on ne peut en conclure, ni que les Égyptiens aient ignoré le principe des voûtes, ni que, par ces tentatives imparfaites, ils aient cherché à y atteindre par degrés. Si, au milieu de ces incertitudes, l'on pouvoit former une conjecture, on seroit porté à croire que les Égyptiens, s'ils ont connu en effet les voûtes, ont pu dédaigner d'en faire usage, sachant qu'elles ne présentent point l'image d'une construction durable, comme l'exigeoient leurs idées favorites. En effet, l'aspect d'une solidité immuable manque à ces masses suspendues en l'air et qui semblent ne pas avoir de base. Une voûte n'existe que par la continuelle poussée de ses parties l'une contre l'autre, action qui, à la fin, doit tendre à sa ruine ; tellement qu'on peut dire qu'une voûte porte en elle-même un principe de destruction. D'un autre côté, les Égyptiens pouvoient et savoient suppléer par des plates-bandes d'une portée immense à l'avantage que l'on ne trouve plus que dans les voûtes, celui de servir à exécuter des portes d'une plus grande ouverture (1).

Au reste, les Égyptiens ont eu l'idée d'un genre de voûtes horizontales, c'est-à-dire, où la poussée se fait horizontalement, et qui sont peut-être d'une aussi grande hardiesse que les autres, quoiqu'elles supposent moins d'art. On en voit encore aujourd'hui à Philæ et à Éléphantine : ce sont des murs de quai présentant leur concavité au fleuve, et supportant l'énorme poussée des terres (2).

L'appareil de l'édifice est très-bien exécuté, soit dans la coupe des pierres dont les cintres sont formés, soit dans toutes les autres parties de ce grand monument. Aucune colonne, aucun pied-droit, aucun mur, ne paroît avoir fléchi : les joints sont très-fins ; et l'on n'aperçoit pas qu'ils aient reçu de ciment, si ce n'est en très-petite quantité. Ainsi le soin de la construction répond à la grandeur colossale des matériaux, à l'étendue de l'édifice, au nombre des distributions et à la richesse des ornemens.

On ne peut découvrir aujourd'hui, à cause de l'état d'ensablement, par où l'édifice étoit éclairé. Les arcades servoient sans doute à donner du jour au grand portique ; les salles intérieures devoient être éclairées par des jours supérieurs, que cependant nous n'avons pas aperçus.

Il n'est pas facile de se faire une idée juste de la disposition du palais et de l'ensemble du plan par le motif que j'ai exposé plus haut, c'est-à-dire, la destruction d'une partie de l'édifice et l'encombrement de l'autre : ayant le plan sous les yeux, et rétablissant symétriquement les parties qui ont disparu sous les

(1) On sait que les Égyptiens ont employé fréquemment en plate bande, des pierres longues de plus de 30<sup>ds</sup>, larges et épaisses de 4 à 6<sup>ds</sup>, et pesant 86 milliers chacune.

(2) Voyez la Description de Philæ, *A. D.* chap. I, f. III, et celle d'Éléphantine, chap. III, f. IV.

sables, on a même encore de la peine à distinguer où étoient les différentes issues de l'édifice, et à connoître l'usage des constructions postérieures et latérales. Autant qu'on peut en juger par ce qui reste, les arcades que j'ai décrites plus haut paroissent avoir été placées vers le tiers de la longueur du palais : on y arrivoit après avoir traversé deux portiques, l'un de vingt-quatre colonnes, et l'autre de trente-six; celui-ci représente assez bien la salle hypostyle de Karnak, et il avoit sans doute la même destination. Ces vastes portiques, ces arcades multipliées, donnoient au monument une grande magnificence, un aspect vraiment royal et digne de la résidence de Memnon. Aux portes voûtées correspondoient les entre-colonnemens des deux portiques. Par une autre singularité propre à cet édifice, les entre-colonnemens étoient inégaux, alternativement plus grands et plus petits : celui de l'axe étoit plus grand encore que les autres.

Le plafond du portique de vingt-quatre colonnes est plus élevé que celui de l'autre portique, et celui-ci est plus haut que les arcades : ce motif porte à croire que l'entrée du palais étoit du côté du premier portique; et ce qui confirme cette opinion, c'est que ce côté regarde le Nil : or on sait que presque toujours les anciens monumens d'Égypte sont tournés vers le Nil, quand toutefois ils ne sont pas parallèles à son cours. D'un autre côté, il existe au-delà des voûtes un mur extrêmement rapproché, qui semble exclure la possibilité d'une entrée dans cette partie, si toutefois ce mur, qui est d'ailleurs sculpté d'hieroglyphes, n'est pas d'une époque moins ancienne, comme on seroit porté à le penser.

Les distributions particulières de ce monument ne permettent pas de le restaurer par analogie, comme on pourroit le faire d'un autre monument Égyptien. Par exemple, le plan présente des couloirs très-étroits dont il n'est presque pas possible de continuer les lignes sans craindre de s'égarer. L'objet n'en est pas plus facile à assigner, et il en est de même de plusieurs autres parties que j'ai indiquées; on peut supposer toutefois que ces espèces de corridors étoient destinés au service des gens du palais, comme les couloirs étroits qu'on voit dans nos châteaux. Il est à remarquer que les murs dont ils sont formés sont peu épais, comparés aux larges murailles qui caractérisent les constructions Égyptiennes.

Le mur parallèle à l'axe, et que l'on a découvert à quarante-huit mètres trois quarts de la dernière arcade au sud-est, ne peut pas être regardé avec certitude comme la ligne extrême qui terminoit le bâtiment de ce côté; mais sa distance à l'axe donne une bien grande idée de la longueur du palais, et aussi de sa largeur, qui étoit au moins aussi considérable que la première. En doublant cette distance, on ne trouve pas moins de cent cinquante-un mètres : or, je le répète, rien ne prouve que ce fût la limite de l'édifice.

Ce qu'on a aperçu dans cette même partie du sud-est et aussi dans celle du sud-ouest, annonce de vastes salles, supportées par des colonnes (1). Il y avoit dans cette profusion de colonnes une magnificence digne de Thèbes, et en particulier du monument d'Osymandyas. Remarquez que ce nom ressemble à *Ismandès*, le même que Memnon, selon Strabon; c'est donc un rapport de plus entre ces

(1) Voyez la planche 36, fig. 1, aux points o, p, i, A. vol. IV.

deux villes. « Il y a, dit Strabon, à Abydus et à Thèbes, des ouvrages qui sont de la même main. » Voyez le passage cité plus haut.

Je n'ai pas rendu compte de plusieurs cavités rectangulaires qui sont pratiquées sur la terrasse, parallèlement à l'axe, et au-dessus même des pieds-droits ou piles des arcades; leur profondeur est de 1<sup>m</sup>,30, et la largeur est de 1<sup>m</sup>,10 : il y en a de pareilles sur la terrasse du sud-est. On peut faire sur leurs destinations plusieurs conjectures; mais je m'abstiendrai d'en proposer aucune.

La décoration, remarquable par la richesse des couleurs, est d'une grande simplicité sous le rapport des formes architecturales. On trouve peu de variété dans les colonnes, dans les chapiteaux et les corniches. Par-tout ailleurs il y a, entre ces différens membres d'architecture, une certaine diversité de proportions, de caractère et de grandeur absolue, qui les fait contraster et balancer ensemble, dans les différentes salles des édifices, avec plus ou moins d'harmonie, sans cependant que les dispositions symétriques soient jamais violées. Ici la symétrie règne seule, et il semble que l'architecte ait voulu à dessein être sobre d'ornemens pour faire mieux ressortir les sculptures, les reliefs ou les peintures à fresque, dont les murs et les plafonds sont couverts.

Les chapiteaux des deux portiques sont formés de côtes, comme dans plusieurs édifices de Thèbes et d'Éléphantine. Leur hauteur présumée, d'après l'analogie des colonnes de même espèce (car il a été impossible de fouiller jusqu'au pied), est d'environ 2 mètres et demi dans le grand portique; et celle du fût de la base, de 7<sup>m</sup>,10 : dans le petit, le fût est haut de 5<sup>m</sup>,40, toujours dans la même supposition.

La surface des colonnes est ornée d'hiéroglyphes, encore aujourd'hui très-bien conservés, et de sujets analogues à ceux qui décorent les colonnes des palais de Thèbes. Plusieurs plafonds représentent un azur sur lequel on a peint des étoiles de couleur jaune-foncé. Il est vraisemblable que ce ciel étoilé renfermoit des compositions astronomiques. On doit bien regretter que le temps n'ait pas permis d'en faire la recherche et de les dessiner. Sur la surface courbe des allées voûtées, il y a des bandes d'hiéroglyphes horizontales, alternant avec des lignes d'étoiles.

Le système de décoration des bas-reliefs est le même que dans les autres édifices Égyptiens : ce sont de grands tableaux encadrés, où sont deux, trois ou quatre personnages en scène, accompagnés de colonnes et de légendes hiéroglyphiques. Il y a lieu de croire cependant que cet édifice, d'un genre particulier, devoit renfermer des sujets curieux et des scènes appropriées à sa destination. Le séjour que nous avons fait à Abydus, a été trop court pour donner le temps de les dessiner. Un jour, quelque voyageur, profitant des notions que nous avons recueillies sur Abydus et sur les moyens de s'y rendre, dessinera les bas-reliefs et complétera nos travaux, à moins que la marche progressive des sables ne vienne à obstruer les issues qui conduisent dans ce palais.

Je finirai cette description succincte des ornemens, en citant un fait que M. Legentil a observé; c'est que, sous une des voûtes, l'on aperçoit des carreaux tracés en couleur rouge très-distincte, avec des figures au trait, non encore

sculptées. Il y a même, au rapport de ce voyageur, une face de muraille entièrement nue.

La description qui précède, les passages des anciens, l'importance des ruines, ne permettent plus de douter de l'objet et de l'usage auquel étoit consacré cet édifice. On reconnoît, à ne pouvoir s'y méprendre, le *regia Memnonis* qui ornoit la seconde Thèbes. La résidence de Memnon avoit une grande célébrité dans l'ancienne Égypte, renommée due au prince lui-même, qui portoit aussi le nom d'*Ismandès*. Ce Memnon n'est point le même sans doute que celui qu'Homère fait périr devant Troie ; mais, ainsi que le Memnon des Grecs, qu'on disoit fils de l'Aurore, il étoit originaire de l'Éthiopie. Ainsi ce monument diffère absolument de tous les autres, et par sa physionomie particulière, et par sa disposition, et par le prince en l'honneur duquel il fut bâti.

Quant au temple d'Osiris, qui n'étoit pas moins célèbre, je ne puis en rapporter la position avec vraisemblance à aucun autre lieu que celui que j'ai désigné, §. III et §. IV, à trois cent quatre-vingt-dix mètres du palais, et où j'ai vu la terrasse d'un grand édifice ensablé jusqu'au toit. Il n'est pas à espérer qu'on puisse jamais en connoître l'intérieur : du moins ce seroit une difficile entreprise que de vider et de porter au loin une aussi grande masse de sable que celle qui a pénétré dans le temple et peut-être l'a comblé entièrement. Peut-être aussi les issues seules sont-elles obstruées.

Nous avons encore à regretter de n'avoir pu apercevoir cette source profonde dont parle Strabon, dans laquelle on descendoit par des galeries contournées en spirale, et qui étoit située dans l'intérieur du palais. Les parois en étoient formées de pierres énormes et d'une construction qu'il dit admirable. L'envahissement des sables nous a privés, peut-être pour toujours, de la connoissance des merveilles que renfermoit cette seconde Thèbes.

#### §. V.

#### *Recherches et Conclusion.*

LE passage d'Athénée au sujet des acanthes ou épines qui croissoient à Abydos, mérite d'être rapporté ici plus au long que je ne l'ai fait dans le §. I.<sup>er</sup> « *Hellanicus,* » dit-il, dans ses *Égyptiaques*, parle des couronnes toujours fleuries qui se voient en » Égypte. Sur le bord du fleuve est la ville de *Tindium*, lieu de rassemblement pour » les grandes cérémonies. Au milieu de la ville, est un temple grand et vénéré, bâti » en pierre, avec des portiques de la même construction. En dehors, il pousse des » épines noires et blanches sur lesquelles on pose des couronnes faites de fleurs » d'acanthé, de grenadier et de vigne : c'est pour cela que ces épines sont perpé- » tuellement fleuries. Le même auteur raconte que les dieux se dépouillèrent de » leurs couronnes en apprenant le triomphe de *Babys* ou *Typhon*. Démétrius, dans son » livre sur les choses d'Égypte, rapporte qu'il y a des épines de cette espèce » autour de la ville d'*Abylos*. Ces épines sont une espèce d'arbre qui croît dans » les lieux bas, ayant des branches arrondies et un fruit de forme ronde. Il fleurit » quand



» quand la saison est venue ; mais la couleur des fleurs est terne et sans éclat.  
 » Les Égyptiens racontent cette fable , que les Éthiopiens envoyés à Troie par  
 » Tithon , ayant appris la mort de Memnon , jetèrent dans ce même lieu leurs cou-  
 » ronnes sur les épines : de là ces rameaux d'acanthé comparés à des couronnes  
 » fleuries (1). »

Ces récits mêlés de fables font voir qu'Abydus renfermoit des bois d'acanthés , et confirment les rapports déjà établis entre cette ville et le personnage de Memnon. Il me semble aussi que ce triomphe de Typhon et la chute des couronnes d'épines fleuries sont un symbole de l'invasion des sables faisant disparaître les bois d'acanthés à Abydus et dans tous les endroits exposés au même fléau. Je ne veux pas m'appesantir sur ces rapprochemens , qu'il seroit facile de pousser plus loin , et je passe à une question plus importante.

On peut se demander quelle est l'ancienneté relative du palais de Memnon , comparée à celle des autres monumens de l'antique Égypte. La solution de cette question dépend de l'examen , à la vérité , conjectural , de l'origine d'Abydus même. Toutefois il existe des circonstances qui , si elles ne peuvent entièrement dissiper les ténèbres dans une matière aussi obscure , peuvent donner au lecteur le moyen de se former une opinion. Les raisons topographiques exposées au commencement de cette Description me paroissent bien expliquer pourquoi ce local a été choisi de préférence pour servir de siège à une grande ville : mais comment a-t-elle été consacrée à Memnon !

Abydus , située autrefois à deux lieues et demie du Nil , est la seule ville du pays aussi écartée du fleuve , si l'on excepte Arsinoé du Fayoum. Elle confine à la Libye : elle est au point le plus rapproché de la grande Oasis , et , par conséquent , du chemin de l'Éthiopie supérieure. Quand l'Égypte fut gouvernée par une dynastie Éthiopienne (non pas celle que la chronologie vulgaire appelle la xxv.<sup>e</sup> et place

(1) Περὶ δὲ τῶν ἐν Αἰγυπτίῳ ἀπὸ ἀνθρώπων σφαιρῶν , Ἑλλάδικος ἐν πῶς Αἰγυπτιακῶς οὕτω γράφει· πόλις ἐπιπλάμην , Τίνδιον ὄνομα. Αὐτὴ τῶν ἰσμήρως , καὶ ἰερῶν μέγα καὶ ἀγνὴ ἐν μέσῳ τῆς πόλεως λίθων , καὶ θυρεῶν λίθων· ἔστω τῶ ἰερῶν ἀκαθῆναι πύργου λευκοῦ καὶ μέλαναι· ἐπὶ αὐτῶν δὲ οἱ σφαιροὶ ἐπιπέδωνται ἀνω τοῦ ἀκαθῆναι τοῦ ἀγνῶν καὶ ροῦς ἀγνῶν καὶ ἀμπέλου πεπελεγμένον· καὶ οὕτως ἀπὸ ἀγνῶν τοῦ σφαιρῶν ἀπὸ τῶν οἱ θεοὶ ἐν Αἰγυπτίῳ πύργου βασιλευσέν τὸν Βαβυλῶν , ὅς ἐστι Τυφῶν. Δημιῶντος δὲ ἐν τῷ περὶ τῆς κατ' Αἰγυπτίον , περὶ Ἀβυδῶν πόλεως πῶς ἀκαθῆναι αὐτῶν εἶναι φησι , γράφει οὕτως· ἔχει δὲ καὶ ὁ κάτω πόρος καὶ ἀκαθῆναι πῶς δένδρον , ὃ τὸν καρπὸν φέρει σφαιρῶν ἐπὶ πῶν κλωνῶν περὶ τῶν ἀγνῶν· οὕτως ἔστι , ὅταν ὄσος ἢ , καὶ ἐπὶ τῷ χρώματι τὸ ἀγνῶν καὶ ἀφελῆς· λέγεται δὲ πῶς μῦθος ὑπὸ τῶν Αἰγυπτίων , ὅτι οἱ Αἰθίοπες σφαιρῶν εἰς Τροίαν ὑπὸ τῶ Τίθωνος , ἐπὶ ἦκουσαν τὸν Μήμνονα πύργου κίονα , ἐν πύλῳ τῶ πύργου πῶς σφαιρῶν ἀνέβαλον ἐπὶ τῶν ἀκαθῆναι· ἐστὶ δὲ παρεμπλήσιον τῶ κλώνια σφαιρῶν , ἀφ' ἧν τὸ ἀγνῶν φύεται. (Athen. Deipnosoph. lib. xv , pag. 677.)

la ville de *This* , qui paroît avoir appartenu à la même préfecture que celle où Abydus étoit placée. Le nom de *This* ne nous est connu que par Étienne de Byzance , qui place cette ville auprès d'Abydus ; mais Ptolémée parle du nome *Thinites* , dont *Ptolemais* étoit la capitale : il y a ici analogie de nom comme de position ; ce qui rend assez plausible la supposition de Zoëga.

Le texte d'Athénée méritoit d'être éclairci dans plus d'un endroit ; mais une pareille recherche ne pourroit qu'être fort déplacée ici. Je me suis contenté de donner une traduction exempte de plusieurs inexactitudes de la version Latine. Au lieu d'*ἔστω τῶ ἰερῶν* , il faut *ἔξω* , ainsi que tous les interprètes l'ont admis. Mais on ne voit pas pourquoi ils ont traduit la phrase antépéculièmiè par ces mots , *vere flos exit nitidus* ; ce qui est tout le contraire du sens : il faudroit , pour cette version , qu'il y eût dans le texte , *καὶ ἀφελῆς*.

Il y a encore , dans les jardins qui entourent Abydus , des épines comme celles dont parlent Hellanicus et Démétrius , c'est-à-dire , des acacias , qui ont en effet les fleurs d'un jaune terne. Qu'on apprécie maintenant la confiance de certains commentateurs , qui bien souvent dénaturent le texte , prétendant le restituer , et font mentir leur auter par zèle pour sa gloire.

Il y a encore , dans les jardins qui entourent Abydus , des épines comme celles dont parlent Hellanicus et Démétrius , c'est-à-dire , des acacias , qui ont en effet les fleurs d'un jaune terne. Qu'on apprécie maintenant la confiance de certains commentateurs , qui bien souvent dénaturent le texte , prétendant le restituer , et font mentir leur auter par zèle pour sa gloire.

vers l'an 740 avant J. C., mais une autre (1) plus ancienne), les rois de cette dynastie n'ont-ils pas dû former des établissemens! Je conjecture que Memnon, l'un de ces anciens princes, fonda la ville d'Abydus dans un lieu qui est le premier point où l'on touche en venant d'Éthiopie et sortant du désert. Aujourd'hui les caravanes d'Abyssinie ont pris une autre route, qui est plus longue, et elles entrent en Égypte au midi de Syout : mais c'est à cause de l'abandon d'Abydus.

Remarquons ici combien cette ville étoit favorablement placée pour le commerce d'Éthiopie. Placée à la moindre distance entre la grande *Oasis* et l'Égypte, à l'extrémité du grand coude du Nil qui se dirige vers l'ouest, elle étoit l'entrepôt naturel et même nécessaire de toutes les marchandises de l'intérieur de l'Afrique; et l'on conçoit sans peine combien un si grand avantage a dû ajouter à sa prospérité. Abydus a pu être, par rapport au commerce d'Afrique, ce qu'étoit Coptos pour celui de l'Inde et de l'Arabie.

Une origine du nom de cette ville, que je présente, au reste, comme purement hypothétique, vient à l'appui de ma conjecture; savoir, qu'Abydus est une ville où se faisoit le commerce des esclaves d'Éthiopie, commerce qui date de temps immémorial. La racine Arabe *a'bada* عَبَدَ signifie *servir comme esclave*. *A'byd* عبيد est le pluriel de *a'bd*, esclave. Ce nom est propre aux domestiques noirs, et non aux autres serviteurs. Mais, de plus, le mot *a'bada* a la même signification dans l'hébreu עבד, le chaldéen עבד, et le syriaque حב. On peut encore ajouter que le mot *byd* بيد ou *beydâ* بيدا, d'où *bedouy* est formé, veut dire *désert*; en éthiopien, le mot *badou* በጽወ signifie aussi *désert* (2).

Il est assez digne de remarque que les environs d'Abydus et ceux de Hoû, que j'ai dit dans le commencement avoir succédé à cette ville, renferment cinq villages qui portent un nom très-approchant de ce nom antique, que je crois le reste d'un ancien nom Égyptien, bien qu'on l'ait pris constamment pour être d'origine Grecque. Ces villages sont, 1.° *el-A'bedyeh* العبدية et *Kafr el-A'bedyeh*, au nord-est d'Abydus, sur la rive droite du Nil; 2.° *el-A'bydeh* العبيك, à un myriamètre de Hoû, sur le bord du Nil; 3.° *el-A'bâdyeh* العبادية, à 4000 mètres au sud du précédent; 4.° *Kafr A'bâdyeh* كفر عبادية, entre les deux. L'orthographe de tous ces noms est la même que celle du mot *a'bada* ou *a'byd*. Ce ne peut être fortuitement que toutes ces positions limitrophes ont une dénomination si ressemblante au nom connu de la ville ancienne : aussi je pense qu'à la finale près, le mot *Abydos* retrace le nom antique de cette grande ville.

Il faut savoir qu'une montagne placée au midi de *Psoï*, nom *Qobte* de *Ptolemaïs*, portoit le nom d'*Ebôt*, ainsi qu'un savant académicien l'a remarqué d'après

(1) Je veux parler des dix-huit rois Éthiopiens qui, entre Menès et Moëris, régnèrent en Égypte, selon Hérodote (*Hist.* lib. 11, §. 100). On sentira facilement pourquoi je n'entre ici dans aucun développement.

(2) Si l'on objecte que les Éthiopiens ne pouvoient avoir de marché d'esclaves tirés de leur propre pays,

la réponse est facile : de nos jours, les caravanes d'Abyssinie amènent annuellement en Égypte des esclaves Abyssins. C'est un usage suivi dans cette contrée depuis un temps immémorial, que de ramasser des enfans et des jeunes gens dans les montagnes, pour les vendre aux Asiatiques.

un fragment Saïdique (1). Il est possible, selon ce savant, que les Grecs aient fait *Abydus* du mot *Ebôt*. Quant à Zoëga, il faisoit venir le nom d'*Abydus* du mot Qobte *abât* ou *abêt*, qui, selon lui, signifie *monastère*.

Dans un ouvrage qui est resté manuscrit, le P. Sicard nous apprend que les ruines d'Abydus sont au pied d'une montagne de sable que les Qobtes nomment *Afud*, *Afod* ou *Afodos*; ce qui ne diffère de l'ancien nom que par le changement du *b* en *f* (2).

Nous ignorons la signification du nom de la montagne d'Ebôt en langue Égyptienne, et nous ne pouvons en rien inférer sur l'origine elle-même d'Abydus (3). Mais quelle que soit cette signification, elle ne peut être contraire à l'idée que nous avons avancée, que l'existence d'Abydus avoit quelque liaison avec l'Éthiopie, le pays des esclaves. Enfin le caractère particulier de l'architecture du palais, qui porte certainement une physionomie distincte, bien que la splendeur Égyptienne y brille encore de tout son éclat, est une circonstance de plus pour faire croire que la ville avoit une origine étrangère.

Étienne de Byzance dérive le nom de la ville de celui d'un certain Abydus, et non pas de celui d'une montagne; mais il ne dit pas quel étoit cet Abydus, ni à quel pays il appartenoit (4). Selon la conjecture que je forme, c'est un prince appelé *Memnon* qui auroit été le fondateur de la ville, et son nom seroit un mot Égyptien grecisé. Il est à remarquer que, si l'on ôte la première syllabe, considérée comme un article préfixe, il reste une racine qui a la même signification en beaucoup de langues, c'est-à-dire, *se ressouvenir*, *être constant*, *être fidèle à sa promesse*. Le mot de *Menès*, nom du premier roi Égyptien, semble être le même mot sans la finale Grecque. Ainsi *Memnon* signifieroit *qui se ressouvient*, *qui est fidèle* (5).

Je ne dois pas omettre ici un passage de Diodore de Sicile au sujet de Memnon. Après avoir raconté, d'après Ctésias, que Memnon, fils de Tithon, fut envoyé au secours de Troie par les Assyriens, avec dix mille Éthiopiens, dix mille hommes du pays de Suse, et deux cents chars de guerre, l'historien ajoute que les *Éthiopiens limitrophes de l'Égypte* révoquent en doute ce récit, qu'ils revendiquent Memnon comme étant leur compatriote, et qu'ils montrent en preuve d'anciens palais encore appelés *Memnonia* (6). Quand on fait attention au grand quartier du

(1) *Catalogus codicum Coptiorum*, ou Catalogue des manuscrits Coptes du cardinal Borgia, rédigé par Zoëga, pag. 551.

Voyez les *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, par M. Ét. Quatremère.

(2) *Ibid.*

(3) Abydus est à plus de huit lieues au midi de Mencheyh, l'ancienne *Ptolemâis*, de manière que la montagne d'Ebôt devoit être aussi fort éloignée d'Abydus. Il paroît qu'*Abotis*, ville citée par Étienne, d'après Hécatée, et dont la position n'est pas bien connue, étoit près de *Ptolemâis*; comme son nom a le plus grand rapport avec celui de la montagne d'Ebôt, c'est sans doute auprès de Mencheyh qu'il faut chercher l'une et l'autre.

(4) Étienne attribue à une colonie de Milésiens la fondation d'Abydus; une pareille opinion mériteroit à peine

d'être mentionnée, si elle ne fournissoit un argument en faveur de l'idée elle-même d'une colonie étrangère. Quant au nom de *Milésiens*, il est sans doute mis à la place d'un autre, et probablement par corruption du texte, sans qu'Étienne puisse être accusé d'une si forte erreur. Voici comment il s'explique: *Ἀβύδου... καὶ Ἀργολῶν τῶν αὐτῶν (Milesiorum) ἀμικὸς ἀπὸ Ἀβύδου πῶς κληθεῖσσι.*

La confusion vient de ce qu'Abydus de l'Hellespont a été fondée en effet par une colonie Milésienne (Strab. *Geogr.* lib. XIII, p. 490, &c.). Peut-être aussi αὐτῶν a-t-il été mis pour *Ἀργολῶν*; mais je ne donne cette idée que comme une conjecture.

(5) En hébreu, *אמן* veut dire *être constant*, d'où *Amnan* *אמנן*, nom propre; en arabe *أمن* *être fidèle*, d'où *Amyn* *أمين* et *Mâmour* *مامون*, noms propres; en grec *μνάω*, *se ressouvenir*.

(6) *Bibl. hist.* lib. 11, pag. 77.

*Memnonium* à Thèbes, au palais de Memnon ou Ismandès à Abydus, enfin aux ouvrages du labyrinthe attribués à Ismandès ou Imandès, positivement appelés *Memnoniens* par Strabon, et distingués, comme ceux d'Abydus, par des constructions voûtées; enfin quand on voit que tous ces monumens sont justement situés à l'entrée de la Libye, on est porté à y reconnoître ceux que les *Éthiopiens de l'Égypte* citoient en l'honneur de Memnon et pour prouver sa patrie. A la vérité, ce Memnon ou Ismandès ne peut avoir rien de commun, pour l'époque, avec celui qui a pu assister au siège de Troie. Les Éthiopiens dont parle Diodore, vouloient exprimer qu'ils avoient eu un prince appelé *Memnon*, bien antérieur à celui dont parloient les Grecs, et qui est probablement la source où Homère a puisé son héros.

Ce prince étoit célèbre par sa beauté; pourquoi ne penseroit-on pas que cette statue de héros dont nous avons parlé (1), si remarquable par la pureté du style, est celle de Memnon lui-même! L'artiste a exprimé dans son ouvrage toute la vigueur et toute la beauté des formes de la jeunesse.

Toutes ces considérations, prises chacune isolément, auroient peut-être peu de force; mais il me paroît que leur ensemble est propre à inspirer quelque confiance, et je crois voir au moins des raisons solides pour supposer qu'Abydus avoit une origine particulière et très-probablement Éthiopienne.

Cette opinion n'empêcheroit pas de croire qu'Abydus remonte à une haute antiquité. Par son état de conservation, par la couleur de la pierre, le palais montre assez qu'il n'est point de l'âge du temple de *Latopolis*, ni des plus anciens édifices de Thèbes; mais il peut être antérieur aux temples de *Tentyris*, et à beaucoup d'autres du pays inférieur.

Je conclus de tout ce qui précède, que les ruines qui subsistent à trois lieues et demie au sud-ouest de Girgeh, sur la limite du désert, sont bien celles de la célèbre ville d'Abydus, et que le monument appelé *Madfouneh*, c'est-à-dire, *enseveli*, est le reste du palais de Memnon; que cette ville peut avoir été fondée par un prince appelé *Memnon*, du nombre des rois Éthiopiens qui ont régné en Égypte; enfin que le surnom de *seconde Thèbes*, que portoit Abydus, me paroît venir de ce que les Éthiopiens, en s'établissant dans cette ville, et l'ornant par de somptueux édifices, voulurent en quelque façon rivaliser avec les fondateurs de Thèbes, la plus ancienne capitale du pays et de toute l'antiquité. Si cette idée pouvoit acquérir quelque certitude, elle éclairciroit certainement l'histoire de plusieurs monumens d'Égypte, dont le style s'écarte un peu du type général, et qui semblent appartenir à une époque particulière.

(1) Voyez ci-dessus, pag. 8.

# NOTICE

SUR

LES RESTES DE L'ANCIENNE VILLE

DE CHEMMIS OU PANOPOLIS,

AUJOURD'HUI AKHMYM,

ET SUR LES ENVIRONS;

PAR M. SAINT-GENIS,

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES.

---

I.<sup>re</sup> SUITE DU CHAPITRE XI.

---

S. I.<sup>er</sup>

*Ville d'Akhmym.*

EN descendant le Nil de Girgeh à Akhmym, situé sur la rive droite du fleuve, on côtoie la chaîne Arabique, dont le pied se trouve assez rapproché du rivage. On voit sur le flanc de cette montagne plusieurs grottes bien taillées, et qui annoncent, comme c'est l'ordinaire, le voisinage de quelque ville autrefois considérable. Avant d'arriver à Akhmym, on fait un grand contour en suivant un canal qui est assez difficile à passer avec un fort vent du nord. Dans cet endroit, notre *germe* faillit plusieurs fois de chavirer.

La ville est à un quart de lieue environ du Nil, sur une petite hauteur qu'on croiroit avoir été faite exprès pour la mettre au-dessus de l'inondation, comme toutes les villes modernes de l'Égypte; mais cette élévation résulte de ce que l'emplacement de l'antique cité a été long-temps habité (1). Un assez beau canal

(1) Les villes antiques de l'Égypte devoient, comme celles d'aujourd'hui, être au-dessus de l'inondation. Lorsqu'elles sont abandonnées depuis long-temps, la plaine, qui s'est exhaussée par les dépôts du fleuve, s'est rapprochée du niveau de leur emplacement; mais, lorsqu'elles ont continué d'être habitées, leur sol a successivement été tenu bien au-dessus du plan de la vallée par les décombres qui s'y sont accumulés.

arrose le court espace qui la sépare du fleuve, et se dirige ensuite vers le nord, de manière que, lorsqu'il est plein, la ville est presque entièrement entourée d'eau.

Le Nil n'y étoit pas encore entré lorsque nous arrivâmes (1), mais il n'en étoit pas loin. Les environs sont couverts de cannes à sucre, plante qui exige beaucoup d'arrosement en Égypte, et qui se cultive, particulièrement dans le Sa'yd, au voisinage du fleuve ou de ses dérivations.

La petite ville d'Akhmym nous parut, au premier aspect, assez forte et bien bâtie en brique, ornée d'assez belles mosquées, et capable de contenir trois ou quatre mille habitans. A peine fûmes-nous débarqués, que plusieurs d'entre eux s'emparèrent de nous pour nous mener aux ruines, qu'ils nous savoient fort curieux de visiter : l'empressement qu'ils nous montroient eux-mêmes, et leur air de familiarité franche et assurée, venoient de ce que la plus grande partie de leur population est composée de Chrétiens, nos amis naturels.

#### ARTICLE I.<sup>er</sup>

##### *Description des Antiquités de la Ville.*

LES restes d'antiquités se trouvent en dehors et autour de la ville, du nord-ouest au nord-est. On voit d'abord, dans un enfoncement d'où l'on a probablement tiré les autres pierres du temple, six à huit blocs d'un calcaire compacte et de dimensions énormes, aujourd'hui enfouis dans les décombres; ils ont environ vingt-cinq pieds sur trois en carré. Une de ces pierres, obliquement placée, et en partie engagée sous un bâtiment moderne, sort de terre d'environ dix-huit pieds de longueur et trois pieds d'épaisseur; elle est couverte d'une inscription Grecque en six lignes, dont M. Jomard donne la traduction et l'explication dans son Mémoire sur les inscriptions antiques : celle-ci est évidemment bien postérieure à la construction du temple Égyptien, comme le prouvent le sujet, les caractères employés, et sa position sur la face du bloc opposée à celle dont les ornemens, tout Égyptiens, faisoient partie de la décoration intérieure du temple (2). En effet, le dessous de la pierre est orné d'hiéroglyphes, et principalement de quatre circonférences concentriques formant quatre zones, dont les deux intermédiaires sont partagées en douze compartimens : la figure qui étoit dans le cercle du milieu, est absolument effacée; celles des compartimens le sont également, ou bien peu distinctes. Le plus grand de ces cercles a trois pieds de diamètre : autour de celui-ci est un carré, et, dans chacun des angles compris entre ce cercle et les ornemens qui l'entourent, sont des peintures presque effacées. Le plus petit cercle contient des figures sculptées et peintes, dont on ne peut deviner les formes. Les deux aires suivantes sont divisées en douze parties : dans la plus petite, on remarque douze

(1) 30 août 1799.

(2) Il semble que ce temple a été peu à peu enfoui jusqu'au comble, comme tant d'autres, et que ce n'est

que sa plate-forme qu'on aperçoit. C'est sur le côté de celle-ci qu'on a gravé *plus tard* l'inscription.

figures d'oiseaux, et dans l'autre, douze images trop peu visibles pour pouvoir être reconnues; enfin, dans la dernière zone, qui n'est pas divisée, il y a eu vingt-quatre figures humaines, aujourd'hui effacées.

Sur la face contiguë de la pierre se voit un globe ailé contre lequel s'élève, de chaque côté, un serpent ayant le cou enflé; les ailes sont grandes, étendues, et divisées en trois parties, dont les deux extrêmes sont peintes en bleu et la moyenne en rouge jaunâtre; le reste est couvert d'un blanc mat qui défigure tout, ainsi que l'inscription elle-même, et que je crois ajouté dans les temps modernes. Ces diverses figures et ces cercles concentriques paroissent avoir une sorte d'analogie avec un *zodiaque* ou monument relatif à la marche du soleil, principalement à cause de la division des cercles en douze parties égales; la pierre est celle *du dessus d'une porte*, en sorte que ce tableau astronomique auroit été au plafond, comme cela est ordinaire dans les temples de la haute Égypte. Pour voir cette sculpture, il faut pénétrer avec beaucoup de peine, et couché sur le dos, dans un trou qui a été pratiqué à dessein au-dessous du niveau de l'encombrement; cette position gênante ne permet pas de distinguer les images tracées sur la pierre.

On a trouvé auprès de cette ruine, au milieu des décombres modernes, les débris de deux momies avec leurs langes.

Voilà tout ce qui reste d'un *premier temple*, dont pourtant on a cru reconnoître encore l'ancienne entrée tournée au nord-ouest. Les habitans ont employé une petite partie de ses matériaux dans la construction de quelques-unes de leurs maisons, et le surplus à faire de la chaux. Le poids et la dureté de ces dernières pierres paroissent seuls les avoir fait respecter: on a scié les colonnes de l'édifice pour en faire des meules.

En marchant vers le sud-ouest, on trouve un autre temple, que les habitans appellent *el-Birbé*, nom qu'ils donnent communément à ces monumens antiques; mais rien n'y est resté debout: toutes les pierres, quoique plus grosses encore que les précédentes, ont été renversées; elles sont presque toutes d'une espèce de poudingue calcaire et blanchâtre, et ornées d'hieroglyphes et de figures sculptées. Une de ces pierres représente un vautour sculpté en relief dans le creux, qui a de fort grandes ailes, et tient dans chaque griffe un objet qui paroît être une feuille: une autre, qui a dû faire partie d'un plafond, est parsemée d'étoiles qui se détachent sur un fond bleu; elles sont blanches; leur centre est rouge, et elles sont très-voisines les unes des autres. Ces pierres se trouvent dans une fouille de quelques pieds de profondeur, qu'on a faite pour extraire les plus maniables et débiter les autres.

L'entrée de ce *second temple* paroît avoir été tournée au sud-est: on n'a pas mesuré l'étendue de ses ruines; mais tout annonce qu'il étoit très-vaste.

On trouve sur une petite place de la ville, et dans une mosquée, un grand nombre de colonnes de granit rose de Syène, de grès calcaire ou autre pierre calcaire provenant des anciens monumens. Dans le portique d'une autre mosquée, on voit un bloc de granit gris d'environ dix pieds de surface, et couvert d'une longue inscription Grecque en gros caractères, presque entièrement effacée.

## ARTICLE II.

*Description de Chemmis ou Panopolis, d'après les anciens Auteurs.*

EN recherchant ce qu'étoient le premier et le second temples, nous recueillerons beaucoup de notions intéressantes sur la ville antique, son culte particulier, ses usages, &c. « L'éloignement pour les coutumes étrangères, dit Hérodote, *liv. II*, se » remarque dans toute l'Égypte, *excepté à Chemmis*, ville *considérable* de la Thébàide, » près de *Neapolis*, où l'on voit un temple de Persée, fils de Danaë [*a*] (1). Ce » temple est de figure carrée, et environné de palmiers : le vestibule est vaste et bâti » de pierres; et sur le haut on remarque deux grandes statues (2), aussi de pierre. » Dans *l'enceinte sacrée* (3) est le temple, où l'on voit une statue de Persée. » Les Chemmites disent que ce héros apparoît souvent dans le pays et dans le » temple; qu'on trouve quelquefois une de ses sandales, qui a deux coudées de » long [*b*], et qu'après qu'elle a paru, la fertilité et l'abondance règnent dans » toute l'Égypte [*c*]. Ils célèbrent en son honneur, et à la manière des Grecs, » des jeux gymniques, qui, de tous les jeux, sont les plus excellens : les prix qu'on » y propose sont du bétail, des manteaux et des peaux [*d*].

» Je leur demandai un jour pourquoi ils étoient les seuls à qui Persée eût cou- » tume d'apparoître, et pourquoi ils se distinguoient du reste des Égyptiens par la » célébration des jeux gymniques. Ils me répondirent que Persée étoit originaire » de leur ville, et que Danaüs et Lyncée, qui firent voile en Grèce, étoient nés » à *Chemmis* [*e*]; ils me firent ensuite la généalogie de Danaüs et de Lyncée, en » descendant jusqu'à Persée [*f*]. Ils ajoutèrent que celui-ci étant venu en Égypte » pour enlever de Libye, comme le disent aussi les Grecs, la tête de la Gor- » gone [*g*], il passa par leur ville [*h*], où il reconnut tous ses parens; que, » lorsqu'il arriva en Égypte, il savoit déjà le nom de *Chemmis* par sa mère; enfin, » que c'étoit par son ordre qu'ils célébroient les jeux gymniques en son honneur.... » Les filles de Danaüs apportèrent d'Égypte les mystères de Cérès, que les Grecs » appellent *Thesmophories* [*i*]. »

Comment Hérodote, qui paroît avoir visité *Chemmis* dans son voyage à Thèbes, puisqu'il décrit si bien le *second temple*, celui de Persée, et qu'il questionna les habitans, ne parle-t-il pas du *premier*? Je suis obligé, dans la pénurie de renseignemens où je me trouve sur ces deux temples, de tirer du silence de cet historien les inductions suivantes : 1.° que le temple de Persée étoit le plus remarquable de la ville par son étendue, par sa beauté, et par cette particularité qu'il avoit été élevé en Égypte à un simple héros venu de la Grèce, quoique d'origine Égyptienne; ces conditions paroissent appartenir particulièrement à nos *secondes ruines*, qui sont plus vastes, dont les matériaux sont plus forts et le plan mieux conservé :

(1) Voyez les éclaircissemens à la suite de cette Notice, et de même pour les lettres *b* à *k*.

(2) Voyez pour ces colosses la note [*b*].

(3) C'est l'enceinte générale des édifices religieux, laquelle renfermoit le temple proprement dit : elle étoit

ordinairement construite en briques crues, avec de grandes portes en pierre de taille richement sculptées. Voyez, dans la Description des ruines d'*Elethya*, quelques notions générales sur les différens systèmes d'enceinte des anciens Égyptiens.



2.<sup>o</sup> que, si le *premier temple* étoit dédié au *Soleil* sous le nom d'*Osiris* ou sous tout autre, si ce culte étoit obligé, en quelque sorte, et répandu dans toutes les villes d'Égypte, si d'ailleurs l'édifice étoit très-ancien, plus petit que le précédent et d'une beauté ordinaire, ce monument n'avoit pas été jugé digne d'une mention expresse par Hérodote, qui en avoit vu ailleurs, et sur-tout à Thèbes, de si prodigieux, toujours consacrés à la même divinité primitive, le *Soleil*. Ces considérations semblent s'appliquer préférablement aux *premières ruines*, qui sont moins étendues, composées de moins gros blocs, plus détruites, et qui nous présentent encore des vestiges qu'on peut avec probabilité regarder comme ayant appartenu à un bas-relief analogue aux zodiacs qu'on voit dans quelques-uns des temples élevés au *Soleil*, sous quelque nom, emblème ou allégorie qu'il fût adoré. Or Diodore de Sicile nous apprend (1) qu'*Osiris* a été nommé *Sérapis*, *Dionysius* et *Pan*. On sait que *Sérapis* étoit le même qu'*Osiris*, ou le *Soleil* inférieur, c'est-à-dire, au solstice d'hiver. Plutarque assure qu'*Isis* et *Osiris* étoient aussi les mêmes que *Cérès* et *Bacchus* (2) ou *Dionysius*, et les *Dionysiaques Grecques* les mêmes encore que les *Pamylies Égyptiennes* (3). On reconnoît la filiation de toutes ces idées mythologiques ou religieuses entre les Égyptiens et les Grecs, dans les récits des expéditions d'*Osiris*, *Bacchus* et *Pan* en Orient. Je pense donc que le *premier temple* étoit consacré à cette dernière divinité, dont il a été tant parlé à l'occasion de *Chemmis*, et qui donna son nom à cette ville.

Suivant Diodore (4), « *Osiris* ayant assemblé une grande armée, dans le dessein » de parcourir la terre pour y porter toutes ses découvertes, et sur-tout l'usage » du blé et du vin,.... prit encore avec lui *Pan*, fort respecté dans le pays; car » non-seulement les Égyptiens placèrent depuis sa statue dans tous leurs temples, » mais encore ils bâtirent dans la Thébàide une ville qu'ils appelèrent *Chemmis* ou » *Chemmo* (5), qui, dans le langage Égyptien, signifie *ville de Pan* (6). »

« *Les Pans* et *les Satyres* qui habitent auprès de *Chemmis*, dit Plutarque, furent » instruits les premiers de cet événement (la mort d'*Osiris*), et en répandirent » la nouvelle. De là les frayeurs soudaines qui saisissent une multitude, ont été » appelées *terreurs paniques*. »

Continuons d'examiner la nature du dieu *Pan*, en ce qui concerne son analogie avec le *Soleil* ou *Osiris*, et tend à prouver que le *premier temple* lui étoit consacré (7). « Parmi les Grecs, dit Hérodote (8), on regarde *Hercule*, *Bacchus*

(1) *Bibl. hist.* lib. 1, sect. 1.

(2) Hérodote est d'accord avec Plutarque sur l'identité d'*Osiris* et de *Bacchus*.

(3) « Les *Pamylies* ressemblent à nos *Phallophories* » [processions du phallus]. (Plut.) Les *Pamylies*, suivant *Jablonski*, étoient des fêtes en l'honneur d'*Osiris* ou du *Soleil*.

(4) *Bibl. hist.* lib. 1, sect. 1.

(5) Ce nom a beaucoup d'analogie avec *Chem-no* ou *Cham-no*, ville, pays de *Cham*, fils de *Noé*, qui s'établit en Égypte, et y fut, dit-on, adoré sous le nom d'*Ammon* (*Jupiter*), ou le soleil au signe du bélier.

(6) *Chemmis* paroît être une terminaison Grecque

ajoutée au nom Égyptien *Chemmo*. C'est la même ville que *Strabon* nomme *Panopolis*, d'après ce que vient de dire *Diodore*; et l'on voit facilement comment les Grecs, qui, dans leur langue, appeloient *Pan* le dieu dont il s'agit, ont donné à la ville une dénomination entièrement Grecque dans le mot *Panopolis*.

(7) Je laisserai de côté les interprétations grammaticales ou métaphysiques de *Court de Gebelin* et autres, sur *Pan*, qui signifie tout, la nature, les campagnes, les prés, les bois, &c.; sur les *Satyres* ou *laboureurs* [*satur*, rassasié de biens; *sator*].

(8) *Hist.* lib. 11, §. 46 et 145.

» et *Pan* comme les plus nouveaux d'entre les dieux. Chez les Égyptiens, » au contraire, *Pan* passe pour très-ancien; on le met même au rang des huit » premiers dieux. . . . . » Et ailleurs : « Les Mendésiens (adorateurs de *Pan*) » prétendent que ces huit dieux existoient avant les douze dieux. . . . . Le bouc » et le dieu *Pan* s'appellent *Mendès* en égyptien. » Quelle que soit l'opinion de Jablonski sur l'exactitude de cette signification, il n'en est pas moins vrai, et il le reconnoît lui-même, que *Mendès*, *Pan* et le *Bouc*, sont des noms ou des symboles d'une même divinité chez les Égyptiens, dont les Grecs se rapprochent beaucoup dans leur culte et leurs idées sur le dieu *Pan* (1). Il est également reconnu que le *Pan Égyptien* étoit l'emblème de la force génératrice et reproductrice de la nature (2), comme le bouc lascif, le *phallus* (et le Priape des Grecs, suivant Diodore), l'étoient aussi; ou plutôt, et plus matériellement, du soleil, qui féconde et conserve tout (3). Osiris lui-même, *Mendès* et le *Pan de Chemmis* (4) n'ont-ils pas le *phallus* pour symbole commun!

Il résulte donc de tout ceci que le *premier temple* étoit vraisemblablement celui de *Pan*, comme l'indique la pierre sur laquelle étoient représentés les douze emblèmes relatifs au soleil : savoir, ou les douze dieux dont les Grecs avoient emprunté les noms à ce peuple, et parmi lesquels le culte Égyptien et le culte Grec donnoient à *Pan* un rang distingué; ou bien les douze mois de l'année, avec les quatre saisons aux angles du tableau; ou tout autre symbole quadruple ayant du rapport avec la *nature* entière et son *principe générateur*, que *Pan* représentoit également.

Tout semble annoncer, ou du moins m'autoriser à conjecturer, que le culte de *Pan* proprement dit, *Pan de Chemmis*, et non *Mendès*, du *nome Mendésien*, prit naissance à *Panopolis*. Le *Chemmo* [k] qui accompagna Osiris, donna son nom à la ville, ou le reçut d'elle, et les Grecs n'ont fait que le *traduire*, comme je l'ai dit dans la note 6, *pag. 25*, par les mots *Pan* et *Panopolis*. Il reste toujours certain que cette ville étoit très-ancienne, très-célèbre, et l'une des plus grandes et des plus belles de l'Égypte. Son antiquité et sa célébrité sont prouvées par le récit de Diodore, qui fait remonter son origine presque au temps d'Osiris, et par l'épithète particulière que Strabon donne à *Panopolis*. Celle de *considérable* qu'emploie Hérodote, et sur-tout l'étendue de ses vestiges, les dimensions colossales et la richesse d'ornemens des matériaux qui composent ses monumens, démontrent encore la beauté de cette cité.

On sait par Hérodote que *Chemmis* étoit le *chef-lieu* d'un des *nomes* affectés à la résidence des *hermotybies*, l'un des deux corps de milice établis par Sésostris, et qui formoient ensemble une des sept classes de citoyens; aucun homme de cette classe, exclusivement consacrée à la profession des armes, n'exerçoit d'art

(1) Toutes les variantes sur l'origine et la nature de *Pan*, chez les Grecs, trouvent une explication naturelle dans le nombre des dieux de ce nom qu'ils avoient multipliés jusqu'à douze; cela donne une grande latitude pour le rapprochement que je viens de faire.

(2) Ou même de la *nature entière*, mère de toute chose.

(3) Voyez la première assertion de Diodore, que j'ai citée page 25.

(4) *Est verò in hac urbe* (dit Étienne de Byzance, à l'article *Panospolis*, traduction Latine) *magnum dei simulacrum, in quo apparet erectum veretrum, dextrâque flagellum intemat lunæ.*

mécanique : mais il paroît que les autres habitans du nome et de la ville de *Chemmo* étoient très-laborieux, et qu'outre la culture, qui devoit être belle, comme l'annonce la fertilité du territoire, aujourd'hui couvert de cannes à sucre, ils avoient une industrie particulière. « *Panopolis* est l'ancienne demeure » des artisans qui travaillent le lin et la pierre », dit Strabon, *liv. XVII*. Soit qu'il ait voulu désigner par ces derniers mots la gravure en pierre fine, dont on a trouvé dans la haute Égypte de si nombreux et de si parfaits échantillons, soit qu'il ait voulu indiquer la fabrication de cette immense quantité d'idoles et de statues en pierre de toutes les qualités et de toutes les dimensions, ou enfin la taille et la sculpture des matériaux des temples, dont *Panopolis* elle-même nous montre encore de beaux restes, on voit que l'industrie des Chemmites étoit très-importante dans un pays tel que l'Égypte. Il en étoit de même de la culture du lin et de la fabrication des toiles, qui étoient d'un si grand usage, et qui formoient, comme aujourd'hui, le vêtement ordinaire d'une classe nombreuse d'habitans et des femmes, et celui qui étoit de rigueur pour les prêtres (1).

Les tisserands avoient sans doute pour les coutumes étrangères le même éloignement, qui, selon Hérodote, n'étoit point partagé par les Panopolitains, à l'égard de la gymnastique seulement. « Chez les Égyptiens, dit-il, les femmes vont sur la » place et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs » maisons, travaillent à la toile. Les autres nations font la toile en poussant la trame » en haut, les Égyptiens en la poussant en bas (2). »

### ARTICLE III.

#### *De l'État d'Akhmym sous les Arabes et de nos jours.*

LA ville d'Akhmym et ses monumens ont conservé long-temps leur importance, qui étoit encore réelle à l'époque des Arabes. Mais duquel de ses deux temples el-Edrysy (3) vouloit-il parler, lorsqu'il comptoit les édifices antiques d'Akhmym parmi les *berâbû* (4) ou monumens les plus remarquables de l'Égypte, ou les avoit-il en vue tous les deux ? Le *second temple*, dont il reste le plus de vestiges étendus et de matériaux volumineux, est-il celui dont Abou-l-fedâ disoit, il y a environ quatre cents ans, « On admire à Akhmym un temple com- » parable aux plus célèbres monumens de l'antiquité ; il est construit avec des » pierres d'une grandeur surprenante, sur lesquelles on a sculpté des figures innom- » brables » ! Quoique ce prince auteur ait profité des ouvrages d'el-Edrysy, prince géographe comme lui, on voit qu'il s'explique comme un homme qui auroit vu les

(1) « Les prêtres portent des habits de lin, nouvelle- » ment lavés, attention qu'ils ont toujours... Amasis » envoya en Grèce plusieurs offrandes... (entre autres), » à Minerve de la ville de Linde, un corselet de lin qui » mérite d'être vu. » (Hérodote, *liv. II*.) Voyez, pour les détails, Plin, *liv. XIX, c. 1*. Les Égyptiens brodoient aussi de très-beaux dessins à l'aiguille. Voyez dans Hérodote, *liv. III, f. 47*, la description d'un pareil corselet.

(2) *Hist. liv. II, f. 35*.

(3) Né en 1099 et mort entre 1175 et 1186; il acheva sa Géographie en 1150.

(4) Les noms Arabes prennent communément une voyelle pour marquer la pluralité. *Berâbû* est donc le pluriel de *birbé*. Cette remarque achève de prouver que les deux temples subsistoient en grande partie au milieu du XII.<sup>e</sup> siècle.

lieux en détail dans ses nombreuses expéditions, et que ce qu'il dit s'applique plus facilement au *second temple*.

Les Arabes ont été bien plus loin dans leurs recherches sur Akhmym. Léon d'Afrique l'appelle la ville la plus ancienne de toute l'Égypte; il prétend qu'elle fut fondée par Ichmim, fils de Misram. Maqryzy, Murtadi et Gelâl-el-dyn parlent aussi de ce fils de Misram, qui reçut de lui en partage une province de la haute Égypte, dont Akhmym fut la capitale; cette ville devint ensuite la *résidence* du nouveau possesseur. Or on sait que ce Misram ou Misraïm des Orientaux et de l'Écriture, fils de Cham, petit-fils de Noé, et qui peupla l'Égypte (1), est regardé comme le même que Menès, premier roi du pays, suivant les historiens Grecs. Quoi qu'il en soit, il n'est pas possible de ne pas reconnoître le nom antique *Chemmis* dans celui d'*Ichmim* ou *Akhmym*, d'après la manière vague et variable dont les Arabes prononcent et placent leurs voyelles, toujours brèves, parmi les consonnes *radicales* des mots de leur langue.

Abou-l-fedâ, après nous avoir parlé du temple le mieux conservé de son temps, nous indique l'état où étoit alors *la ville*. « Akhmym, dit-il, est une *grande ville* » de la haute Égypte, située sur la rive orientale du Nil. » Mais aujourd'hui, quoiqu'elle soit très-étendue et très-avantageusement située sur cette langue de terre baignée par le Nil, elle a beaucoup perdu, puisque les ruines antiques sont hors de ses limites actuelles. Elle est assez bien bâtie; les angles des maisons sont construits en briques cuites, et le reste des murs, en briques durcies au soleil; elle a de hauts minarets, et présente le même aspect que les autres villes du Sa'yd, à cela près que les rues en sont plus larges, plus belles et moins malpropres.

Le commerce et l'agriculture y fleurissent: mais ses belles manufactures antiques de toiles de lin sont remplacées par des fabriques de toiles de coton grossières; et ses divers ouvrages en pierre durable, par de fragiles poteries, que l'on transporte pourtant dans toute l'Égypte. Il y a un couvent de la Propagande (2), quelques Qobtes catholiques, et environ deux mille Chrétiens en tout dans la ville et le voisinage; plusieurs d'entre eux sont aussi catholiques Romains. Mais l'islamisme y domine, du moins dans le gouvernement, quoique plusieurs des émyrs, princes ou cheykhs, qui ont successivement commandé à Akhmym, aient presque toujours protégé les Chrétiens et épousé quelquefois des esclaves Chrétiennes, en leur permettant l'exercice secret de leur religion. Ils ont même plus d'une fois été poursuivis par le gouvernement du Kaire comme suspects de christianisme. Les Arabes venus de la Mauritanie pour s'établir dans une partie de l'Égypte beaucoup plus remplie de Qobtes que le Delta, ayant besoin de se concilier l'affection des gens du pays pour réussir dans leur entreprise, et pouvoir, au besoin, résister à l'autorité musulmane qui régnoit au Kaire, se sont toujours montrés beaucoup moins intolérans que les Turcs. Ces Arabes descendent de ceux qui chassèrent les Grecs des côtes d'Afrique. Ils se sont ensuite répandus dans la haute Égypte,

(1) Aussi les Arabes prétendent-ils que l'Égypte, appelée *Masr*, *Mesr* ou *Misr*, tire son nom de *Misram*. On sait que, dans leur langue, les points-voyelles varient fréquemment.

(2) Les Franciscains s'introduisirent dans le pays en qualité de médecins, et furent premièrement établis dans la maison même du gouverneur Arabe.

où ils ont peu à peu renoncé à leur vie vagabonde, conquérante ou nomade. Ils s'y sont complètement fixés, et sont devenus artisans et agriculteurs. Ils possèdent dans ce pays des villages, de petites villes presque entières, et sont gouvernés par leurs chefs particuliers, quelquefois très-puissans.

Le reste de la population, et sur-tout les Qobtes, très-nombreux à Akhmym, ont parfaitement conservé leur caractère de physionomie; c'est-à-dire, ces traits du visage vigoureusement prononcés, ce nez droit et à narines découpées, ces yeux oblongs, ces lèvres épaisses, et les autres signes d'un mélange de race avec les peuples de l'intérieur de l'Afrique; enfin ce teint d'un rouge brun qu'on retrouve, avec tous les caractères précédens, dans les sculptures coloriées de la haute Égypte, dont nous n'avons pu voir que quelques débris à Akhmym, mais qu'Abou-I-fedà y avoit vues en quantité innombrable. Quand on étudie avec soin la population et les monumens du Sa'yd, il est impossible de ne pas reconnoître la race qui a élevé ces monumens.

## §. II.

### *Environs d'Akhmym.*

J'AI dit, au commencement de cette Notice, un mot des environs d'Akhmym, en décrivant ses abords. Je dois encore faire observer que le beau canal tiré du Nil, tout près de la ville, antique comme elle, est un reste de ce système ingénieux d'irrigation si bien approprié au régime du fleuve ainsi qu'à la forme de la vallée, et dont les anciens Égyptiens ont laissé le modèle aux modernes. Ce système consistoit principalement à faire des prises d'eau plus courtes et plus rapides dans la partie supérieure du cours du fleuve, à les conduire dans les parties trop difficilement inondées par lui, ou exposées à l'envahissement des sables du désert, telles que le pied de la montagne, et à agrandir ainsi la surface du terrain cultivable. Ce canal contribuoit donc beaucoup à augmenter l'importance de la culture du sol de l'ancienne *Chemmis*; et il a encore efficacement servi à conserver ce foible reste de splendeur que nous avons reconnu dans la moderne Akhmym.

En suivant la direction du côté droit du canal, on est conduit au couvent dit *des Martyrs*. On remarque d'abord, en faisant ce trajet, que la langue de terre sur laquelle s'élève la ville, est adossée contre la montagne, et que la plaine qui sépare cette montagne du Nil, est très-étroite; mais la chaîne se replie, non loin de là, vers l'est, et forme, en élargissant la plaine, une gorge profonde dont les talus sont très-rapides, et qui se dirige presque en remontant vers le sud-est. On trouve, dans le flanc de toute cette montagne, des *grottes antiques* qui sont la suite de celles d'Akhmym, et qui ont servi de refuge aux Chrétiens pendant la persécution de Dioclétien.

En avançant dans la vallée, les excavations se multiplient, et l'on trouve le couvent Qobte appelé *Ma'doud*, qui n'est autre chose qu'une suite de grottes creusées dans le rocher, sauf la chapelle, qui est bâtie en brique. L'une de ces excavations, qui n'a pu être destinée qu'à d'antiques sépultures Égyptiennes, et n'a pu

servir ensuite de demeure qu'à de courageux ermites, est située à mi-côte et presque inaccessible. Rien n'est égal à l'horreur des solitudes que présente toute cette vallée. Autour de la grotte, on trouve de petites habitations que les solitaires ou les moines ont bâties, comme les murs par lesquels ils ont fermé l'ouverture des grottes antiques qui formoient les cellules de leur couvent.

En revenant de la vallée vers le canal, on voit près d'un village plusieurs étages de grottes sépulcrales qui couvrent presque toute la hauteur de la chaîne de rochers : quelques-unes sont simples et ont leur ciel taillé en berceau, comme à *Elethya* ; d'autres sont accolées deux à deux et trois à trois. Dans presque toutes on trouve trois niches, profondes d'environ un mètre et élevées de la même hauteur au-dessus du sol ; on y introduisoit les momies par une ouverture supérieure qu'on y voit encore. Les parois et les voûtes de plusieurs de ces catacombes sont peintes d'une couleur uniforme, avec ou sans figures, encore comme à el-Kâb : l'entrée de quelques autres est encombrée, et paroît avoir été autrefois souterraine ; mais elle a été violée, et l'on voyoit autour une grande quantité de momies.

Enfin, vers le point où le canal paroît se perdre dans la plaine, on rencontre, au pied de la montagne, le tombeau du fameux santon appelé *Cheykh Harydy* : un Psylle moderne y montrait ce serpent auquel les anciens Égyptiens, les Musulmans et les Chrétiens, chacun suivant sa théologie, attribuoient tant de pouvoir, et qui étoit pour eux un emblème si différent (1). C'est ce serpent Harydy sur lequel Savary a raconté tant de fables populaires.

En remontant dans la même direction au-dessus d'Akhmym, on trouve encore des grottes du même genre que celles du nord, contenant chacune deux tombes creusées dans le roc, avec un conduit dans le fond, aboutissant à une espèce de niche ; plus loin, un autre hypogée, plus grand que les autres, a son plafond soutenu par quatre piliers couverts d'hiéroglyphes, au milieu desquels se détachent en demi-relief deux grandes figures d'hommes et deux de femmes ; sur le ciel de la carrière, distribué en compartimens, sont sculptées et peintes diverses figures humaines dont les couleurs sont bien conservées. Autour de cette grande grotte il y en a encore huit petites. Enfin l'on découvre, au pied de la même chaîne, à un quart de lieue de distance, plusieurs débris d'un temple.

Tous ces vestiges des environs d'Akhmym, le canal antique, les nombreux hypogées de la montagne, &c. peignent bien les alentours d'une ville considérable, ainsi que *Chemmis* l'a toujours été.

(1) Suivant l'ancienne mythologie Égyptienne, le serpent étoit le symbole du dieu Cneph ou *bon génie*. On prétend que les Chrétiens Qobtes regardent le serpent

Harydy comme le démon Asmodée. Selon les Mahométans, l'esprit du cheykh qu'ils révèrent, a passé dans le corps de ce reptile. Voyez la Notice qui suit.

## NOTES

## ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

[a] Ce passage fait voir qu'on a élevé un temple à un homme qui n'a jamais été divinisé, à un héros inférieur à Hercule, et seulement antérieur d'environ un siècle à Thésée : ceci donne une idée de l'origine du plus grand nombre des dieux de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Le temps a presque tout fait dans la hiérarchie compliquée de ces nombreuses divinités.

[b] Les anciens, et les Grecs comme les Égyptiens, ont toujours attribué une grande force et des formes colossales à leurs héros ; c'est l'effet naturel du penchant de l'esprit humain pour le merveilleux. La force et les hauts faits ont établi les premières différences entre les hommes, dans l'enfance des peuples. Voyez Hercule, Persée, Thésée, &c. chez les Grecs, et les grandes figures de Sésostris et des vainqueurs en général, ou des divinités, sur tous les monumens de la haute Égypte.

Quant aux deux premières statues en pierre qui paroissent, suivant Hérodote, au haut du vestibule, je pense que c'étoient des colosses comme nous en voyons devant tous les pylônes des enceintes sacrées ou des entrées particulières des édifices antiques.

[c] On voit encore ici que les Chemmites, comme le reste des Égyptiens, rapportoient tout aux phénomènes physiques, à leur fleuve et à leur agriculture.

[d] Les peaux et le bétail ont un rapport évident avec le culte de *Pan* et les mœurs des *Satyres* ou *laboureurs originaires de Panopolis*. Les manteaux rappellent l'industrie particulière aux Chemmites pour la tissanderie.

[e] On peut dire que la Grèce fut la fille de l'Égypte : l'origine de la civilisation de la première se trouve dans l'histoire bien courte et bien authen-

tique de quelques colonies qui abordèrent dans ce pays. Inachus, présumé Phénicien, s'établit à Argos, en 1856 avant J. C. Cécrops conduit dans l'Attique une autre colonie Égyptienne en 1556. Cadmus bâtit Thèbes en 1493, sur le modèle de la Thèbes d'Égypte. Il étoit Phénicien, il est vrai, comme Inachus : mais il apporta, dit-on, en Grèce la plupart des divinités de l'Égypte et de la Phénicie, avec l'Alphabet.

Danaüs, en 1485, amène sur les côtes de la Grèce le premier vaisseau qu'on y voit. Il transportoit ses cinquante filles ; et Lyncée ayant conspiré contre son frère Ramessès, Ægyptus ou Sésostris, qui revenoit de ses conquêtes en Égypte, il fut obligé de se réfugier dans le Péloponnèse, et s'empara du royaume d'Argos : de là vient toute l'histoire des Danaïdes, forcées d'épouser les cinquante fils d'Ægyptus, qu'elles égorgèrent la première nuit de leurs noces, à l'exception de Lyncée, dont parle Hérodote, et qui fut épargné par Hypermnestres. Ce fait se passa évidemment en Égypte, où Sésostris régnoit dans Thèbes, peu éloignée de Chemmis. Danaüs avoit même partagé la couronne avec son frère pendant neuf ans ; et cette dernière ville fut vraisemblablement le siège de son gouvernement particulier et le théâtre du massacre. Le reste de la fable du tonneau percé, que Jupiter condamna les Danaïdes à remplir éternellement, est d'invention Grecque. Voilà toutefois la troisième colonie, et l'une des plus anciennes, venue d'Égypte en Grèce et partie de Chemmis. C'est celle qui conserva le plus de relation avec sa première patrie, et qui influa le plus sur la civilisation des anciens Pélasges, comme toute cette Notice tend à le prouver.

[f] Elle n'est pas bien longue ; la voici :

Danaüs, Lyncée, Abas, Prætus, Acrisius, Danaé, qui portoit le nom de son trisaïeul ; et enfin Persée, roi en 1313. Acrisius, détrôné par son frère Prætus, avoit été rétabli par son petit-fils Persée, qui le tua par mégarde en jouant au petit palet, ou

le changea en pierre en lui présentant la tête de Méduse. Prætus, dans ses querelles, avoit montré de la passion pour sa nièce Danaé, et devint le père de Persée : c'est le Jupiter transformé en pluie d'or.

[g] Méduse. Les anciens ont, de tout temps, peuplé l'Afrique de toute sorte d'animaux fabuleux, d'hommes et de femmes sauvages, qui ont fait imaginer ensuite la fable vraisemblablement allégorique des Gorgones. Bien plus tard, Athénée fait périr plusieurs soldats de Marius, dans la guerre de Jugurtha, par les regards de monstres semblables. Une des premières armées Romaines qui descendirent en Afrique, eut encore une bête non moins merveilleuse à combattre. Pline et Diodore de Sicile ont pris la peine d'expliquer la nature de quelques-uns de ces prétendus animaux, et de donner des interprétations de la fable des Gorgones et de l'expédition de Persée. Dans des temps plus modernes encore, on a fait un récit romanesque du combat d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, Dieu-donné de Gozon, contre je ne sais quel lézard prodigieux de la Libye. Enfin, de nos jours, les Égyptiens crédules, et qui ont sans doute conservé une partie des traditions superstitieuses de l'antiquité sur les monstres de l'Afrique, prétendent que, sur la route d'Akhmym à la grande Oasis et à celle de Jupiter Ammon, on trouve des êtres inanimés qui se convertissent lentement en animaux, et qui donnent naissance à des espèces bizarres d'êtres organisés, diversement combinées entre elles, et successivement transformées en celles qui existent aujourd'hui sur la terre; tandis qu'il en est

d'autres qui se sont éteintes, et dont on ne trouve plus que des ossemens, qu'on ne peut ranger dans aucune classe connue.

[h] Persée fit, comme on le voit, toutes ses expéditions en Afrique et autour de l'Égypte : ses victoires sur les Gorgones; sur Atlas, roi de Mauritanie, qu'il changea en pierre; l'enlèvement des pommes d'or du jardin des Hespérides, et la délivrance d'Andromède en Éthiopie. En Grèce, il réunit le royaume d'Argos à celui de Mycènes. Les peuples de ces deux états lui élevèrent des *monumens héroïques*; mais il reçut encore de plus grands honneurs dans l'une des Cyclades où son vaisseau avoit abordé, et à Athènes, où il eut un temple, comme à Chemmis, sans être pour cela regardé comme un dieu.

[i] Voilà encore une des traces de ces usages qui furent introduits par les Chemmites dans la Grèce, et dont j'ai parlé. La Cérés des Grecs étoit à peu près la même qu'Isis, qui enseigna les premières lois aux hommes : de là vient le surnom de *Theismophore* [Législatrice], que les Grecs lui donnèrent.

[k] Il ne faut pas confondre ce Chemmis avec le roi dont parle Diodore de Sicile, lorsqu'il dit : « Le » huitième successeur de Nileus (cet Égyptus très- » ancien dont il a été question), fut Chemmis, qui » régna cinq ans : ce fut lui qui fit élever la plus » grande des trois pyramides..... A Chemmis suc- » céda Cephren, son frère..... ensuite Mycérinus et » Bocchoris.»



# NOTICE SUR LES ANTIQUITÉS

QUE L'ON TROUVE

A CHEYKH EL-HARYDY;

PAR E. JOMARD.

---

## II.<sup>e</sup> SUITE DU CHAPITRE XI.

---

**N**AZLET ÈL-HARYDY est le nom d'un petit village de la province de Syout, sur la rive droite du Nil, à quatre lieues au-dessus de Qàou el-Kebyreh ou Antæopolis, et en face de Tahtah; la montagne y est tout proche du fleuve, dont elle n'est séparée que par un petit champ cultivé. Dans toute cette partie de la vallée, la chaîne orientale est presque toujours très-voisine du Nil; toutes les fois qu'il se trouve un espace un peu plus large entre elle et le fleuve, on y voit quelque culture et de petites habitations (1).

A sa naissance, la montagne a une pente de quarante-cinq degrés; elle s'élève ensuite à pic, à une hauteur de plus de quatre cent cinquante pieds au-dessus du niveau du fleuve; elle est percée de catacombes et de carrières, dont une, très-considérable, a seize gros piliers, et des puits d'espace en espace. La longueur de celle-ci est d'environ quatre-vingt-un mètres [deux cent cinquante pieds], sur seize mètres [cinquante pieds] de profondeur. On trouve çà et là, auprès des ouvertures de ces grottes antiques, des débris de baume et de momies d'animaux. Sur le penchant de la montagne, il y a beaucoup de briques et de poteries brisées, qui annoncent les restes d'une ancienne ville ou bourgade. Les parois de la montagne sont pleines d'inégalités, et comme déchirées en tout sens. On trouve encore des carrières et des grottes antiques jusqu'à deux mille mètres au-dessous de Nazlet el-Harydy, ainsi qu'au-dessous de ce point, et du côté d'el-Rayâneh.

Au bas de la montagne, j'ai vu le reste d'un colosse taillé dans une partie du rocher: sa matière est de la pierre calcaire compacte, de la même espèce que certains colosses de Karnak. Il est au niveau de la plaine, et séparé d'un rocher qui lui-même est très-saillant sur le sol. La figure est assise. Le socle et la statue sont d'un seul bloc (2): on ne voit plus la tête; il en est de même des jambes

(1) Cet endroit se nomme également *Cheykh* et *Nazlet el-Harydy*, du nom du cheykh dont le tombeau est dans la montagne (voyez *pl. 62, fig. 6, A. vol. IV*). Au nord et à sept mille mètres d'Akhmym, il y a un autre village appelé de même *Cheykh el-Harydy*.

(2) Voyez *planche 62, fig. 7, 8*.

et du devant des cuisses. Il a une draperie jetée sur les épaules, et cette draperie est dans le goût Romain. La sculpture est grossière et très-peu détaillée, comme si l'on eût voulu seulement la dégrossir pour l'achever ailleurs. Il n'est pas douteux que cet ouvrage ne soit étranger aux Égyptiens. La hauteur du colosse assis, compris le socle, est de 2<sup>m</sup>,7, sans compter la tête; la proportion seroit de 3<sup>m</sup>,7, s'il étoit debout. Les Turcs ont essayé d'exploiter ce morceau pour le débiter à leur usage; on voit, au bas du dos de la figure, cinq cavités qui ont été pratiquées pour y insérer des coins et faire éclater les fragmens.

La géographie comparée ne permet pas d'assigner avec certitude l'ancienne position qui a existé dans cet endroit. Ptolémée indique une position de *Passalus* au-dessus d'Antæopolis; mais l'Itinéraire d'Antonin place au-dessous la ville de *Pesla*, dont le nom a beaucoup d'analogie avec *Passalus*, ainsi que l'a remarqué d'Anville. Il en est de même de *Pescla*, qui se trouve dans la Notice de l'Empire. D'un autre côté, l'Itinéraire présente une position de *Selinon* au-dessus d'Antæopolis et avant Panopolis; on peut donc hésiter entre les noms de *Selinon* et de *Passalus*.

Mais ce qui ne présente aucune incertitude, c'est l'existence des carrières qui ont été exploitées en cet endroit par les anciens Égyptiens. Il est permis de croire que les pierres du grand temple d'Antæopolis ont été puisées en partie dans les carrières de *Cheykh el-Harydy*; j'en juge par la ressemblance qu'il y a entre leur nature et celle de la pierre dure du colosse que j'ai trouvé dans ce dernier endroit (1). La montagne est composée de pierre calcaire en grande partie semblable à l'espèce que j'ai décrite plus haut; on y trouve quelques parties quartzieuses, mais principalement, et à chaque pas, de gros cristaux de spath calcaire rhomboïdal très-beau, non par filons ou par couches, mais par masses séparées et saillantes à la surface du rocher: il y en a de considérables et qui ont de deux à trois pieds de grosseur; d'autres tapissent des sortes de puits naturels (2).

Le nom de la montagne est *Gebel Cheykh el-Harydy*, du nom du petit village qui se trouve au pied. Cet endroit est connu pour recéler une multitude de voleurs qui rôdent sur le Nil; ce qui rend ces parages très-dangereux pour les voyageurs qui ne sont pas sur leurs gardes (3).

C'est près de ce petit village, bâti de roseaux, que se trouve le tombeau de *Cheykh el-Harydy*, prétendue résidence du serpent que la crédulité des voyageurs a rendu si fameux. Curieux d'éclaircir ce fait, qui a donné lieu à beaucoup de conjectures, nous appelâmes des villageois qui étoient assemblés sur la rive, et nous leur annonçâmes que notre intention étoit de visiter le tombeau du

(1) Voyez la Description d'Antæopolis, *A. D.* chap. XII.

(2) Certaines masses sont cristallisées confusément, et d'un blanc mat comme la neige; d'autres enfin sont colorées par de l'oxide de fer jaune, et offrent des accidens curieux. Les lits inférieurs sont horizontaux, et formés successivement de couches d'oxide pur et de couches de spath. Parmi les cristaux bien formés, il y en a de parfaitement beaux et de la plus grande transparence: quelques-uns sont en aiguilles, comme le cristal de roche; d'autres affectent une forme allongée comme le gypse:

mais, dans tous les fragmens, on retrouve toujours la forme primitive rhomboïdale. On avoit pris à tort ces cristaux pour de l'adulaire, et aussi pour du spath pesant.

(3) Ces voleurs sont singulièrement hardis: comme nous partions de *Cheykh el-Harydy*, la nuit, par un beau clair de lune, un homme se glissa sur notre barque; il osa voler un turban sur la tête du pilote pendant qu'il tenoit le gouvernail, et se jeta aussitôt à l'eau: on lui tira un coup de pistolet; mais il plongea, et ne releva la tête qu'à une grande distance, où il se trouvoit hors de la portée.

cheykh. Quelques-uns d'entre eux portèrent cet avis dans la montagne ; bientôt nous vîmes descendre plusieurs hommes portant des drapeaux rouges et blancs, et nous faisant des démonstrations d'amitié : nous nous rendîmes au milieu d'eux avec notre escorte. Dans cet endroit, la montagne est ouverte et forme une gorge étroite qui fait plusieurs détours sinueux. Cet aspect, si rare en Égypte, semble propre à inspirer des sentimens religieux. Nous arrivâmes, après avoir marché une demi-heure depuis le bord du Nil, et en montant toujours, sur une sorte d'esplanade à mi-côte, où est le tombeau de cheykh el-Harydy. C'est une petite mosquée Arabe, assez mal construite ; rien n'annonce dans ce lieu d'anciennes constructions : à côté est un escalier taillé dans le roc, et composé d'une douzaine de marches (1).

On nous dit qu'un grand nombre de Musulmans, habitans des villages voisins, venoient annuellement prier sur ce tombeau, et qu'on attribuoit à cet acte de piété des effets merveilleux et des guérisons presque certaines. Nous avons appris que, pour entretenir cette pratique, à laquelle les dévots joignoient toujours des offrandes, on montrait au peuple un serpent qui passoit pour être immortel et pour être animé de l'esprit du cheykh : nous pressâmes vivement celui qui nous avoit introduits, de satisfaire notre curiosité en nous montrant le serpent. Il nous répéta plusieurs fois, et en faisant tous les sermens que nous exigeâmes, que ce serpent n'existoit point, et que le récit des voyageurs étoit faux à cet égard. Le peuple accouroit en foule, disoit-il, pour prier sur le tombeau du cheykh, selon l'usage des Musulmans ; et ceux qui desservoient cette espèce d'oratoire, recevoient des présens peu considérables, qui suffisoient pour leur nourriture. Il ajouta qu'à la vérité, lorsque le nombre des assistans étoit considérable, un des desservans avoit coutume de jouer avec des serpens pour divertir l'assemblée ; qu'il prenoit ces serpens dans la montagne, et les laissoit échapper ensuite. Nous demandâmes qu'ils nous fissent jouir de ce spectacle. Aussitôt un d'eux s'éloigna, et en fort peu de temps il rapporta un serpent qu'il manioit avec beaucoup de confiance et d'adresse : il nous le fit toucher aussi ; et, après avoir agité plusieurs fois les drapeaux sur notre tête, et récité des prières dans lesquelles il invoquoit le cheykh, il nous passa plusieurs fois le serpent autour du cou, et ajouta que, s'il plaisoit à Dieu, nous serions exempts de maladies et d'accidens. Nous le remerciâmes d'un aussi bon augure. Notre présent, qui étoit assez modique, parut considérable et excita une vive reconnoissance. Nous vîmes, à l'entrée de la grotte, quantité de pierres noircies où l'on avoit fait du feu, et nous remarquâmes que la terre étoit teinte de sang. On nous dit que plusieurs des fidèles qui visitoient le tombeau, avoient coutume d'immoler des moutons et des buffles, et que la chair étoit offerte aux desservans. Avant de quitter ce lieu, nous voulûmes nous procurer, à prix d'argent, le serpent qu'ils nous avoient montré, et nous en donnâmes cent médîns. Son espèce est petite, sa couleur grise, et il est taché de roux. Ce

(1) Selon un des voyageurs modernes, cet escalier communique mystérieusement avec l'intérieur de la mosquée ; nous n'avons pu vérifier ce fait : il en est de même d'une très-grande excavation qu'il dit être tout au sommet de la montagne, et où l'on se rend par un chemin très-escarpé.

serpent n'ayant point encore été décrit par les naturalistes, M. Geoffroy le joignit à sa collection de reptiles. Au reste, il n'aura pas été difficile de le remplacer au tombeau de cheykh el-Harydy; toute la montagne renferme un grand nombre de ces mêmes serpens (1).

On a attribué une origine absurde à l'usage où sont aujourd'hui les Égyptiens de visiter le tombeau et le serpent de Cheykh el-Harydy; on a cru aussi que cette coutume dérivait de l'ancien culte des serpens. Ces idées appartiennent aux Européens; mais on sera peut-être curieux de connoître quelle est l'opinion des gens du pays. Selon une tradition qu'un des derniers voyageurs a recueillie sur les lieux, il a existé dans cet endroit, il y a plusieurs siècles, un cheykh fameux par sa sainteté; après sa mort, on remarqua un serpent près de sa maison, et quelqu'un répandit que l'ame du cheykh étoit passée dans le serpent. Bientôt celui-ci eut la réputation de guérir les maladies invétérées et de donner la fécondité aux femmes stériles (2). Des pèlerinages annuels furent établis à l'époque de l'inondation; beaucoup de malades se crurent soulagés; des femmes, stériles jusque-là, devinrent fécondes, et les merveilles attribuées à ce serpent, exagérées encore par la renommée, trompèrent des voyageurs trop crédules.

Il nous seroit facile de rapporter ici de plus grands détails sur cette superstition; mais, comme nous ne croyons pas qu'elle ait aucun rapport avec les pratiques de l'antiquité Égyptienne, ce ne seroit pas ici le lieu d'en parler. D'ailleurs, de pareils récits nous semblent mériter peu d'intérêt de la part des lecteurs judicieux, si ce n'est peut-être sous le rapport de l'art des Égyptiens modernes, où l'on retrouve les traces de cette industrie qui a rendu célèbres les anciens Psylles. Strabon, Élien, et d'autres auteurs, nous ont raconté, sur les Psylles, des faits curieux qui le deviennent encore davantage par le rapprochement qu'on peut en faire avec ce qui se passe de nos jours. Mais c'est aux naturalistes à traiter cette question sous le rapport des habitudes et de l'éducation des animaux. A l'égard de la superstition du serpent de Cheykh el-Harydy, je me bornerai à ajouter que, dans un article très-piquant du *Courrier de l'Égypte* (3), feu M. Lancret a relevé les contes absurdes que des voyageurs modernes avoient voulu accréditer en Europe.

(1) Les faits contenus dans ce dernier alinéa sont, pour la plupart, extraits du Journal de voyage de M. Fourier, avec lequel j'ai remonté dans la haute Égypte.

(2) Le même voyageur dont je viens de parler, rapporte qu'il vit, dans l'intérieur de la mosquée, une petite

table carrée couverte d'un tapis, sur laquelle, lui dit-on, le serpent venoit se placer; et là, il se laissoit toucher par les malades et les dévots. La salle renfermoit encore le modèle d'une barque et des cornes de bouc, suspendus à une traverse de bois.

(3) Journal imprimé au Kaire, n.º 83.

# DESCRIPTION

## DES ANTIQUITÉS D'ANTÆOPOLIS;

PAR E. JOMARD.

---

### CHAPITRE XII.

---

#### §. I.<sup>er</sup>

##### *Observations générales.*

QUAND on remonte le Nil pour visiter les monumens de la Thébàide, le premier que l'on rencontre sur les rives du fleuve et qui donne une haute idée du style et de la majesté des ouvrages de l'Égypte ancienne, est celui que l'on trouve au village de Qâou. Tous les voyageurs seront frappés, comme nous l'avons été nous-mêmes, en apercevant de leurs barques ces belles colonnes et ces chapiteaux à feuilles de dattier, à travers des groupes de palmiers de même grandeur, et, pour ainsi dire, confondus avec ces arbres eux-mêmes, dont ils retracent la fidèle image. Si un artiste Égyptien, revenu au milieu de nous, vouloit nous révéler le secret de cette architecture, nous rendre palpables l'origine de l'art et le type naturel qui a servi à l'imitation, certes, il ne pourroit imaginer rien de plus favorable à son dessein que l'état actuel du portique de Qâou, qui, par un hasard heureux, est comme entrelacé aujourd'hui avec de superbes dattiers, couronnés, comme les colonnes, par des têtes élégantes. Je n'entreprendrai point d'exprimer le sentiment de surprise que nous avons éprouvé en abordant à Qâou : il est des impressions qu'on ne sauroit transmettre; et le charme que produit sur l'esprit, les sens et l'imagination, une chose absolument neuve, se refuse à toute description. Le palmier d'Égypte est par-tout, sans doute, noble et imposant par l'élégance et la simplicité de sa tige, par la richesse et la symétrie de son feuillage; mais nulle part, comme ici, on n'est frappé de ces caractères, si éminemment propres à l'imitation, peut-être parce que c'est la première fois qu'on vient à considérer le palmier sous le rapport de l'art. Père nourricier de toutes les classes d'habitans, appliqué à mille usages, source d'abondance et de richesse pour tous, cet arbre est en Égypte comme une seconde providence, et ce n'est que par les services qu'il rend qu'on est habitué à le juger. Sans en recueillir moins de fruits, les anciens Égyptiens en avoient tiré encore un autre parti. Le port droit et cylindrique de sa tige leur donna la première idée du fût d'une colonne, et ses feuilles ramassées en tête,

celle d'un chapiteau. La courbure de ces immenses feuilles qu'on pourroit considérer comme de véritables branches (1), les détails de l'écorce, enfin les fruits eux-mêmes, furent copiés par les artistes avec ce goût sage et non servile, qui seul peut être admis dans l'imitation de la nature, et qui fait que cette imitation plaît à-la-fois à l'esprit et aux yeux. C'est ce sentiment de plaisir qu'on éprouve au plus haut degré, en débarquant à Qâou, l'ancienne *Antæopolis*.

## §. II.

*Remarques géographiques et historiques.*

LE nom principal du lieu, qui est *Qâou*, est accompagné de différentes épithètes qu'on trouve aussi dans les diverses relations des auteurs Arabes et des voyageurs. On a surnommé ce lieu *el-Kharab*, à cause des buttes de décombres de l'ancienne ville; *el-Charqyeh*, orientale, par opposition au village de *Qâou el-Gharbyeh*, situé au couchant du fleuve; et *el-Koubarä* ou *el-Kebyreh*, la grande, pour le distinguer de ce même village, qui est beaucoup plus petit que celui où se trouvent les antiquités. Quant à l'orthographe de *Gau* ou à celle de *Kau*, elles sont également vicieuses.

Ce n'est pas dans le nom tout Grec d'*Antæopolis*, ou ville d'Antée, qu'il faut chercher le véritable nom que ce lieu portoit dans la haute antiquité : les Grecs ont rarement conservé ou même traduit les antiques dénominations Égyptiennes, et la nomenclature Arabe d'aujourd'hui offre peut-être plus de ressources pour les retrouver. L'endroit qui nous occupe en est une preuve. Son nom actuel, avons-nous dit, est *Qâou*, distingué, par l'épithète de *Kebyreh* ou *la grande*, d'un autre village portant le même nom, mais plus petit. On trouve dans les manuscrits Qobtes de la Bibliothèque du Roi, et dans les fragmens Qobtes de Zoëga (2), qu'*Antæopolis* répondoit à *Tkôou*, c'est-à-dire, *Kôou* avec l'article. Il existoit aussi une montagne appelée *Pkôou* (3), placée du côté oriental; ce qui est encore le même nom avec l'article au masculin, genre qui est celui du mot signifiant *montagne* en qobte (4). Or nous avons visité, à l'orient de *Qâou*, une montagne très-connue dans le pays pour les catacombes qu'elle renferme ainsi qu'une vaste carrière, et pour avoir servi d'asile aux anachorètes; plus tard, j'en donnerai la description.

Le nom Qobte de *Tkôou*, *Τκωω*, me paroît donc répondre parfaitement à celui de *Qâou* *قآو*, qui a souvent aussi été écrit *Kâou* *كآو*; et s'il a une signification qualificative, c'est là qu'il faudroit chercher, et non dans le mot d'*Antée*, des

(1) J'ai mesuré, dans la basse Égypte, des feuilles de dattier qui avoient plus de dix mètres de longueur et qui étoient grosses à proportion.

(2) Voyez les *Observations sur la géographie de l'Égypte*, par M. Ét. Quatremère, et la *Géographie de l'Égypte*, par M. Champollion, tom. 1.<sup>er</sup>

(3) D'après les mêmes fragmens cités par M. Ét. Quatremère.

(4) *Πτωω*, montagne, *ἕγς*. Un pays de montagne, *ἄπειν*, se dit *πῖ ἱερῆτωω* (Luc. 1, 39); le même mot sans l'accent sur *Π*, *μονὸς ἄχιος*, *singularis ferus* (Ps. XVI, 13); ou *ὄναγροι*, *onagri* (Ps. CIII, 2). Peut-être trouvera-t-on ici une étymologie du nom d'*Anteu*, les Grecs ayant supprimé l'article.

lumières sur l'origine et l'histoire de cette ville. Antée, dit la fable Grecque, étoit un géant, fils de la Terre, qui fut terrassé par Hercule. Chaque fois qu'il touchoit à la terre, soudain il reprenoit des forces pour combattre son terrible ennemi; Hercule n'en put venir à bout qu'en le soulevant en l'air et l'étouffant par un effort extraordinaire. Mais cette fable cache peut-être quelque allégorie relative aux phénomènes que présente la contrée; à la fin de cet écrit, nous proposerons une conjecture sur son origine.

Il est presque superflu de rechercher, par la géographie comparée, si le portique et les ruines qui nous occupent sont bien les restes d'Antæopolis : les Grecs ont pris soin eux-mêmes de graver le nom d'*Antée* sur ce portique, dans une inscription qui est malheureusement brisée en six morceaux, mais qu'il n'est pas impossible de restituer presque entière; inscription monumentale et faite au nom des souverains d'Égypte : nous apprenons par elle qu'Antée étoit honoré dans ce magnifique temple. Cette inscription devant faire le sujet d'un paragraphe séparé, je ne m'y arrêterai pas davantage, et je citerai en peu de mots les autorités géographiques, toutes unanimes en faveur de cette position d'Antæopolis; il est extraordinaire que Pococke et d'autres auteurs aient pu en douter.

D'après l'Itinéraire d'Antonin, il y avoit seize milles de *Panopolis* à *Selino*, et autant de *Selino* à *Anteu*, en tout trente-deux; or ces trente-deux milles se trouvent exactement dans la distance d'environ quarante-sept mille cinq cents mètres qu'il y a de Qàou à Akhmym ou Khmym, où sont les restes de l'ancienne *Panopolis* (1), comme son nom est lui-même le reste de *Chemmo*, ancien nom de la ville de Pan, suivant Diodore de Sicile.

Ptolémée décrit Antæopolis comme étant méditerranée, et non sur la rive du Nil; distinction qu'il fait toujours. Ce qui est arrivé à Koum Ombou et ailleurs, est également arrivé à Qàou : le fleuve s'est jeté vers l'orient, par une pente qui paroît aller en augmentant toujours. Comme ce n'est pas ici le lieu d'en exposer tous les exemples, et qu'il importe à l'étude de la géographie de les approfondir, je me bornerai à en citer un seul qui est des plus remarquables et qui n'est point connu, réservant pour un travail séparé la recherche générale dont il s'agit. La ville et les environs de Meylàouy ont été abandonnés par les eaux du Nil, qui baignoient autrefois ses murailles; cette ville, jadis le port de chargement des grains destinés à la Mecque, est aujourd'hui à deux mille trois cents mètres à l'ouest du Nil, et la ville de Minyeh lui a succédé. Plus loin, du côté du midi, le fleuve s'est encore rapproché davantage de la montagne d'Arabie. Dans ce mouvement général vers l'est, le fleuve ne s'est pas retiré brusquement; il s'est avancé à l'est peu à peu; ses bras ont d'abord enveloppé des îles de petite dimension, qui se sont ensuite agrandies, puis transformées en d'autres îles, pour faire place à de vastes plaines, et se reformer plus loin vers l'orient. Les îles actuelles disparaîtront aussi un jour, jusqu'à ce que le Nil ait atteint par-tout le pied de la chaîne Arabique, ou au moins le point le plus bas de ce plan incliné. La grande île qui est devant Qàou el-Koubarä, est incontestablement

(1) Cette ville est décrite dans une Notice particulière de M. Saint-Genis, annexée au chapitre XI sous le titre de *1.<sup>re</sup> suite*.

produite par la cause que je viens d'exposer; c'est un démembrement de l'ancienne rive droite du fleuve, et de la plaine qui le séparait d'Antæopolis dans les temps reculés, à l'époque où ce lieu étoit *méditerranée*, *μεσόγειος*, ainsi que l'appelle Ptolémée (1). Aujourd'hui les monumens qui étoient loin du Nil, sont exposés à être détruits par les eaux, qui bientôt baigneront le pied des colonnes (2). Il n'y avoit pas plus de vingt ans, à l'époque de l'expédition Française, que la grande île étoit jointe au continent, si l'on en croit le rapport des gens du pays.

Hérodote, Strabon, Pomponius Méla, Solin, gardent le silence sur la ville d'Antée en Égypte; Pline nomme seulement le nome *Antæopolites* parmi ceux qui font partie de la Thébàide: mais ces trois derniers auteurs parlent d'un roi Antée en Mauritanie, défait par Hercule, et d'une ville de son nom, située dans cette partie de l'Afrique. Il paroît que cet Antée a été confondu avec celui des Égyptiens. Mais Diodore a parlé de ce dernier dans trois endroits de sa Bibliothèque: comme les passages de cet historien doivent être cités dans le dernier paragraphe, je ne crois pas devoir m'y arrêter davantage.

Bien qu'Hérodote ne parle pas d'Antée, il s'explique nettement, dans plusieurs passages, au sujet de l'Hercule Égyptien, bien antérieur au fils d'Alcmène (3). C'étoit, selon cet auteur, le plus ancien des douze grands dieux de l'Égypte, qui sont postérieurs aux huit premiers dieux. Pan, Hercule et Bacchus, dit Hérodote, passent parmi les Grecs pour les dieux les plus récents, tandis que chez les Égyptiens ces dieux sont très-anciens. Macrobe dit aussi que les Égyptiens adorent Hercule, qu'ils ont pour cette divinité la plus profonde vénération, et que ces peuples, dont les traditions remontent si haut, n'ont jamais connu son origine.

La ville d'Antée n'est pas au nombre de celles où les Romains entretenoient des troupes; mais à *Muthis*, à quelques milles de l'endroit, il y avoit une cohorte en garnison (4). Cependant cette ville est demeurée, sous la domination Romaine, le chef-lieu d'une préfecture; l'existence du nome *Antæopolites* est prouvée par les médailles, au moins jusqu'à l'empereur Trajan. On lit sur le revers de la médaille frappée pour ce nome, les mots ANTAL. L II, et du côté de la face, AT. TPAIAN CEB ΓΕΡΜ Δ (5); c'est-à-dire, IMPERATOR TRAJANUS AUGUSTUS GERMANICUS DACICUS; — ANTÆOPOLITES, ANNO XIII.°

Aujourd'hui Qâou n'est plus qu'un village dépendant de la province de Girgeh. Il est bâti en maisons de brique assez bien construites: des tombeaux placés en

(1) Ἀπὸ ἀναπλῶν δὲ καὶ πῶ περ. Ἀνταί-  
πολίτης νομός, ἢ μητρόπολις Ἀνταίου με-  
σόγειος..... ἕξ' γ'. κζ' γ'.

(2) C'est à ce mouvement progressif du Nil vers l'orient que sont dus les ilots, les bas-fonds et les canaux étroits qui rendent difficile la navigation de cette partie de son cours; nous en avons fait la fâcheuse expérience à notre départ de Qâou. Depuis trois heures du soir et toute la nuit suivante, notre barque est restée engagée dans les sables, malgré de pénibles efforts, et au milieu des coups de vent les plus violents. Le lendemain seulement, elle a pu se remettre à flot par le secours d'un grand nombre d'hommes qui, s'étant mis

Ab orientali autem parte fluvii Antæo-  
polites nomus, et metropolis Antæi medi-  
terranea..... Long. Latit.  
62° 20'. 27° 40'.

dans le fleuve avec nos matelots, sont parvenus à la soulever.

(3) Herod. *Hist.* lib. 11, c. 44, 45 et 145.

(4) Vid. *Notit. utriusque Imperii*, pag. 90. *Muthis*, suivant l'Itinéraire; *Mutheos*, suivant la Notice. La Table de Pentinger ne fait point mention non plus de cette ville d'Antæopolis.

(5) Voyez la planche des nomes d'Égypte, *A. vol. V*; voyez aussi le Mémoire sur les nomes et la carte numismatique de l'Égypte.



avant offrent des formes remarquables, un sur-tout qui porte aux quatre angles des oreillons à la manière des tombeaux Grecs et Romains. Il ne possède aucune industrie particulière, et les habitans m'ont paru plus qu'ailleurs livrés à la paresse et à l'oisiveté. Par-tout, il est vrai, la curiosité qu'excitoient nos travaux et nos recherches, rassembloit autour de nous la population des villages; et cette multitude demuroit comme en contemplation et oisive pendant des heures entières: mais j'en ai été frappé à Qâou plus qu'ailleurs. Le pays n'est point riche, il est mal cultivé: aussi à cette indolente inaction des *fellâh* se joignoit une disposition d'esprit voisine de la malveillance et contraire à nos travaux. Combien n'avons-nous pas eu de peine pour pénétrer dans le village, pour avoir de légères provisions, pour nous faire conduire à la montagne! Ils s'étoient d'abord tous enfuis; ce n'est que long-temps après qu'ils revinrent: un air sombre et défiant chez les uns, chez les autres une attitude contrainte et presque menaçante, par-tout froideur et mauvaise volonté, tel est l'accueil que nous avons reçu à Qâou. Il n'en étoit pas de même dans les endroits plus riches, là où la culture étoit prospère, et l'industrie plus florissante; nous y avons, au contraire, trouvé presque toujours une confiante bienveillance, compagne ordinaire de l'état d'aisance et de bien-être.

J'ai vu à Qâou des scarabées d'une grande taille, que les paysans avoient trouvés dans les fumiers. Un fait plus singulier à citer est l'existence d'un dattier qui, aux deux tiers de sa hauteur, se divise en deux tiges égales; chacune de ces tiges est plus grosse que le tronc, et chacune aussi porte une tête aussi grande, au moins, que s'il n'y en avoit qu'une seule sur l'arbre. Au point de la bifurcation, le tronc est plus épais qu'en dessous, et semble annoncer une maladie du palmier. Ce phénomène est le seul du même genre que j'aie vu en Égypte, et je n'ai pas entendu dire qu'aucune personne ait vu d'autres dattiers bifurqués (1).

### §. III.

#### *Vestiges d'antiquités qui subsistent à Qâou et aux environs.*

LES restes de l'ancienne ville d'Antæopolis consistent dans un temple principal avec des buttes de décombres tout autour et une grande enceinte qui l'enfermoit, un édifice à l'ouest, orné de colonnes, et des murs de quai baignés par le Nil. On peut ajouter, comme des dépendances de la ville, la carrière et les hypogées pratiqués dans la montagne Arabique.

Le grand temple devant faire l'objet du paragraphe suivant, je vais décrire d'abord les ruines environnantes.

Le village de Qâou est divisé en deux parties, l'une qui est sur le bord du Nil, et l'autre au nord-est. C'est au levant de la première que sont situées les ruines et les buttes de décombres. L'enceinte rectangulaire qui enfermoit les monumens, s'étendoit sans doute jusqu'à cette partie du village, et elle se rattachoit probablement à un grand mur de quai qui étoit à l'extrémité la plus occidentale des

(1) M. Cécile l'a représenté dans sa vue du portique. Voyez planche 40, A. vol. IV.

ruines. Ses dimensions (dans cette supposition) devoient être de quatre cent vingt-cinq mètres sur environ cent quinze. Quoique cet espace soit assez étendu, je ne pense pas cependant que la ville y fût circonscrite.

Le tiers de cette enceinte est aujourd'hui presque sans vestiges; les côtés du nord et de l'est sont les plus apparens : du côté du sud ou du Nil, elle a été, à ce qu'il paroît, entraînée par les eaux; car les buttes alignées qui sont sur la rive, ne sont pas les restes de cette clôture.

Il paroît que l'enceinte étoit de briques cuites au soleil. L'entrée du grand temple étoit au milieu de la longueur, et, dans son axe, il y avoit à cette enceinte une issue ouverte, encore apparente aujourd'hui.

Les buttes qui sont à l'est et à l'ouest de l'espace où étoit le temple, n'ont pas été fouillées; mais, d'après les débris de poteries antiques et les fragmens de tout genre répandus à la surface, je ne doute pas que des fouilles bien dirigées n'y fissent rencontrer quelques morceaux précieux d'antiquité.

Dans le prolongement, et à cent trente mètres des trois colonnes les plus méridionales du portique, est un grand massif carré, de construction antique, tout-à-fait semblable à un piédestal, et dont il n'est pas facile d'assigner l'objet (1). Il ne pouvoit avoir aucun rapport avec le temple, et il ne paroît pas se rattacher à l'édifice de l'est, d'autant plus que ses faces sont inclinées par rapport aux colonnades de cet édifice. Sa dimension est de deux mètres et demi. Comme il est aujourd'hui plongé dans l'eau, je crois pouvoir le considérer comme un point d'appui pour le quai en maçonnerie, servant à garantir les édifices. Une grande portion de ce quai a été emportée par les eaux. On l'a reconstruit à différentes époques, et on l'a rapproché du temple, comme le prouve un reste de muraille, aujourd'hui baigné par le Nil, et qui est tout près des grandes pierres de l'ouest, dont nous parlerons plus bas. Mais le fleuve, s'avancant toujours vers le nord, a détruit la plus grande partie de la construction, et a fini par atteindre les fondations de la porte qui a existé dans cet endroit, dans l'axe même du grand temple (2).

Il paroît que le quai actuel a été bâti avec les débris des monumens, pour arrêter les ravages du fleuve : ainsi, par ces deux motifs, on ne peut douter qu'il ne soit postérieur au grand temple. Du temps de Norden, le Nil avoit déjà la même tendance qu'aujourd'hui. Il remarqua, au nord de Qâou, un canal bordé d'une digue en pierre que le fleuve avoit emportée.

A moins de vingt mètres à l'ouest de ce massif, sont deux rangées de colonnes parallèles au fleuve avec des murs d'entre-colonnement, et seul reste actuel de l'Édifice de l'Ouest (3). Le diamètre des colonnes est d'un mètre juste, et l'entre-colonnement, de 2<sup>m</sup>,79 d'axe en axe. Les crues du Nil ont enlevé une partie de ce petit bâtiment, et les décombres ont caché l'autre; chaque rangée est de sept colonnes. L'architecture de cet édifice, qui étoit bâti en pierre calcaire, paroît avoir été fort simple. Il est impossible d'en faire un plan restauré; mais, d'après les

(1) Il paroît qu'il y avoit plusieurs piédestaux semblables : j'ignore s'ils supportoient des statues; mais j'ai trouvé à Cheykh-Harydy, village à trois lieues et demie au sud, où il y a des ruines, une statue Romaine colossale

qui pourroit y convenir. Voyez planche 62, fig. 6 et 7, et la notice qui fait la 2.<sup>e</sup> suite du chapitre XI.

(2) Voyez pag. 9.

(3) Voyez le plan général, planche 39, fig. 1, A. vol. IV.

dimensions de ce qui reste, on peut croire que sa longueur ne dépassoit pas vingt à trente mètres. Les murs d'entre-colonnement et d'autres circonstances prouvent au reste que c'est un édifice Égyptien. Il diffère des petits temples appelés *Typhoniens*, par ses colonnades, et par sa position relativement au temple principal. Les entre-colonnemens sont bouchés par des tableaux.

A la partie la plus occidentale des ruines est un fragment de quai assez considérable; au lieu d'être construit en éperon, il forme au contraire un angle rentrant, dont une branche a plus de vingt mètres, et l'autre plus de quinze. La bâtisse est faite de larges pierres de taille, et paroît solidement établie; mais on ignore ce qu'est devenu le reste de cette construction. L'exhaussement du fond du Nil allant en croissant, ces quais sont déjà submergés jusqu'à la sommité pendant les crues, et ils finiront par disparaître entièrement. Il faudra que les habitans rehaussent leur village pour parvenir à se défendre contre les débordemens des eaux; mais le temple et les autres restes de l'ancienne ville seront un jour la proie du fleuve, parce que rien ne les protège plus contre les inondations.

En face des ruines d'Antæopolis, il y a une île de peu d'étendue et un canal de cent cinquante mètres seulement; mais le grand canal a plus de mille mètres. Qu'on se représente une crue de douze à quinze mètres, et une masse d'eau de cette étendue battant contre les colonnades, et qu'on ajoute à une si grande pression la pente que le Nil affecte du côté du nord, on concevra sans peine combien il est difficile que le portique résiste un jour à la cause qui paroît avoir détruit le reste du monument.

C'est à une lieue au nord qu'est située la chaîne Arabique. Là, sur les parois d'une gorge profonde, les anciens Égyptiens ont pratiqué de grandes excavations, d'où ils ont tiré les matériaux de leurs villes. L'une de ces carrières est d'une étendue presque incroyable: on a mesuré ses deux dimensions principales; elles sont de six cents pieds sur quatre cents [environ deux cents mètres sur cent trente]: on remarque, au plafond, des projections tracées, comme j'en ai trouvées à Gebel-Aboufedah et dont je parlerai dans le chapitre XVI. Ces tracés avoient pour objet de servir à la coupe des pierres. Des essais stéréotomiques du même genre se voient dans différens hypogées.

Le fait le plus curieux qu'on observe dans ces grottes, c'est qu'il s'y trouve des inscriptions en caractères pareils à ceux des papyrus. C'est aux voyageurs qui visiteront ces lieux, à faire en sorte de copier les inscriptions cursives tracées sur les piliers de la carrière.

Au nord, on trouve différens hypogées dont le plafond est creusé en berceau. Le plan des salles est pareil à celui des grottes sépulcrales de Thèbes et de Syout. Au fond sont des niches où l'on voit les figures des maîtres des catacombes. Il y a des puits et des galeries qui correspondent aux salles supérieures. Ainsi que la carrière dont j'ai parlé, plusieurs de ces catacombes renferment des caractères cursifs, outre les inscriptions hiéroglyphiques.

Cette partie de la montagne Arabique est fréquemment percée d'ouvertures semblables. Au-dessus de Qàou, le rocher se rapproche du fleuve; nous y avons vu

des portes symétriquement creusées. Près d'el-Rayâny, il y a quatre grandes ouvertures. La montagne a été taillée; au-dessus sont de vastes appartemens.

La nature de la montagne est une pierre calcaire, d'un grain assez dur et susceptible d'un certain poli.

#### §. IV.

#### *Grand Temple d'Antæopolis.*

J'AI déjà dit que le temple d'Antæopolis étoit primitivement dans l'axe de l'enceinte, et que le fleuve s'étoit rapproché considérablement du côté méridional de l'édifice, dont il n'est plus aujourd'hui qu'à quinze ou seize mètres. Il est probable que ce progrès ira toujours en croissant, et que le portique finira par être baigné par les eaux, quand d'ailleurs le fond du lit sera exhaussé suffisamment. Déjà même je ne doute pas que les eaux n'y parviennent dans les grandes inondations, quoique je ne m'en sois pas informé près des habitans; et je me fonde sur ce que la partie inférieure des colonnes, jusqu'à la hauteur d'un mètre ou plus, est détériorée visiblement. Le sel que contient la terre qui fait le sol actuel du portique, est dissous par les eaux et paroît attaquer la pierre. J'ai trouvé sur le fût, à plus d'un mètre de terre, des parties tout imprégnées de sel marin, et des éclats se détachant sans peine de la pierre, quoique naturellement très-dure.

En second lieu, si l'on fait attention que le premier portique est la seule partie subsistante de tout cet édifice, qui étoit si solidement bâti; que le portique suivant, que je crois avoir existé, et toutes les autres salles du temple, sont renversés, et que les pierres sont aujourd'hui à terre, on est fort porté à croire que cette destruction est l'ouvrage des eaux du Nil, qui ont miné insensiblement les fondations et fait écrouler les murailles.

La nature de la pierre dont le temple est bâti, est, comme celle de la montagne Arabique, une sorte de calcaire compacte, à grain très-fin, à cassure conchoïde, d'un aspect grisâtre, et qui répand une odeur désagréable quand on vient à la froter. Cette pierre est susceptible d'un assez beau poli, semblable à celui de l'albâtre. La montagne appelée *Gebel-Cheykl-Harydy*, au-dessus de Qâou, en est aussi composée.

La porte du temple étoit tournée à l'ouest-sud-ouest, à peu près parallèlement à la direction que le Nil a dans cet endroit. La longueur de l'édifice ne peut se connoître aujourd'hui d'une manière exacte; mais on en a une connoissance fort approchée, par la position d'une grande niche ou tabernacle monolithe qui se trouve aujourd'hui dans l'axe même du portique, et qui occupoit sans doute le fond du sanctuaire, ainsi que les deux niches des éperviers du grand temple de Philæ. Ce monolithe, quoique en partie enterré, est encore debout et paroît être à sa place primitive. La distance de son centre à l'entrée du portique est de cinquante-neuf mètres, à quoi il faut ajouter environ dix mètres pour la partie postérieure à l'*adytum*, dans la restauration que je propose (1). Ainsi le temple

(1) Voyez le plan, fig. 1, planche 41, et la planche 42.

avoit au moins une longueur de soixante-neuf mètres : cependant il pouvoit être beaucoup plus long. Sa largeur, au portique, étoit de quarante-cinq mètres, d'après la restauration la plus probable des antes, qui sont aujourd'hui renversés : la profondeur du portique étoit de seize mètres.

La hauteur du temple étoit de  $15^m,06$ , ou le tiers environ de sa largeur. Cette dimension est connue d'une manière certaine, à cause des parties qui subsistent de la corniche (1), et de la fouille qu'on a faite au pied d'une colonne. Le diamètre inférieur des colonnes est de  $2^m,32$ , et la colonne a  $11^m,50$  de haut ou cinq diamètres, en comptant la base et le chapiteau. Celui-ci a  $2^m,5$  de hauteur; et la base,  $0^m,6$ . Un dé de  $0^m,433$  couronne le chapiteau. L'entre-colonnement est par-tout de trois mètres, excepté au milieu, où il est de  $5^m,40$ . L'encombrement des colonnes est environ de deux mètres et demi [sept pieds et demi]. Les débris de la partie postérieure du temple sont encombrés beaucoup davantage. On aperçoit de grandes et grosses pierres qui ont appartenu aux plafonds, sortant du sol d'espace en espace, depuis le portique jusqu'au grand monolithe; mais le plus grand nombre des débris est recouvert de ruines et de terres amoncelées, ou masqué tout-à-fait par des groupes et des buissons de palmiers. L'une de ces pierres a  $6^m,50$  de long sur  $1^m,20$  (2) dans les deux autres sens; plusieurs autres ont également six mètres et demi de long; une d'elles a  $6^m,70$  de long; j'en ai mesuré une qui a  $7^m,60$  de longueur sur plus de trois mètres.

Le portique est lui-même, comme nous l'avons dit au commencement de cette Description, environné et même en partie occupé par des groupes de dattiers (3) qui lui donnent une physionomie particulière. Ce portique consistoit en dix-huit colonnes placées sur trois rangs : le deuxième et le troisième rangs sont entiers; mais celui de la façade n'a plus que trois colonnes, au lieu de six; savoir, les deux du milieu et la suivante à droite. La chute de ces trois colonnes a entraîné les architraves et les plafonds qu'elles supportoient (4); c'est ce qui fait qu'on trouve par terre de grandes portions d'entablement, de frise et de corniche: mais le reste du portique est encore couvert de son plafond.

En parlant des diverses parties qui restent de l'édifice, j'ai dit presque tout ce qu'il y a à dire sur la disposition. Si l'on prend pour guide l'analogie des autres temples du même genre, on sera porté à croire que ce premier portique de dix-huit colonnes étoit suivi d'un second portique de douze colonnes plus petites et plus basses, ensuite de deux salles oblongues et perpendiculaires à l'axe, puis du sanctuaire avec deux pièces latérales, enfin d'une galerie servant à isoler le sanctuaire et communiquant à des salles placées à droite et à gauche du temple. Mais une autre construction se rattachoit au plan général du monument, et je dois en faire mention avant d'entrer dans une description détaillée. C'étoit sans doute une grande porte analogue à celle qui précède le temple de Denderah, le vieux temple de Karnak, &c. Dans l'axe du portique et à environ quatre-vingts mètres, on trouve

(1) Voyez la planche 40.

(2) Mon journal de voyage porte ici  $4^m,20$ ; mais c'est probablement une erreur.

(3) Voyez les planches 39 et 40.

(4) Il paroît que du temps de Pococke, vers 1740, les dix-huit colonnes étoient debout.

d'énormes pierres sur le sol : l'une d'elles a 9<sup>m</sup>,87 de long sur 1<sup>m</sup>,45 de hauteur et 1<sup>m</sup>,60 de largeur ; d'autres , sans être aussi colossales , sont encore d'une dimension extraordinaire : ces blocs gigantesques sont plus grands que les pierres mêmes qui ont servi à Thèbes (1). A la vérité, la nature de la pierre que j'ai décrite plus haut, se prêtoit parfaitement, et beaucoup plus que la pierre des montagnes de Thèbes, à la taille et au transport de ces assises colossales. Le poids de l'une des plus grandes devoit être d'environ quatre-vingt-six milliers de livres. Je laisse à d'autres à rechercher par quels moyens on soulevoit, on charioit et sur-tout on mettoit en place à une grande hauteur ces pierres si longues et si pesantes : je me borne à dire que la plus grande pierre du pont de Neuilly est longue de trente-quatre pieds six pouces, sur une largeur et une épaisseur égales de deux pieds six pouces, c'est-à-dire, 11<sup>m</sup>,21 sur 0<sup>m</sup>,81 (2), et que les deux pierres du fronton du Louvre, également célèbres pour leurs dimensions, ont chacune cinquante-deux pieds sur huit de largeur et un pied deux pouces d'épaisseur. Ainsi le poids de la première est de trente-quatre milliers et demi, et celui des secondes, de plus de soixante-dix-sept milliers; c'est-à-dire que ces poids sont inférieurs, l'un, de cinquante-deux, et l'autre, de neuf milliers, aux pierres de Qâou. Je n'ose toutefois affirmer que les pierres que j'ai vues à terre aient été effectivement élevées et dressées à leur place pour couvrir la porte que je dis avoir existé dans cet endroit. En effet, comment des pierres aussi longues seroient-elles tombées sans se briser!

La façade du portique étoit garnie, comme dans les autres temples, par des murs d'entre-colonnement; mais ce qu'il y avoit de particulier à celui-ci, est que toutes ces murailles étoient ouvertes, au lieu d'être fermées par des tableaux, comme dans les autres temples, de manière que tous les entre-colonnemens formoient autant de portes semblables à celle du milieu, mais plus basses (3). Au premier coup-d'œil, on pourroit croire que ces issues multipliées choquent le système de l'architecture et même de la religion Égyptienne, dans laquelle on interdisoit l'entrée des temples à la multitude; on pourroit, par conséquent, regarder ces portes comme ayant été pratiquées postérieurement à la construction primitive de l'édifice. Mais, d'abord, il étoit aussi facile d'entretenir des portes fermantes dans les entre-colonnemens latéraux que dans celui du milieu; secondement, la forme, le style et la décoration en sont parfaitement conformes au caractère de l'architecture Égyptienne. C'est donc une particularité que l'architecte du monument d'Antæopolis a voulu introduire dans son plan; et nous devons joindre ce nouvel exemple à ceux que l'on connoît déjà de la variété qui, contre l'opinion commune, règne dans les monumens de l'Égypte.

(1) Un de nos collègues a noté dans son journal une pierre beaucoup plus large; elle avoit trente pieds de long sur huit de largeur et cinq d'épaisseur. Pococke parle d'une pierre de vingt-un pieds sur huit de largeur et cinq d'épaisseur, et d'une autre de trente pieds sur cinq d'épaisseur.

(2) Le chariot sur lequel on a transporté cette pierre,

pesoit onze milliers. Trente-six à quarante-huit chevaux, suivant les endroits de la route plus ou moins difficiles, étoient attelés au chariot. Elle a été amenée de Meulan, à onze lieues de Paris.

(3) Voyez planche 41, fig. 2, A. vol. IV. Pococke semble faire entendre qu'il a vu des tableaux dans les entre-colonnemens; mais il s'est sans doute mal expliqué.

Je viens à la description du singulier monolithe placé à cinquante-neuf mètres de la façade et dans l'axe du portique. La première idée qui se présente en apercevant cette masse, qui est le seul reste bien conservé et debout de tout le temple proprement dit, c'est qu'elle doit sa conservation à ce qu'elle est formée d'une seule pierre. En se rappelant les tabernacles de Philæ, taillés en granit, et ceux aussi en granit qui étoient à Qous, à Butos, à Saïs et dans beaucoup d'autres endroits, on ne peut douter que les Égyptiens, en construisant ces chambres monolithes, n'aient eu ce but-là même de leur donner une solidité et une durée plus grandes encore que celles des monumens. Celle d'Antæopolis a une forme qui la distingue de toutes les autres. C'est un sommet en pyramide quadrangulaire, dont l'angle est fort aigu : le corps lui-même du tabernacle est rectangulaire, à côtés inégaux ; il ne forme pas un prisme, mais les faces sont légèrement inclinées. L'intérieur est creusé en forme de niche prismatique ; le devant est orné d'un cordon et d'une corniche dont la ligne saillante est en même temps, de ce côté, la base de la pyramide.

Le monolithe est enterré ; il en sort de terre une portion de trois mètres de haut, sans compter la pyramide, qui a plus de 1<sup>m</sup>,40 de hauteur perpendiculaire ; ce qui fait en tout environ cinq mètres. Voici ses principales dimensions, que j'ai mesurées avec le plus grand soin :

Longueur de la face du nord à la base de la pyramide.....	2,69.
Face de l'est ou de l'ouest.....	2,13.
Longueur de l'apothème.....	1,98.
Longueur du côté de la niche, ou profondeur.....	1,58.
Largeur.....	1,13.

Je n'ai pu faire exécuter une fouille au pied de ce monolithe ; mais on peut estimer que sa hauteur étoit au moins de cinq mètres.

La pierre qui a servi à le construire, est de ce même calcaire à grain fin et compacte, et susceptible d'un beau poli, pour l'extraction duquel on a exploité les carrières de Gebel-Cheykh-Harydy.

Cette même pierre se prêtoit à une sculpture très-délicate : aussi le travail des ornemens dont le monolithe est décoré, est d'une grande finesse ; toute la sculpture est en relief, mais d'un relief très-doux à l'extérieur. Le devant seul est sculpté ; les trois autres faces sont lisses et polies. La corniche est ornée d'un globe ailé, et la frise, au-dessous, porte un disque semblable. Chacun des côtés est décoré d'hieroglyphes distribués en trois colonnes verticales très-bien conservées. La niche intérieure est ornée de divers sujets, qu'on seroit naturellement porté à étudier avec la plus grande curiosité, dans l'espérance d'y trouver des lumières sur le culte ou la destination du temple. Mais, ainsi que nous l'avons vu dans les autres sanctuaires, les sujets représentés sur les faces de la niche n'offrent aucun personnage, aucun symbole particulier : les différens êtres qui figurent dans la mythologie Égyptienne y sont combinés ensemble, et forment un sens mystérieux qui sans doute échappera encore long-temps aux recherches. Ici l'épervier et le chacal semblent jouer le principal rôle. Dans une frise qui décore la sommité de la niche, le scarabée est

représenté les ailes ouvertes, et symétriquement répété de distance en distance. Au fond et au-dessous de cette frise, on voit un épervier tourné du côté gauche, et à côté deux chacals dirigés du côté droit. Sur la face de la niche, regardant le sud, on voit encore un épervier et un chacal se tournant le dos. Un personnage, qui ne paroît pas être de l'ordre sacerdotal, fait à ces divinités symboliques une offrande de deux vases.

En faut-il conclure que l'épervier ou le chacal, ou tous les deux, étoient révéérés dans ce temple! Non, sans doute. Les hiéroglyphes qui accompagnent ces tableaux, auroient pu aider à éclaircir un jour ce mystère : je regrette de n'avoir pu les copier. Au reste, une grande partie de ces caractères est effacée, et les figures elles-mêmes de la partie inférieure sont dégradées absolument, peut-être par la cause dont j'ai déjà parlé, c'est-à-dire, par le séjour des eaux, qui paroissent avoir rongé le bas des colonnes.

Je connois plusieurs monolithes terminés par une pyramide obtuse, celui que j'ai trouvé à Meylâouy, celui de Qous et plusieurs autres; mais le seul qui soit couronné d'un sommet aigu et figurant la pointe d'un obélisque, dont il a d'ailleurs les dimensions, est celui d'Antæopolis. Les Égyptiens travailloient, à la vérité, en bois, de petites niches de cette forme; et j'en ai vu un exemple assez curieux dans un cabinet d'antiquités (1).

Le lecteur a déjà pris une connoissance générale de la décoration du portique d'Antæopolis, s'il a remarqué, au commencement de cette Description, l'analogie que j'ai montrée entre les palmiers et les colonnes, qui semblent aujourd'hui confondus, et produisent par leur réunion un aspect singulièrement pittoresque; c'est aussi ce qui frappe le plus, quand on veut étudier le système d'ornement que l'architecte a suivi. Le fût des colonnes est légèrement conique, ainsi que le tronc du dattier. Le chapiteau est formé par neuf longues palmes, terminées supérieurement par des courbes gracieuses. Les têtes des feuilles sont réunies par un massif découpé en neuf parties qui leur correspondent, et qui sont diversement disposées par rapport au dé carré qui porte le chapiteau. Cette irrégularité apparente provient du nombre impair des palmes; circonstance qui n'existe que dans le monument de Qâou : elle fait que les chapiteaux présentent par-devant une feuille vue de face, et par derrière, à l'extrémité opposée du diamètre, une arête formée par les plans de deux autres feuilles (2). Au reste, la coupe des faces, des arêtes et des courbes du chapiteau, est d'une exécution pure, qui ne laisse rien à désirer.

Une autre particularité de ces chapiteaux, est que les côtes seules des palmes sont indiquées; les folioles ne le sont pas.

Le fût est divisé par des cercles horizontaux ornés d'hiéroglyphes, et chacune des bandes intermédiaires est partagée par des lignes verticales qui séparent autant de tableaux. Il y a ainsi sur chaque colonne douze compartimens, occupés chacun par une offrande, un sacrifice, ou une autre scène sculptée en relief. Le dieu est

(1) Le fragment dont je parle est à la Bibliothèque du Roi. La niche au-dedans n'a que sept pouces environ de hauteur : ce petit tabernacle pose sur un socle, qui sup-

porte aussi trois figures en bois, debout, devant l'ouverture de la niche.

(2) Voyez la planche 41, fig. 4 et 5, A. vol. IV.



assis ; le prêtre a les bras élevés, et tient dans ses mains une offrande qui est répétée sur l'autel. Toutes ces sculptures sont exécutées avec délicatesse.

Au-dessous du chapiteau, le fût est décoré par cinq liens et par des serpens de la forme et de l'attitude ordinaires de l'*ubæus* ; les serpens sont l'un sur l'autre, comme entrelacés, couronnés d'un disque, et ils forment par leur réunion un ornement agréable. Entre les serpens, et du côté extérieur, il y a un autre ornement de forme arrondie, qui est aussi d'un genre particulier, et qui semble être un appendice des liens. Au-dessus est une grande colonne verticale d'hiéroglyphes, qui descend jusqu'au bas. Toutes les lignes qui composent ces ornemens, sont travaillées avec beaucoup de pureté, et répondent au soin qui a présidé à toute la construction. Le massif de la porte principale est décoré de tableaux intéressans : on voit un sphinx sur un autel, tenant un vase couronné de la tête d'épervier, et qui est dans l'action d'offrir ce vase à Osiris, portant la même tête ; une figure de héros qui s'agenouille avec beaucoup de mouvement devant la même figure d'Osiris, et Isis derrière lui ; et, derrière le personnage, le signe de la divinité, la croix à anse répétée quatre fois : c'est une répétition que je n'ai jamais rencontrée que dans ce seul endroit. La ceinture et le casque de cette figure ne permettent point de douter qu'il ne s'agisse d'un héros.

C'est à la partie inférieure de toutes les colonnes qu'est le sujet le plus curieux ; c'est une image d'oiseau symbolique posée sur une coupe, précédée d'une étoile, et tout-à-fait semblable aux figures qu'on voit sur les colonnes de Philæ et d'*Apollinopolis magna*. Dans un mémoire sur cette dernière ville, j'ai donné le nom de *phénix* à cet oiseau mystérieux qui a des ailes, le bec d'un aigle et une huppe sur la tête, et j'ai exposé les motifs qui viennent à l'appui de mon opinion (1) : je me bornerai donc à renvoyer à ces recherches, et à ajouter que peut-être ici, comme à Edfoû, le symbole du phénix annonce que le monument a été fondé en mémoire et à l'époque du renouvellement de la période sothique. La coupe sur laquelle est ici la figure du phénix, semble sortir du milieu des lotus, qui eux-mêmes sortent des feuilles entrelacées, comme dans les monumens que j'ai cités tout-à-l'heure. Quant à la base sur laquelle les colonnes reposent, elle est cylindrique et sans aucun ornement.

Le portique étoit couronné par un entablement qui ne subsiste plus qu'en partie ; la frise, avec son cordon, a 1<sup>m</sup>,79 de hauteur, c'est-à-dire, est de la même hauteur que la corniche, et presque égale au diamètre du chapiteau.

La frise étoit décorée de deux bandes horizontales d'hiéroglyphes, et, au milieu, d'un globe ailé. La corniche formoit une gorge saillante et d'un effet très-agréable à l'œil : le milieu renfermoit un vaste globe ailé, et le reste étoit orné de cannelures et de légendes hiéroglyphiques.

Le plafond du portique subsiste encore en partie : on y voit des hiéroglyphes sculptés.

Je terminerai ici la description succincte des ornemens du temple d'Antæopolis, en ajoutant que l'ornement Égyptien qui occupoit le milieu de la frise du frontis-

(1) Voyez la planche 41, fig. 3, et la planche 38, fig. 9, et consultez la Description d'Edfoû, *A. D. ch. V, pag. 29.*

pice, n'existe plus : on l'a supprimé pour y graver des caractères Grecs. C'est cette inscription Grecque, d'un genre fort curieux, et sous le rapport de sa composition, et sous le rapport plus important de l'histoire des monumens de l'Égypte, qui va faire l'objet du paragraphe suivant : mais auparavant je ferai remarquer les rapports simples qui existent entre les principales dimensions de cet édifice.

Si l'on divise en dix parties la hauteur de la colonne, y compris la base et le dé, on trouve que l'entablement renferme..... 3 de ces parties ;  
 le diamètre..... 2,  
 la hauteur de la porte principale..... 6,  
 le chapiteau..... 2,  
 la corniche.....  $1 \frac{1}{2}$ ,  
 l'architrave, avec le cordon.....  $1 \frac{1}{2}$ ,  
 la hauteur des assises.....  $\frac{1}{2}$ ,  
 la hauteur totale.....  $13 \frac{1}{3}$ .

Or cette dixième partie de la colonne est précisément le module ou demi-diamètre inférieur.

La façade, restaurée d'après les règles ordinaires, avoit quarante de ces modules ; c'est-à-dire, le triple de la hauteur, ou enfin cent coudées : la hauteur de la colonne avoit vingt-cinq coudées ; celle du chapiteau, cinq ; celle de la porte, quinze ; et le diamètre de la colonne, cinq. (*Voyez mon Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens, chap. IV.*)

Je rappellerai aussi, en peu de mots, les caractères de singularité que présente le temple d'Antæopolis : le premier consiste dans ce monolithe, qui, dans ses dimensions et dans la forme de son pyramidion, retrace tout-à-fait la figure d'un obélisque ; le second, c'est le nombre impair des feuilles de dattier qui ornent le chapiteau des colonnes ; le troisième est dans les entre-colonnemens de la façade, garnis de portes comme celui du milieu, qui ordinairement est le seul ouvert.

Deux peuples célèbres ont gravé des inscriptions sur ce temple. Ils ont mis à honneur d'apprendre à la postérité qu'ils en avoient réparé quelque partie ; et aujourd'hui, après tant de siècles, les hiéroglyphes, les sculptures, et toutes les inscriptions en langue sacrée, sont encore conservés et intacts, tandis que les lettres Grecques et Romaines, gravées après coup, sont presque illisibles et éparées sur des débris.

#### §. V.

#### *Inscription Grecque tracée sur la Frise du Temple.*

AVOIR aperçu les restes de la sculpture Égyptienne encore subsistans parmi les lettres Grecques de l'inscription que les Ptolémées et les empereurs ont fait graver sur la frise d'Antæopolis, est une circonstance heureuse, une sorte de découverte utile pour assigner l'antiquité relative des monumens bâtis en Égypte : aussi vais-je

m'attacher à consigner ici soigneusement tous les détails de cette observation, que j'ai déjà exposée dans un Mémoire sur les inscriptions antiques (1). Si l'ornement Égyptien a disparu sous l'inscription, celle-ci, à son tour, est, pour ainsi dire, détruite, puisqu'elle est divisée en six fragmens, qu'il n'en reste que deux en place, et qu'on en trouve avec peine trois autres à terre. Cependant, si l'on se sert des dimensions données par les mesures de la frise pour rapprocher tous ces fragmens, copiés et mis à une même échelle entre des limites données, on parvient à restaurer et à lire l'inscription, et à acquérir la preuve qu'elle a été substituée à un symbole de la religion Égyptienne. Ainsi ont été trompés dans leur dessein ceux qui ont voulu dépouiller les Égyptiens de la gloire d'avoir érigé le beau temple d'Antæopolis, si toutefois telle a été leur intention, en y écrivant en effet une inscription Grecque à l'honneur des modernes souverains.

Le monument d'Antæopolis n'est pas le seul où les Grecs et les Romains ont gravé des inscriptions : mais il est l'unique où l'on ait employé à cet effet la frise, et, par conséquent, où l'on ait osé enlever les caractères hiéroglyphiques ; ce qui est déjà une circonstance propre à démontrer que l'inscription est du temps des Romains, et non des rois Grecs, protecteurs, comme on le sait, de la religion Égyptienne. Par-tout ailleurs les inscriptions du temps des Lagides, et même des empereurs Romains, sont tracées sur le listel des corniches, qui présentent en effet un espace uni et lisse, le seul de ce genre qu'admette l'architecture Égyptienne : mais cet espace est nécessairement très-étroit ; il ne peut recevoir que deux ou trois lignes d'écriture. Si l'on avoit à inscrire quelque texte un peu long, il falloit donc prendre un autre parti ; savoir, celui d'enlever les inscriptions hiéroglyphiques elles-mêmes.

La frise d'Antæopolis présente une circonstance favorable à ce dessein. Tandis que, dans la plupart des temples, la frise est ornée, d'un bout à l'autre, par des hiéroglyphes profondément gravés en creux, ici elle renfermoit au milieu, ainsi que la frise d'*Apollinopolis magna*, un vaste globe ailé, taillé en relief, correspondant à celui de la corniche, et finissant, comme lui, aux deux colonnes du milieu : sa longueur étoit de plus de six mètres ; et sa hauteur, d'un mètre et demi environ.

C'est ce globe que l'on a gratté ; mais quelques-unes des penes de droite ont laissé des traces que les profanateurs ont oublié d'effacer, et ces traits nous ont fait découvrir la supercherie, après un examen attentif. J'en ai fait d'abord l'observation, et je l'ai consignée dans mon journal de voyage ; trois de mes collègues l'ont également notée, et d'autres témoins encore ont observé le fait comme moi.

Il eût été plus difficile d'exécuter ce dessein, si toute la frise eût été sculptée en hiéroglyphes. En effet, il eût fallu alors abattre la pierre de plusieurs pouces de profondeur, et graver ensuite l'inscription sur ce plan reculé ; mais le ton de la pierre, changé dans un espace plus étendu, et le renforcement sur-tout, auroient toujours décelé cette fraude.

Aujourd'hui la plus grande partie de l'entablement est renversée. Trois des

(1) Voyez le Mémoire sur les inscriptions anciennes recueillies en Égypte, 1.<sup>re</sup> partie.

colonnes étant tombées, les architraves se sont écroulées avec leurs supports. Les assises qui reposoient sur les deux colonnes du milieu, se sont brisées, et l'inscription Grecque, aussi-bien que le globe ailé de la corniche supérieure, se trouvent aujourd'hui divisés en plusieurs fragmens.

Au-dessus de celle de gauche (en regardant le portique), on voit encore en place un morceau de la frise, et l'on y distingue les quatre lignes suivantes, dont les caractères ont deux décimètres de haut (bloc n.° 2) :

ΣΠΤΟΛΕΜΑ  
ΙΛΙΣΣΑΚΛ  
ΛΟΝΑΝΤΑΙΩ  
ΣΣΕΡ ΣΤΟ

Ces fragmens étoient précédés de sept lettres, comme on peut juger par le côté droit et le point où commençoit nécessairement l'inscription.

A 5<sup>m</sup>,70 de là, on trouve en place un autre morceau de la frise, qui répond au-dessus, et l'on distingue les lettres qui suivent (bloc n.° 5) :

ΕΥΧΑΙ ΙΣΤΩΝ  
ΜΗΤΟΡΕΣ  
ΟΙΑΝΤΩΝΙΝΟΣ  
ΝΙΘ

Voilà tout ce qui reste en place. Au-dessus de ces fragmens d'architrave, il y a aussi des fragmens de la corniche.

J'ai trouvé à terre deux grandes pierres portant des caractères Grecs et placées dans l'entre-colonnement du milieu, c'est-à-dire, au-dessous des parties correspondantes de l'entablement ; mais l'une d'elles paroît brisée en deux fragmens. Un seul est visible, et l'on n'y aperçoit que les lettres du bas : les lignes qu'on y voit écrites, font suite évidemment les unes aux autres et à celles que j'ai rapportées. Ces pierres sont dans diverses positions, ou droites, ou retournées, et les inscriptions sont plus ou moins difficiles à lire.

Voici les caractères qu'on trouve sur le premier bloc (n.°s 3 et 4) :

ΑΙΙΟΙΣΣΙΝΝΑC  
ΕΝΕΩΣΑΝΤ

Sur le deuxième (n.° 5) :

ΔΠΑΤΡΑΣΘΕΩΝΕΡΦΙΦΑΝΩΝΚ  
ΛΕΩΣΑΔΕΛΦΗΘΕΟΙΦΙΑ  
ΚΙΛΤΟ··Σ··ΣΑΡΕΣΛΙΡΗ  
··ΔΑ··Ο··Ε··

En mettant ces deux fragmens entre les deux qui sont encore en place, et suppléant à ce qui manque au n.° 3, l'espace se trouve rempli, et il ne reste plus à retrouver que le commencement de l'inscription, consistant en sept lettres à chaque ligne, ainsi que je l'ai dit. Avec ces sept lettres, le commencement tombera à l'aplomb du dé de la colonne de gauche, comme la fin tombe sur le dé de celle de droite, et tout sera parfaitement symétrique.

Avant d'examiner et de restituer cette inscription, je rapporterai encore quelques autres circonstances relatives au fait matériel du travail qu'il a fallu faire pour la tracer ; si elles paroissent trop détaillées, que l'on réfléchisse aux conséquences qui peuvent se déduire de pareils faits, et l'on reconnoîtra l'importance des plus minutieux détails.

Une chose bien constatée par tous nos collègues, c'est que le plan où est gravée l'inscription, est le même que celui du reste de la frise. Ainsi les hiéroglyphes contigus aux dernières lettres de l'inscription ( bloc n.° 5 ), et ces lettres elles-mêmes, sont creusés sur une seule et même surface plane.

M. Fourier a écrit dans son journal de voyage, journal dont il faisoit jour par jour la lecture à ses collègues, que *les lettres sont tracées sur un plan qui n'est point au-dessous de celui des hiéroglyphes contigus* ; d'où il conclut que l'inscription a été substituée aux hiéroglyphes qui s'y trouvoient d'abord, et qui, de part et d'autre, l'accompagnent encore.

M. Jollois, dans son journal, a noté que *l'inscription a été substituée à un globe qui décoroit la frise.*

Dans mon propre journal de voyage, où j'ai inséré une description de l'édifice, que j'avois observé et mesuré dans le plus grand détail avec M. Chabrol, j'ai consigné les expressions suivantes : « Sur la frise de la façade, où il y avoit » probablement jadis un *bas-relief* Égyptien, comme le globe ailé, on voit les » restes d'une inscription Grecque, qui aura été gravée sur la frise dépouillée de » son bas-relief ; car elle est sur le même plan que celui où sont sculptés les » hiéroglyphes voisins. »

M. Corabœuf a reconnu sur les lieux, qu'il y avoit, à la droite, des vestiges de caractères Égyptiens, montrant avec évidence que l'inscription avoit été mise après coup, c'est-à-dire, qu'on les avoit grattés pour graver les caractères Grecs. Enfin M. Ripault a constaté le même fait.

Si le milieu de la frise eût renfermé des hiéroglyphes en creux, comme ceux qui sont à droite et à gauche, on n'eût pu graver d'inscription, si ce n'est à un plan inférieur : donc c'étoit un *bas-relief*, un globe ailé, qui occupoit cet emplacement.

Une autre preuve que cet ornement Égyptien, qui a été enlevé, étoit d'une autre nature que les hiéroglyphes de la frise, c'est que ceux-ci, à l'endroit où ils touchent aux lettres Grecques, forment précisément une finale très-commune dans les inscriptions hiéroglyphiques (1).

Un des voyageurs a cru remarquer que les mêmes caractères n'étoient pas tous absolument semblables, d'un bout à l'autre de l'inscription. Je n'ai point fait cette remarque, bien qu'elle n'eût pas dû m'échapper quand je les ai copiés en grand, avec tout le soin possible : non-seulement les lettres sont de même hauteur, mais les lettres telles que l'Ω, le Σ, &c. sont de la même forme dans les quatre lignes, excepté le Π, qui varie dans la première ligne. A la vérité, elle renferme des noms de princes très-différens, dans les premières et dans les dernières lignes ; mais on ne concevroit pas comment les premiers, pouvant disposer de toute la hauteur de la

(1) Voyez mon Tableau des hiéroglyphes, A. vol. V, et les Observations sur la langue hiéroglyphique.

frise, n'auroient écrit que sur trois lignes, au lieu de quatre, laissant ainsi un vide très-apparent et choquant. Ce qui est infiniment probable, c'est que le fait con- signé dans les deux premières lignes et la moitié de la suivante, et qui date des Ptolémées, étoit connu des auteurs de l'inscription, à l'époque où ceux-ci la firent exécuter, et qu'ils ont cru devoir le rappeler en tête de cette même inscription. Cette idée prend un caractère de certitude, si l'on songe que, sous les rois La- gides, on n'auroit point osé effacer les symboles Égyptiens; ce n'est que sous le sixième de ces rois que l'on commença à faire inscrire leurs noms sur les listels des corniches (1): mais cette espèce de sacrilège n'étoit plus d'aucune importance sous les empereurs.

On demandera pourquoi les Romains, qui ont gravé l'inscription, ont rappelé une époque des Ptolémées: c'est que le fait dont il s'agit étoit peut-être gravé sur le listel de la corniche du temple lui-même; l'inscription ayant fini par s'effacer par le laps des temps (2), ou bien la corniche s'étant déjà écroulée, les Romains auront refait l'inscription sur un endroit plus apparent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le listel offre un espace qui convient très-bien à l'étendue des deux pre- mières lignes et demie, en les inscrivant sur deux lignes, comme à Qous et à Ombos. Nous n'avons point aperçu de vestiges de cette ancienne inscription: mais aussi nous ne les avons point cherchés; et ils n'auroient d'ailleurs pas été faciles à découvrir, toute cette partie de la corniche ayant disparu sous les décombres.

Ce seroit ici le lieu de discuter toutes les parties de l'inscription d'Antæopolis pour restaurer les lettres mal conservées et combler les lacunes; mais je crois devoir renvoyer toute cette discussion, au mémoire dont j'ai parlé, et je me borne à en donner ici la restitution la plus probable. Par la première partie, on apprend que *Ptolémée Philometor*, et *Cléopâtre*, sa femme, ont consacré le por- tique à Antée et aux dieux adorés dans le même temple; par la seconde, que les empereurs *Antonin* et *Verus* ont réparé l'entrée (ou peut-être la toiture), en l'hon- neur du dieu Pan, l'an IV de leur règne.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΚΑΙ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΘΕΩΝ ΕΠΙΦΑΝΩΝ ΚΑΙ ΕΥΧΑΡΙΣΤΩΝ  
 ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΔΕΛΦΗΘΕΟΙΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ  
 ΤΟ ΠΡΟΠΥΛΑΟΝ ΑΝΤΑΙΩΝ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΘΕΟΙΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΕΣ ΚΑΙ ΣΑΡΕΣ ΑΥΡΗΑΙ ΟΙ ΑΝΤΩΝΙΝΟΣ  
 ΚΑΙ ΟΥΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΙΑΝΕΝΕΩΣ ΑΝΘΗΝ ΤΟΥ ΝΕΟΥ ΘΥΡΙΑΔΕ ΤΟΥ ΤΕΤΑΡΤΟΥ . . . . . ΠΑΝΙΘΕΩΙ (3)

TRADUCTION LATINE.

*Rex Ptolemæus, Ptolemæi et Cleopatrar, deorum epiphanôn et gratiosorum (filius),*

*Et regina Cleopatra, Ptolemæi regis soror, dei philometores,*

*Propylon Antæo et unâ honoratis diis. Imperatores Cæsares Aurelii, Antoninus*

*Et Verus, Augusti, restauraverunt templi limen (aut tectum et limen) anno IV . . . Pani deo.*

(1) Voyez mon Mémoire sur les inscriptions anciennes.

(2) Pendant environ trois cent trente années.

(3) Ou bien, ANENEΩΣ ΑΝΘΗΝ ΣΤΕΤΗΝ ΚΑΙ ΘΗΝ  
 ΘΥΡΙΑΔ &c.

## S. VI.

*Conjectures sur l'origine de la Ville et du Nom d'Antæopolis.*

DIODORE est le seul auteur qui puisse nous mettre sur la voie, pour découvrir l'origine du temple que renfermoit l'ancienne ville d'Antæopolis. Si l'on ne consulte que la fable commune d'Antée et d'Hercule, on ne voit en aucune façon comment les Égyptiens auroient élevé un temple en l'honneur d'un personnage réputé d'invention Grecque, et qui appartenoit, disoit-on, à un pays très-éloigné de l'Égypte : cependant ce lieu s'appeloit, sans aucun doute, *ville d'Antée*, selon Plutarque, Ἀνταίης πόλις. C'étoit le *bourg d'Antée*, Ἀνταίου κώμη, situé du côté de l'Arabie, selon Diodore. Enfin le mot ΑΝΤΑΙΩ, gravé aujourd'hui sur le portique, ne laisse aucune incertitude sur cette dénomination.

Typhon, dit Diodore, homme cruel et impie, avoit égorgé son frère Osiris, qui régnoit avec sagesse, et il avoit divisé son corps en plusieurs fragmens : Isis, aidée du secours d'Horus, voulut venger son époux ; elle attaqua Typhon, et c'est dans ce lieu que se livra le combat où il périt avec tous ses partisans. L'auteur ajoute que l'endroit tire son nom d'Antée, qu'Hercule avoit tué du temps d'Osiris (1). Or, à l'époque où il quitta l'Égypte pour faire le tour du monde connu, Osiris avoit partagé entre des ministres le soin de gouverner le pays : il avoit confié à ce même Antée l'administration de la Libye et de l'Éthiopie ; à Busiris, la partie maritime et celle qui touche à la Phénicie ; et à Hercule, le gouvernement général de tout l'empire (2).

Enfin Diodore, racontant ailleurs les travaux d'Hercule, dit qu'après avoir purgé l'île de Crète des monstres qui l'infestoient, il passa en Libye, où il défît Antée dans un combat singulier. Cet Antée, célèbre par sa force et son habileté dans la lutte, avoit coutume de défier et de combattre les étrangers, et de les mettre à mort. C'est après la mort d'Antée qu'Hercule revint en Égypte, où il donna la mort à Busiris, qui plongeoit aussi ses mains dans le sang de ses hôtes ; après quoi il bâtit *la ville aux cent portes* (3).

(1) Φασὶ γὰρ νομίμως βασιλεύοντα τῆς Αἰγύπτου τὸν Ὅσιριν ὑπὸ Τυφῶνος ἀναιρεθῆναι τῷ ἀδελφῷ, βίαια καὶ ἀσεβοῦς ὄντι. Ὁν διεκόντα τὸ σῶμα τῷ φορευθέντος εἰς ἕξ καὶ ἑκοσι μέρη, δοῦναι τῷ συνεπιθιμένῳ ἐκάστῳ μερίδα, βυλόμηνον πάντας μεταρῆν τὰ μύσους, καὶ διὰ τοῦτο νομίζονται συναγωνιστὰς ἔχειν καὶ φύλακας τῆς βασιλείας βελταίης. Τὴν δὲ Ἰσιν ἀδελφὴν οὕτως Ὀσίριδος καὶ γυναικα, μετὰ θῆν τὸν φόνον, συναγωνιστὴν τῷ παιδὶ αὐτῆς Ὡρου. Ἀνελθὼν δὲ τὸν Τυφῶνα καὶ πύς συμπεροξάντας, βασιλεύοντα τῆς Αἰγύπτου. Γενέσθαι δὲ τὴν μάχην παρὰ τὸν ποταμὸν, πλησίον τῆς τῶν Ἀνταίου κώμης καλουμένης ἢν κείσθαι μὲν λέγουσιν ἐν τῇ κτ' τὴν Ἀραβίαν μέρος, τὴν φεροσσορείαν δ' ἔχειν ἀπὸ τοῦ καλαδέντου ὕφ' Ἡρακλέους Ἀνταίης, τὸ κατὰ τὴν Ὀσίριδος ἠλικίαν γενουένος.

Osirim enim, justè regnantem in Ægypto, à Typhone fratre, homine violento et impio, trucidatum esse memorant. Is, dilancinato interfecti corpore in ΧΧVI frustra, cuique facinorosi socio unum tribuit, ut omnes ita piculocoinneceteret, sibi in regni defensione et custodia firmos haberet adjuvatores. At Isis, soror et conjux Osiridis, auxiliante filio Horo,

vindictam cædis persequens supplicio de Typhone complicitibus sumpto, regnum Ægypti capessit. Pugnam ad fluvium commissam esse prope vicium dicunt, qui Antæi nunc nomen habet, et situs est in parte quadam Arabiae. Dicitur ab Antæo, quem Hercules Osiridis ætate supplicio affectit. (Diod. Sic. Bibl. hist. lib. 1, pag. 24, edit. Wessel. Amst. 1746.)

(2) Καὶ στρατηγὸν μὲν ἀπολιπὼν ἀπίστος ἢ ὕφ' αὐτὸν χόλος Ἡρακλέα, γένει τε φεροσσοκοντα καὶ θαυμαζόμενον ἐπ' ἀνδρείαα τε καὶ σώματος ῥάμην. Ἐπιμηλητὰς δὲ πάσαι τῷ μὲν πρὸς Φοινίκην κεκλιμένον μερῶν καὶ τῷ ἐπὶ θαλάττῃ πόπον Βύσριν, τῶν δὲ κατὰ τὴν Αἰθιοπίαν καὶ Λιβύην Ἀνταίων.

Imperatorem verò toti suæ ditioni reliquit Herculem, genere propinquum, cunctisque, ob fortitudinem et corporis robur, suspiciendum. At tractibus qui ad Phaniciam inclinant et locis maritimis Busirin, Æthiopiae, et Libyæ Antæon, curatores dedit. (Ibid. lib. 1, pag. 20.)

(3) Ποταμόματος ἢ τ' οὐ ταύτης πῶν, κατῆρεν εἰς τὴν Λιβύην, καὶ φερόσων μὲν Ἀνταίων, τὴν ῥάμην σώματος καὶ παλαίφρας ἐμπειρίας

Ainsi le royaume de cet Antée n'étoit pas en Égypte, mais en Libye; et sa mort est antérieure à celle d'Osiris, comme à la défaite de Typhon: enfin le lieu dont il s'agit étoit déjà connu par le nom d'Antée, avant de servir de théâtre au combat où Typhon périt. Mais, se demande-t-on, d'où vient qu'un roi de Libye donna son nom à une ville d'Égypte, et qu'un étranger put obtenir d'un tyran les honneurs d'un temple? Comment expliquer ces bizarreries par la mythologie Égyptienne? Nous avouons qu'il paroît impossible de concilier toutes ces choses, autrement qu'en supposant une méprise de la part des Grecs. L'ancien, le vrai nom du lieu avoit peut-être, comme le pense Jablonski, de l'analogie avec celui d'Antée (1): en ce cas, ils en ont fait *le bourg d'Antée*, Ἀνταίου κώμην, sans autre motif que cette ressemblance et la célébrité du rival d'Hercule; cette confusion étoit moins extraordinaire, à cause du rapport qu'avoit Antée avec Osiris et Hercule, dieux de l'Égypte. Nous avons vu dans tous les temps les étrangers défigurer les noms d'un pays, en les rapportant à ceux qui, dans leur propre langue, s'en rapprochent le plus.

D'un autre côté, Antæopolis, considérée comme siège du combat entre Isis et Typhon, présente une question curieuse et qui n'est pas indigne d'examen: l'on conçoit que cette aventure mythologique a pu donner une grande célébrité à ce lieu, et que si l'on y érigea un temple magnifique, ce fut à cause de l'antique tradition. Nous essaierons de l'interpréter, bien entendu sans donner cette explication pour être plus vraisemblable qu'elle ne l'est en effet.

D'après les notions que l'on a des symboles Égyptiens, il me semble que l'entreprise de Typhon signifie quelque grande irruption des sables, qui, venant à coïncider avec une crue très-médiocre, s'avancèrent dans ce lieu même, jusqu'au bord du fleuve (Osiris), pénétrèrent jusque dans son lit et le divisèrent en une multitude de parties. Quelques années après, un grand débordement recouvrit les sables sous une épaisse couche de limon et de terre végétale, où reparurent ensuite de fertiles moissons (symboles d'Isis et d'Horus).

Pour prévenir de pareils malheurs et entretenir la fertilité du sol, on creusa un large canal (qui aujourd'hui est le lit même du fleuve); et la ville, quoique éloignée, reçut le bienfait des eaux. Celles-ci amenèrent avec elles les crocodiles. On sait que cette espèce d'animal étoit un symbole de l'eau potable [πότιμον ὕδωρ], suivant Eusèbe (2). Or Plutarque nous fait entendre que le crocodile étoit en

διαβέβηκός, καὶ πρὸς ἑαυτὴν κατακαταδύνει ζέουσι ἀποκτείνοντα, περικαλεσάμενος εἰς μάχην, ἢ συμπλακῆς διέφθερεν. . . Μετὰ δὲ τὴν Ἀνταίου θάνατον παρελθὼν εἰς Αἴγυπτον, ἀείλα Βάσιλει τὴν βασιλέα, Ξενοκτοῦνη πρὸς παρεπιδημοῦντας, διέξωδον δὲ τὴν αὐτοῦν δ' Διῶνις, ἢ περὶ τὴν γῆρα καταρρύτω καὶ καρποφόρῳ, πόλιν ἔκτισε θανουμένη πρὸ μεγάλῃ, τὴν ὀνομαζομένην Ἐκατόμυλον ἢ ἔθετο ἢ φοροσηροῦσαν ἀπὸ τῶν πληθῶν τῶν κατ' αὐτὴν πολῶν, διέμεινε δὲ ἡ αὐτῆς τῆς πόλεως εὐδαιμονία μέχρι τῶν νεωτέρων καιρῶν.

Inde cum solvisset, ad Libyam appulit. Hic primò Antæum, robore corporis et luctandi peritiâ famosum, qui advenas palæstrâ victos interimēbat, ad certamen provocatum, consertâ manu, occidit. . . . Post Antæi eadem in Ægyptium digressus, Busiridi tyranno necem intulit: qui

hospitum eò delatorum sanguine manus polluebat. Dumque arida Libyæ transit, solum offendit riguum et fertile: in quo eximie magnitudinis urbem condit, à portarum numero Hecatompylon, id est, centum portarum, nominatam; cujus felicitas ad ceteros etiam ætates perduravit. (Diod. Sic. Bibl. hist. lib. 1v, pag. 263.)

(1) Ce n'est pas que j'adopte l'étymologie de ce savant, qui confond deux villes et deux préfectures aussi différentes que celles d'Antæopolis et de Panopolis. Toutefois le nom d'Οὐσίνας (ΟΥΣΙΝΑΣ-ΕΝΤΗΝΑΣ), prêtre d'Entès, qu'Eusèbe cite d'après Manéthon (in Syncello) comme celui d'un roi Égyptien, paroîtroit annoncer l'existence d'un dieu Antès, comme le suppose Jablonski.

(2) Præpar. evang. lib. III, cap. XI.



honneur dans la ville d'Antée (1). Par-là, Antæopolis se range dans la classe d'Arsinoë, d'Ombos et des villes du nom de *Crocodilopolis* (2), et sa position méditerranée est parfaitement d'accord avec cette explication.

Pour justifier cette idée par la nature du terrain qui fut la scène de cette prétendue lutte où Typhon périt, je dois dire que Qâou est situé au-devant d'une gorge longue et profonde du Moqattam ou chaîne Arabique; les sables du désert, apportés dans cette gorge par des vents impétueux, doivent s'y engouffrer, former des tourbillons terribles et de véritables trombes, phénomène qui n'est pas rare dans le pays qui sépare le Nil de la mer Rouge. Donnez à ces vents chargés de sables le nom de *Typhon*, au Nil celui d'*Osiris*, à la terre fertile celui d'*Isis*, à ses productions celui d'*Horus*, et vous reproduirez la fable Égyptienne.

Je n'ignore pas que l'on cite plus d'un lieu pour avoir été le théâtre de la défaite de Typhon; il en est de même de l'endroit où l'on croyoit qu'Osiris avoit perdu la vie: mais ces traditions diverses ne font qu'appuyer le sens que je suppose à ces anciens mythes. En effet, de pareils phénomènes ont dû se reproduire dans toutes les localités semblables. Osiris mort à Memphis ou à Abydos me paroît peindre la retraite du Nil, qui couloit auparavant au pied de la chaîne Libyque, et que les sables ont contribué à repousser; et si Typhon, vaincu par Isis et Horus, et tué à son tour, soit au lac Sirbon, soit à Antæopolis, soit ailleurs, est un symbole, qu'est-ce autre chose qu'un débordement extraordinaire sur des terres sablonneuses, et le triomphe de la culture sur l'aridité du désert!

Bien que je n'aie donné aucune explication du nom d'Antée ou d'un nom analogue que le lieu portoit peut-être dans les temps reculés (3); bien que la fable Grecque semble, au premier coup-d'œil, n'avoir rien de commun avec la fable Égyptienne, sur-tout à cause du siège d'Antée aux confins de la Libye, cependant il y a, dans la première, des traits que les Grecs paroissent avoir empruntés à la seconde. Selon les poëtes, « Antée étoit un géant fils de Neptune et de la Terre. » Antée peut avoir été une image des sables de la Libye confinant à l'Égypte, comme Typhon l'étoit de ceux de l'Arabie. Je conçois la double origine des sables Libyques, comme étant formés par les rochers calcaires tendres, que la mer baigne et use incessamment, jusqu'à ce qu'ils se transforment en gravier et en poussière, et que le vent de nord-ouest, venant à s'en emparer, les transporte dans l'intérieur des terres (4).

(1) Voici le passage de Plutarque :

Ἐναλίχως δὲ Φιλίνος ὁ βελπίδος ἦσαν πεπρωμένους ἐν Διγύπῳ παρ' ἡμῶν, διηγείν, χραῖν ἰδεῖν ἐν Ἀνταίου πόλει κροκοδείλω συγκαθεύδουσαν ὅττι συμποδος εὐ μάλα κοσμίως παρεκπέλαμένω.

*Nuper optimus Philinus, cum in Aegypto vagatus ad nos redisset, narravit, se, in urbe quæ ab Antæo nomen habet, vidisse vetulam cum crocodilo dormientem, juxta eam in grabato mollissimo decore porrecto.* (Plutarch. de Solert. animal. tom. X, pag. 63, édition de Reiske, Lipsiæ, 1778.)

Je ne doute pas que ce Philinus n'ait voulu parler d'un bas-relief représentant le crocodile couché sur un autel, à peu près comme celui du portique d'Esné (voyez *A. vol. I, pl. 82, fig. 2, et pl. 97, fig. 2*), et que Plutarque n'ait pris

ou voulu faire prendre une scène sculptée sur le temple d'Antée pour une anecdote récente.

(2) Voyez la Description d'Ombos, chap. IV, pag. 9.

(3) Voyez pag. 2, note 4. On pourroit chercher quelque similitude entre la signification du mot Qobte *ΤΑΙΩΣ* ou *ΑΤΑΙΩΣ*, les montagnes, et le nom d'Anteu, appliqué aux montagnes de Libye.

(4) Qu'on me permette ici de rendre compte de ce que j'ai observé maintes fois en Égypte sur le bord de la mer. J'avois coutume d'aller sur la côte, près de l'embouchure de Rosette, à Alexandrie, &c. pour ramasser des cailloux et des fragmens de porphyre, de granit et de marbres précieux roulés par les flots. La forme de ces débris et de ceux des rochers, plus ou moins gros et anguleux à

L'expression de *géant* convient d'autant mieux à Antée, que les dunes sablonneuses et mobiles qui parcourent le désert, sont souvent gigantesques, s'élèvent et s'abaissent, et forment subitement des montagnes, qui, se déplaçant au gré des vents, vont porter par-tout la stérilité et la mort.

« Antée tuoit les voyageurs dans le désert, et il avoit fait vœu de bâtir un temple à son père avec des ossemens humains. » On sait assez à quels fléaux sont exposés ceux qui traversent les déserts de la Libye, et combien de victimes ont dû périr, avant l'usage des caravanes, dans ces périlleux voyages aussi meurtriers que la peste et les combats.

« Hercule combattit ce géant et le terrassa plusieurs fois : mais la Terre, sa mère, lui rendoit des forces nouvelles; il fallut que le héros soulevât son ennemi en l'air, et le fit périr en l'étouffant (1). » Hercule, dit Macrobe, est le symbole du soleil : *Sed nec Hercules à substantia solis alienus est; et reverà Herculem solem esse, vel ex nomine claret. Verùm sacratissimâ et augustissimâ Ægyptii cum religione venerantur; ultraque memoriam, quæ apud illos retrò longissima est, ut carentem initio colunt. Ipse creditur et gigantes interemisse* (2). Le dieu, selon Macrobe (3), étoit l'image de la force de cet astre. Nous ne voyons pas quelle influence pouvoit exercer le soleil contre la marche progressive des sables; mais considérons qu'Osiris étoit toujours le symbole commun du soleil et du Nil. Or nous avons vu que l'Hercule ancien ou Égyptien étoit un des *ministres* d'Osiris : par ce mot, je comprends les branches et les dérivations du fleuve, qui par-tout *font sentir son influence* et *parvenir ses bienfaits*; et je m'appuie sur ce passage de Cicéron qui, parlant de l'Hercule Égyptien, l'appelle *Nilo genitus* (4).

mesure que je m'éloignois du rivage et que j'entrois dans les eaux, attiroit chaque fois mon attention, et souvent je restois une heure entière à considérer, dans son origine et dans sa marche, le phénomène de la formation des sables. Sans doute, sur cette rive d'exil où je me voyois captif, mon imagination ne s'arrêtoit pas à une contemplation monotone; et l'aspect de la mer, celui des vaisseaux que je voyois au loin la sillonner librement, me reportoient sans cesse vers l'idée de la patrie, dont je me croyois séparé pour toujours : mais cette idée m'attachoit encore plus au spectacle du rivage; il m'a tellement frappé, que peu d'images me sont demeurées plus présentes. Je voyois la vague se briser à mes pieds et apporter une petite ligne à peine sensible d'un sable très-fin; une autre vague revenoit chargée comme la précédente, et cette nouvelle ligne de sable repousoit un peu la première. Celle-ci, une fois hors de l'atteinte de l'eau, frappée par un soleil ardent, étoit bientôt séchée et donnoit prise au vent, qui aussitôt s'en emparoit et la charioit dans l'air. Les parties de gravier, moins légères, n'arrivoient pas aussi loin; mais, soumises au même mouvement alternatif, elles s'usoient de plus en plus et se transformoient peu à peu en sable fin, tandis que les cailloux roulés, et ensuite les fragmens anguleux et de toute forme, étoient portés par la vague jusqu'à une distance plus ou moins grande, en raison inverse de leur pesanteur. J'avois souvent cherché la cause de cette énorme quantité de sables qui pénètre dans le Delta et qui va en croissant : en effet, le Delta n'a aucune

communication avec la Libye ni l'Arabie, dont le Nil le sépare; les sables ne peuvent pas traverser ses larges branches. En étudiant le phénomène que je viens de décrire, je reconnus que telle est l'origine des sables du Delta, c'est-à-dire que la mer, et la terre qu'elle baigne, contribuent à les former, de la même manière que les sables eux-mêmes de la Libye.

(1) Apollodor. *Bibl.* lib. II. Hygin. XXXI, &c.

(2) *Saturn.* lib. I, pag. 244.

(3) Macrobe fait dériver *Heracles* de *ἥρα* et *κλέος*, c'est à-dire, *gloire de l'air*. Sans traduire ce mot comme lui par *solis illuminatio*, on peut remarquer que, dans sa lutte avec Antée, c'est au milieu de l'air qu'Hercule signale sa force. Ce pouvoir qu'Hercule exerce sur l'air, semble avoir aussi un emblème dans la salutaire influence de la crue du Nil pour purger l'atmosphère des exhalaisons pernicieuses.

(4) Cic. *de Nat. Deor.* lib. III. Osiris étoit le double symbole du soleil et du Nil : mais il avoit beaucoup de formes et d'attributs pour les Égyptiens, et les Grecs en ont encore augmenté le nombre. Jablonski s'est attaché à les définir. Les influences diverses d'Osiris-soleil avoient aussi leurs formes comme celles d'Osiris-fleuve. Hercule étoit, selon moi, une de ces formes consacrées, et les ramifications du Nil en étoient le signe sensible et réel. Quand on raconte qu'Hercule fit rentrer le Nil dans son lit (*Diod. Bibl. hist.* lib. I), il faut entendre qu'une partie de l'Égypte ayant été submergée par un débordement excessif, on creusa des canaux, qui délivrèrent le pays des eaux surabondantes.

Lorsque les Égyptiens s'aperçurent de l'empiétement des sables sur la vallée du Nil, sans doute ils essayèrent différens moyens pour s'en débarrasser. Il y en avoit bien peu d'efficaces contre un si terrible fléau. Il est possible qu'ils aient tenté d'abattre dans quelques endroits, ces montagnes de sable que j'ai regardées comme l'image d'Antée. Mais c'étoit en vain qu'on renversoit les dunes par les efforts les plus pénibles, et que *l'on terrassoit le géant* : le sable rendu à la terre déserte (ou Antée venant à toucher sa mère) reprenoit toute sa force, c'est-à-dire que les vents brûlans de la Libye le reportoient sur le sol de la fertile vallée. Comment succomba-t-il dans cette lutte ! Ce fut, selon moi, par de larges canaux ou bras du Nil, creusés ou entretenus au pied de la chaîne de Libye. Les efforts des sables venoient expirer sur la rive. En effet, ils ne pouvoient traverser ces branches larges et profondes, n'étant plus soutenus comme les dunes le sont à leur pied ; alors ils cédoient à leur poids et retomboient dans les eaux courantes : c'est donc dans les airs que périssoit le prétendu géant, saisi et *comme étouffé par les bras du héros*.

Il faut avoir vu la rive gauche du canal de Joseph, pour apprécier la justesse de ces idées, si en effet elles ont quelque fondement. Un talus élevé, presque perpendiculaire, formé de sable fin et délié, compose dans maints endroits cette rive désolée, tandis que la rive droite, tout-à-fait plane, couverte d'un pur limon, et sans aucun mélange de sable, reçoit les plus riches cultures. Mais par-tout où le canal est comblé ou sans eau, les sables ont pu traverser, et ils s'avancent de plus en plus, jusqu'à menacer les rives elles-mêmes du grand fleuve. Je ne cite pas ici l'exemple de la rive gauche de la branche de Rosette, parce qu'il est plus connu : mais il est impossible de voir les hautes dunes d'Abou-Mandour, celles où Rosette elle-même est en partie déjà ensevelie, toute la rive depuis la tête du canal qui se jette dans le lac *Mareotis* jusqu'à Ouardân, et de regarder ensuite sur la rive droite les riantes prairies du Delta, sans se demander si, le Nil venant à changer de cours, ces montagnes colossales ne se précipiteroient pas bientôt sur la rive opposée.

C'est par cette suite d'inductions, fondées toutefois sur des phénomènes très-réels, que je me trouve amené à conjecturer que la fable d'Antée et d'Hercule a son origine dans la lutte des sables de Libye contre les eaux du Nil, et dans le triomphe des canaux (peut-être de quelque grand canal, comme celui de la Bahyreh ou tout autre) sur la marche des dunes sablonneuses. Si le royaume d'Antée étoit aux extrémités de la Libye, comme le disoient les Grecs, ce n'est pas seulement parce qu'ils vouloient dissimuler son origine Égyptienne, mais c'est encore parce que les montagnes sablonneuses sont produites par la même cause sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, par-tout enfans de *Neptune* et de *la Terre*. A la vérité, je ne vois que l'Égypte où l'on ait lutté contre elles par des travaux dignes du nom d'Hercule. Mais l'Égypte confinoit avec la Libye ; et, pendant long-temps, la partie orientale de celle-ci fut sous la dépendance des maîtres des bords du Nil.

Ce n'est pas une chose indigne d'examen que les dénominations géographiques données à plusieurs lieux de l'Égypte, et qui appuient ma conjecture. On appeloit

*Herculéen* le canal qui séparoit de la Libye la vallée d'Égypte, le même dont j'ai parlé plus haut, comme ayant servi à arrêter la marche des sables. La bouche Canopique, autrement Naucratique, s'appeloit aussi *Héracléotique*; elle étoit voisine d'une ville d'*Heracleum*, placée sur le bord de la mer. On donnoit le nom d'*Heracleopolis magna* à une ville placée près de la Libye, auprès du Fayoum, c'est-à-dire, du canal de Joseph, de cette dérivation du Nil qui servoit d'obstacle aux sables de la Libye. Enfin à l'orient, auprès de la branche Pélusiaque, il y avoit une ville appelée la petite *Heracleopolis*, ou *Sethrum*: le canal Pélusiaque et ses branches pouvoient aussi arrêter les sables mouvans de l'Arabie. D'où viendroit ce surnom d'*Hercule*, si souvent répété en Égypte et dans les traditions du pays, s'il s'agissoit du héros que les Grecs ont divinisé? A la vérité, il faudroit connoître le nom d'Hercule en égyptien et sa signification précise, pour apprécier ces rapprochemens: c'est une découverte que l'on fera peut-être par la suite, en étudiant les monumens de la littérature Égyptienne.

Je suis loin d'attacher de l'importance aux idées que je viens d'exposer; je conviens d'ailleurs qu'une explication partielle n'est point assez concluante, et que c'est l'ensemble de toutes les fables qu'il faut embrasser, pour arriver à une interprétation parfaite: mon seul but est de réunir les faits et les vraisemblances qui aplaniront un jour l'explication des mythes Égyptiens. Persuadé, comme je le suis, que les phénomènes du climat, les circonstances locales et l'observation des êtres et des corps naturels en sont l'origine et la base première, et que c'est sur ce fonds très-réel qu'a travaillé ensuite l'imagination exaltée des Égyptiens, j'ai jugé qu'il n'étoit pas inutile de faire des rapprochemens, fussent-ils même un peu hasardés, et de dépouiller les fictions de leur merveilleux, pour en mieux saisir le sens propre et positif. Cette méthode est précisément l'inverse de celle qu'ont suivie les Grecs, qui presque tous ont mal compris les fables Égyptiennes et les ont prises au pied de la lettre, et qui, en les empruntant et se les appropriant, en ont encore exagéré le merveilleux et le gigantesque. Ainsi, dans cet essai d'interprétation, la fable d'Antée et d'Hercule se trouve rapportée et rattachée à celle de Typhon et d'Osiris; et nous ne pouvons guère en douter, après avoir étudié l'Hercule Égyptien dans Hérodote, dans Macrobe et dans Diodore, sur-tout après avoir reconnu que le nom d'Antée lui-même a été donné à un personnage et à un lieu d'Égypte, ainsi que l'apprennent le passage de Plutarque et la tradition curieuse dont nous avons l'obligation à Diodore de Sicile (1).

(1) Plutarque reproche à Hérodote d'avoir supposé qu'Hercule Béotien n'appartenoit point à la Grèce, et il lui oppose Homère, Hésiode, Pindare et tous les poètes; mais le même Plutarque convient que les Égyptiens

considéroient Hercule comme un ancien dieu, et non comme un demi-dieu mortel, ainsi que faisoient Hérodote et les Grecs. (Plutarque, *De la malignité d'Hérodote*.)

# DESCRIPTION

## DE SYOUT,

## ET DES ANTIQUITÉS

## QUI PAROISSENT AVOIR APPARTENU

## À L'ANCIENNE VILLE DE LYCOPOLIS;

PAR MM. JOLLOIS ET DEVILLIERS,

INGÉNIEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES, CHEVALIERS DE L'ORDRE ROYAL  
DE LA LÉGION D'HONNEUR.

---

### CHAPITRE XIII.

---

#### §. I.<sup>er</sup>

#### *Observations générales sur la ville et la province de Syout.*

LES antiquités de Syout sont bien peu importantes après celles de Thèbes et de Denderah ; nous nous en occuperons néanmoins avec intérêt. Nous ne pouvons oublier qu'elles sont les premières que nous avons vues dans la haute Égypte ; que nous leur devons les premières notions exactes que nous nous sommes formées sur les arts des anciens Égyptiens ; que nous avons copié à Syout les premières pages complètes de l'écriture hiéroglyphique, et qu'aux environs de cette ville nous avons recueilli les premiers débris de momies. Nous apprécions bien au-delà de leur valeur réelle ces premiers fruits de nos recherches et de nos travaux, et nous nous reportons avec plaisir à une époque qui ne nous a laissé que d'attachans souvenirs.

Partis de Gyzeh le 19 mars 1799 dans l'après-midi, nous sommes arrivés en face de Syout le 28 mars, à la fin de la journée. Nous avons fait ce voyage sur le Nil, dans une grande barque à voile triangulaire, et nous avons été assez heureux pour passer à la vue de partis d'Arabes, de Mamlouks et de Mekkaïns, sans même être attaqués. Nous ne parlerons pas des accidens de la navigation : non qu'ils ne soient très-réels ; mais ils sont tellement communs, qu'ils ont été racontés par tous les voyageurs.

Quoique nous ayons pour but spécial de faire connoître les antiquités de *Lycopolis*, nous entrerons cependant dans quelques détails sur l'état actuel de la province et de la ville de Syout. Ces détails, que nous n'aurions pu placer ailleurs, ont été recueillis avec soin.

Dans la province de Syout, on compte environ quarante mille familles, composées l'une dans l'autre de cinq individus. Le nombre des femmes est beaucoup plus considérable que celui des hommes. Cette province paye trois cent soixante-dix mille francs d'imposition en argent, et deux cent seize mille *ardeb* de grain, qui, au prix réduit de trois francs l'*ardeb*, font six cent quarante-huit mille francs. Le montant total des impositions est donc de plus d'un million; et le nombre des habitans, de deux cent mille (1).

La vallée du Nil est moins resserrée par les montagnes à Syout que dans tout le reste de son étendue, depuis Beny-Soueyf. D'une montagne à l'autre, c'est-à-dire, du sommet de la chaîne Arabique à l'un des hypogées de Syout, dont on voit l'entrée, *planche 43* (2-2), nous avons mesuré par des opérations trigonométriques dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-neuf mètres.

La largeur réduite du Nil en face de Syout est de deux cent trente mètres. D'après les sondes que nous avons faites le 31 mars 1799, la section réduite étoit de cinq cent soixante mètres; la vitesse moyenne étoit de quarante mètres par minute. Nous ne donnons ici que des aperçus : M. Girard, dans son Mémoire sur l'agriculture et le commerce de la haute Égypte, est entré dans les plus grands détails à ce sujet.

Suivant les observations de M. Nouet, la ville de Syout est située sous le  $28^{\circ} 53' 20''$  de longitude et le  $27^{\circ} 10' 14''$  de latitude septentrionale. Elle est à mille ou douze cents mètres du Nil, sur la rive gauche de ce fleuve. Tout près du Nil, est un petit village appelé *el-Hamrah*. Il peut être considéré comme le port de la ville de Syout, à laquelle il est joint par une digue élevée au-dessus des plus grandes inondations. Cette espèce de chaussée est tortueuse, et il faut à peu près un quart d'heure pour la parcourir à pied. A son extrémité la plus voisine de la ville, il existe un pont par-dessous lequel on donne à volonté de l'écoulement aux eaux de l'inondation, que la digue a pour objet principal de soutenir dans la partie supérieure de la province.

A l'entrée de la ville, on voit quelques colonnes de granit et de marbre, dont plusieurs sont cannelées.

Syout est une des plus grandes villes de la haute Égypte; elle est située dans une position assez pittoresque, entre le fleuve et la montagne. On y voit un grand bazar et d'assez belles maisons. Les constructions sont faites en briques crues; les angles seulement et quelques chaînes sont en briques cuites. Des tronçons de colonnes en porphyre, en granit et en marbre, servent de seuils à plusieurs grandes portes. Sur quelques-uns on reconnoît des cannelures torses.

Le principal commerce de Syout consiste dans les toiles de lin, les poteries, le natron et l'opium. La caravane de Darfour arrive ordinairement à Beny-A'dy, à deux ou trois lieues au nord de Syout. Les habitans de ce bourg ayant montré

(1) Ces renseignemens sont extraits du journal de voyage de M. Fourier.

un esprit de révolte quelques jours après l'arrivée de la caravane, on envoya contre eux un corps de troupes Françaises. Aidés de quelques corps de Mamlouks et d'Arabes, ils opposèrent une assez vive résistance. Le chef de brigade de dragons, Pinon, fut tué, ainsi que plusieurs soldats; mais le bourg fut emporté d'assaut et livré au pillage : quelques soldats firent un butin considérable; plusieurs eurent jusqu'à trois et quatre mille francs en argent monnoyé, et l'un d'eux enleva, dit-on, vingt-quatre mille francs en or. Le lendemain, les soldats vendoient pour vingt, trente et quarante *pârah* (1) les esclaves noirs des deux sexes qu'ils avoient emmenés.

Il existe à Syout dix fabriques d'huile. Nous avons fait connoître ce genre d'industrie en décrivant la planche relative à l'art du fabricant d'huile. (Voyez *É. M. Arts et Métiers, planche I.<sup>re</sup>*) Nous ne répéterons point ici ce que nous en avons dit dans cette description. Le prix de la journée d'ouvrier, à Syout, varie de cinq à douze *pârah*, suivant la force et l'intelligence des individus.

La culture est fort soignée dans toute la province, et sur-tout aux environs de la ville. Le froment y vient très-beau; l'orge, le dourah, le lin, les fèves, et différentes sortes de graines, s'y cultivent avec succès : on y récolte aussi le pavot, dont on extrait l'opium. Aux environs de la ville, et particulièrement au nord, sont de beaux jardins, plantés en abricotiers, figuiers, grenadiers, palmiers, napecas, orangers et citronniers : on y voit aussi quelques jeunes sycomores. Ces jardins sont d'un très-grand rapport et se louent fort cher.

On trouve autour de la ville un grand nombre d'abreuvoirs d'une construction remarquable. Ces petits bâtimens sont composés d'un réservoir couvert, de la forme d'un parallélogramme allongé. Il y a trois fenêtres sur chacun des grands côtés, et une seulement sur les deux autres. Ces fenêtres sont à un mètre au-dessus du sol, et ont un mètre et un tiers environ de hauteur : elles sont voûtées en ogive. A l'une des extrémités du bâtiment est un bassin demi-circulaire, de la même largeur que le réservoir, et dont le bord supérieur est à un mètre au-dessus de terre. A l'autre extrémité il y a un puits (2), d'où l'on tire l'eau avec un *treuil* et des seaux, pour la verser dans le réservoir. L'ensemble de ces petites constructions est d'un style Arabe assez pur, et ne manque pas d'élégance. Il existe sur des canaux, aux environs de Syout, plusieurs ponts assez solidement construits : ils sont établis sur des massifs en brique; leur architecture n'a rien d'agréable. Le plus souvent ni les arches ni les piles ne sont d'égales dimensions.

En sortant de la ville, du côté de la montagne, on se trouve sur des monticules de décombres semblables à ceux qui environnent presque toutes les villes de l'Égypte. Près de cette extrémité de la ville, et à gauche, dans la rue qui vient du

(1) Le *pârah* vaut environ trois liards de France, c'est-à-dire, un peu moins que quatre centimes.

(2) Aux environs de Syout, en faisant des fouilles, on trouve d'abord un mètre et demi ou deux mètres de limon; on rencontre ensuite des couches de limon mélangées d'un sable dont la proportion augmente à mesure qu'on s'enfonce davantage; on parvient après à du sable extrêmement pur; enfin on découvre l'eau. On a fait des fouilles en plusieurs endroits sur une ligne

perpendiculaire à la direction de la vallée, et nous avons remarqué que la hauteur de l'eau dans les puits étoit en raison de leur distance au fleuve. C'est évidemment ce qui doit avoir lieu lorsque le Nil baisse, circonstance dans laquelle nous nous trouvions alors. Le contraire doit arriver lors de la crue du Nil. Voyez le Mémoire de M. Girard sur l'agriculture et le commerce de la haute Égypte.

marché, nous avons remarqué une colonne de 9<sup>m</sup>,65 de hauteur, sur 3<sup>m</sup>,21 de circonférence : elle est debout, et presque à moitié enterrée dans les décombres. Elle a été posée sur un socle de vingt-trois centimètres de hauteur, et scellée en plâtre : sa base a cinquante-quatre centimètres d'épaisseur; et la moulure de l'astragale, treize centimètres : en déduisant de la hauteur totale de la colonne, qui est de 9<sup>m</sup>,65, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, les soixante-dix-sept centimètres de la base et du socle, il reste pour le fût 8<sup>m</sup>,88. Cette colonne ressemble beaucoup à celles du *Divan* de Joseph au Kaire (1). Le sol sur lequel elle est posée, est à neuf cent soixante-trois millimètres au-dessous du niveau moyen du terrain cultivé dans la plaine. M. Girard (Mémoire sur le Nilomètre d'Éléphantine, *A. page 11*) a établi que l'exhaussement de la vallée du Nil est de cent trente-deux millimètres par siècle : il y auroit donc, en adoptant ses calculs, environ sept à huit siècles que la base de la colonne étoit au niveau de la plaine. On doit supposer qu'elle a été posée, dans l'origine, à un mètre au moins au-dessus des plus grandes inondations, en sorte que son antiquité peut remonter aux premiers siècles de l'ère Chrétienne.

Entre Syout et la montagne, sont des maisons de Mamlouks, où l'on avoit établi le quartier général de la division Desaix. Ces maisons dominent la ville; on les avoit crénelées, et l'on avoit placé dans les points les plus élevés quelques petites pièces de canon. Cette espèce de citadelle se trouvoit à gauche de la route qui conduit à la montagne : à droite, est une vaste plaine que le Nil couvre dans le temps de l'inondation. C'est là que nous nous établîmes sous des tentes et des baraques en natte, afin d'être plus près des antiquités que nous avions à visiter, et aussi parce qu'il n'étoit pas prudent de loger dans la ville, dont les habitans ne supportoient encore notre domination qu'avec impatience. Dans ce séjour, nous fûmes attaqués de violens maux d'yeux, presque tous en même temps, le 3 et le 4 avril 1799. Le vent du sud régnoit alors; nous éprouvions du soulagement lorsque le vent passoit au nord.

En suivant la route qui va de Syout à la montagne, on arrive bientôt à la limite du terrain cultivé, où est le cimetière moderne. Ces dernières demeures des Musulmans n'inspirent pas la tristesse; elles ont un aspect beaucoup plus gai que l'intérieur des villes : on arrive à celles-ci par une avenue plantée en acacias, nappas et sycomores. Les tombeaux principaux sont d'une architecture légère, peints de différentes couleurs, et environnés d'arbres. Quelques murs d'enceinte sont construits par gradins en retraite les uns sur les autres, et forment des espèces de pyramides. Parmi les ornemens peints, ou, pour mieux dire, barbouillés sur les murs, on remarque des fleurs, des arbres, et d'autres objets qui semblent avoir du rapport avec la profession du défunt. Sur le tombeau d'un *cheykh el-bahr* ou *cheykh el-merkeb* [chef des bateliers], on a représenté fort grossièrement plusieurs *germes* [barques du Nil]. N'est-ce pas là une tradition de l'écriture hiéroglyphique? Les enceintes des tombeaux sont crénelées. Les tombes sont carrées ou pyramidales, et toujours peintes en blanc.

Non loin de ce cimetière est le pied de la chaîne Libyque, dans laquelle on

(1) Voyez planches 71 et 72, *É. M. vol. II.*



aperçoit un grand nombre de grottes disposées par étages, jusqu'au sommet de la montagne. Ces excavations sont de trois sortes. La plus grande partie et les plus intéressantes ont été creusées par les anciens Égyptiens pour servir de sépultures : on les reconnoît aux hiéroglyphes dont elles sont décorées, et à l'art qui a présidé à leur exécution ; leurs parois sont parfaitement bien dressées, suivant un talus régulier. D'autres grottes ont servi de refuge aux premiers Chrétiens de cette contrée : sur les parois de quelques-unes de celles-ci, on voit des figures de saints dessinées et peintes dans le plus mauvais goût. D'anciens hypogées ont aussi été habités par les mêmes hommes, qui, à cet effet, les ont agrandis, grattés et recrépis, afin de faire disparaître toutes les traces de l'antique religion du pays : quelquefois les anciens hiéroglyphes ont conservé leurs formes, et sont seulement recouverts de peintures grotesques. Outre les deux espèces de grottes dont nous avons parlé, on voit encore des carrières anciennes. Au pied de la montagne passe un grand canal, qui a pu servir au transport des pierres : ce canal se joint au Bahr-Yousef et communique avec le Nil par un petit embranchement transversal, à deux ou trois cents pas au-dessous de la ville de Syout.

## S. II.

*Des Hypogées de la montagne de Syout.*

Nous avons examiné successivement et avec attention toutes les grottes anciennes, que nous appellerons du nom d'*hypogées*, pour nous conformer à ce qui a été observé dans les écrits précédens. Nous allons en donner la description détaillée.

L'hypogée principal, situé presque en face de la route qui conduit de la ville à la montagne, est peu élevé au-dessus de la plaine. Il nous a paru très-remarquable par sa grandeur, la régularité de son plan, et sur-tout par la quantité prodigieuse de sculptures dont ses parois sont couvertes. Il est vrai qu'alors nous ne connoissons pas les tombeaux des rois de Thèbes.

L'entrée de l'hypogée n'est pas immédiatement à la surface de la montagne. On a commencé par enlever les premières couches du rocher jusqu'à une certaine profondeur, afin de trouver la pierre *franche* et homogène ; on a dressé ensuite ce rocher sur une largeur de douze à quinze mètres et une hauteur de sept à huit, en lui donnant un talus de trois centimètres par mètre : c'est dans cette surface qu'est ouverte l'entrée de l'hypogée, qui a véritablement quelque chose d'imposant et de solennel. On pénètre d'abord dans une espèce de vestibule oblong, dont les parois latérales ont un talus de trois centimètres par mètre. Le plafond de ce vestibule, ainsi que de presque toutes les salles de l'hypogée, est taillé en portion d'arc de cercle très-surbaissé. A peu de distance de la façade, on remarque une baguette saillante, semblable à celles qui accompagnent toujours les corniches Égyptiennes. Le plafond est peint d'étoiles jaunes parsemées sur un fond bleu. Dans les autres salles on voit d'autres sortes de peintures, dont les couleurs sont plus ou moins bien conservées : on y reconnoît des espèces d'arabesques disposées en carreaux et en losanges, et combinées avec diverses fleurs.

Au milieu du fond du vestibule est une porte d'une proportion élégante : elle est entourée d'un bandeau en saillie sur le fond, de 1<sup>m</sup>,30 de largeur de chaque côté, et de 2<sup>m</sup>,42 dans la partie supérieure. Cette espèce d'encadrement est ornée de caractères hiéroglyphiques, disposés dans quatre lignes verticales sur les côtés, et sept lignes horizontales au-dessus de la porte. La face à gauche du vestibule est couverte d'hiéroglyphes très-dégradés. A l'extrémité au fond, est un homme représenté debout et de grandeur naturelle : il tient un bâton. Dans l'embrasure de la porte, il y a aussi dix lignes verticales d'hiéroglyphes. Tout autour de la porte, intérieurement, il règne une feuillure qui en recevoit les vantaux. On voit encore en haut et en bas, aux angles de cette feuillure, les trous dans lesquels étoient scellées les crapaudines : nous les avons indiqués sur le plan (1). Quoique nous n'ayons marqué la crapaudine que d'un seul côté, nous sommes disposés à croire que la porte avoit deux vantaux. Un seul vantail auroit eu l'inconvénient de dépasser la feuillure de la porte, lorsqu'il auroit été ouvert : cette irrégularité n'est pas probable. La salle qui vient immédiatement après le vestibule, est très-vaste : sa largeur est double de sa profondeur ; elle a environ deux cents mètres superficiels : elle n'est pas tellement encombrée, que nous n'ayons pu en trouver le sol primitif. A droite en entrant, sont sculptées quarante-deux lignes d'hiéroglyphes, de 0<sup>m</sup>,14 de largeur chacune, et de 4<sup>m</sup>,75 de hauteur. A gauche, toute la face latérale, jusqu'au fond, est couverte d'hiéroglyphes qui sont fort dégradés : ils n'ont pas été sculptés avec un grand soin ; les lignes ne sont pas exactement verticales, et les caractères sont mal formés. A l'extrémité est une figure en bas-relief, plus grande que nature : elle tient un bâton à la main.

Il y a trois portes dans le fond : la plus grande est au milieu ; les deux autres, parfaitement semblables entre elles, sont à égale distance de la première. Autour de ces portes, il règne des bandeaux décorés de lignes verticales et horizontales d'hiéroglyphes. Au-dessus de la porte du milieu, on compte six rangées horizontales de ces caractères, et quatre rangées verticales de chaque côté. Dans l'embrasure et à droite, il y a neuf lignes de grands hiéroglyphes ; on distingue aussi les trous dans lesquels étoient encastrées les crapaudines supérieures et inférieures. A gauche, l'embrasure est décorée de sculptures représentant un homme tenant un bâton, et de deux rangées d'hiéroglyphes : on ne voit plus du personnage que sa tête ; le reste est dégradé. Dans les embrasures des petites portes, il y a deux rangs horizontaux d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue des bouts de pique ; et à côté, un homme vêtu d'une robe longue, tenant une massue d'une main et un bâton de l'autre. Les deux portes latérales conduisent à deux petites salles de 5<sup>m</sup>,60 de longueur, sur 3<sup>m</sup>,20 de largeur, qui ne communiquent par aucune autre porte avec le reste de la grotte.

La porte du milieu donne entrée dans une espèce de galerie d'une longueur à peu près double de sa largeur. La cloison latérale à gauche, qui sépare cette galerie de l'une des petites salles dont nous avons parlé, a été enfoncée, et l'on a ouvert

(1) Voyez *A.* vol. IV, planche 44, fig. 1.

une communication entre ces deux pièces. Cette première galerie aboutit à une autre en forme de fer-à-cheval, environnant de trois côtés une petite salle carrée, qu'on peut considérer comme un sanctuaire, et où nous avons cru reconnoître qu'il y avoit eu des statues qui ont été enlevées. Les parois sont couvertes de sculptures encore intactes, sans doute parce qu'elles étoient assez difficiles à apercevoir; nous ne les avons bien vues nous-mêmes qu'au moyen de flambeaux: elles représentent particulièrement des sacrifices. Ceux des bas-reliefs qui sont à droite et à gauche de la porte en dedans et jusqu'aux murs latéraux, ont été dessinés, et sont représentés dans la *planche 45, A. vol. IV.*

Dans le premier bas-relief, *fig. 1*, quatre personnages sont occupés à immoler une victime, qui semble être un bœuf. Les quatre jambes de l'animal sont nouées ensemble avec une corde, que l'un des personnages tient à deux mains et tend fortement en appuyant un de ses pieds sur le nœud. Un autre personnage accroupi a le genou appuyé sur la tête renversée de la victime: il lui passe la main gauche sous le cou, de manière à la forcer à présenter la gorge; et de la main droite il tient un couteau avec lequel il se dispose à lui ôter la vie. Un troisième personnage, placé au milieu, est également armé d'un couteau, et s'apprête à dépouiller ou à dépecer le bœuf, ainsi que le font voir les bas-reliefs suivans. Un quatrième personnage apporte avec précaution un vase, qui, sans doute, contient l'eau destinée à laver la victime.

Dans le deuxième bas-relief, *fig. 3*, la victime paroît frappée, mais elle est encore maintenue par une corde. On détache une de ses épaules.

Dans le troisième bas-relief, *fig. 4*, l'animal semble tout-à-fait sans mouvement. Cela est facile à reconnoître, parce que le personnage qui le maintenoit a ôté son pied de dessus le nœud de la corde, et ne fait plus d'effort. Une des jambes de devant de l'animal est tout-à-fait détachée, et l'un des personnages l'emporte sur son épaule. Un autre personnage paroît se disposer à verser sur la victime l'eau contenue dans un vase qu'il porte avec précaution.

Dans le quatrième bas-relief, *fig. 2*, l'animal est à moitié dépouillé. Les deux sacrificateurs sont occupés à le dépecer. Un des autres personnages maintient les pieds de derrière de l'animal, et le quatrième emporte la seconde jambe de devant et un lambeau de la victime.

Dans le cinquième bas-relief, *fig. 5*, on a détaché et on emporte une des cuisses de la victime. Les deux sacrificateurs continuent à la dépecer. Le quatrième personnage tient un globe ou un vase rond au-dessus de la partie postérieure de l'animal.

Les autres bas-reliefs, *fig. 6, 7 et 8*, ont trait à un second sacrifice, auquel trois personnages seulement sont occupés: mais on ne suit pas aussi bien la succession des opérations. L'animal que l'on sacrifie ressemble beaucoup à celui des premiers bas-reliefs: toutefois il ne paroît pas aussi difficile à maîtriser, car personne ne tient la corde avec laquelle ses jambes sont attachées. Sur l'un des bas-reliefs, l'animal n'est représenté qu'à moitié. Dans tous les trois, un de ses membres est détaché: mais, dans l'un, on emporte ce membre; dans l'autre, il n'est pas représenté;

et dans le troisième, on le rapporte. Un personnage qui fait partie de chacune de ces trois scènes, tient un vase au-dessus de la victime, et paroît se disposer à verser sur elle ce qu'il contient.

Ces représentations nous ont portés à croire que la salle où elles sont sculptées étoit un sanctuaire, et que l'hypogée lui-même étoit un temple. Les parois de l'entrée du sanctuaire sont très-dégradées, en sorte qu'on n'y voit plus d'hiéroglyphes. La porte qui la fermoit étoit bien certainement à deux vantaux; car on voit de chaque côté dans les feuillures, en haut et en bas, les traces des tourillons. Son embrasure est ruinée par le bas, ainsi que celle de toutes les autres baies; ce qui provient sans doute du travail que l'on a fait pour enlever les crapaudines métalliques sur lesquelles les portes tournoient.

Dans la paroi latérale à gauche de la galerie qui environne le sanctuaire, on remarque l'ouverture d'un conduit incliné, de plusieurs mètres de longueur, à la suite duquel est un puits vertical de quatre à cinq mètres de profondeur. Au bas de ce puits, on rencontre un autre conduit incliné, de cinq à six mètres de longueur, qui revient sous le sanctuaire, et dont l'extrémité inférieure est aux trois quarts obstruée par un amas de décombres. Là, on trouve à différentes hauteurs trois petites salles de trois mètres environ sur cinq mètres. Deux de ces petites salles sont parallèles et au même niveau que l'extrémité du conduit auquel l'une fait suite, l'autre étant à gauche. La troisième salle, perpendiculaire sur la direction des deux autres, descend plus bas et s'étend plus à droite. On y remarque les ouvertures de deux conduits inclinés qui se dirigent sous les autres; ils sont tellement encombrés, qu'il nous a été impossible d'y pénétrer. A l'extrémité de cette espèce de caveau, à gauche ou à l'ouest, est un autre conduit, mais qui ne paroît pas avoir été fait de main d'homme: il ressemble plutôt à une fissure naturelle du rocher. Nous y sommes entrés fort avant, en nous traînant à plat ventre, sans pouvoir aller jusqu'au fond, parce qu'il devient de plus en plus étroit. Il est rempli de décombres; ce qui nous fait présumer qu'on s'en sera servi pour placer une partie des gravois qui sont provenus du creusement des salles inférieures de l'hypogée. Peut-être aussi sont-ce les premiers travaux entrepris pour ouvrir un conduit semblable à celui que l'on voit dans une salle inférieure d'un autre hypogée de Syout, représenté *planche 47, fig. 4, 5, 6 et 7.*

La complication des dispositions des diverses parties de ces souterrains est telle, que non-seulement il est difficile de les décrire, mais encore de les représenter par le dessin. Il est possible cependant que nous n'ayons vu qu'une petite partie de cette syringe; car nous ne savons pas où aboutissoient les deux conduits, actuellement obstrués, que nous avons vus dans l'endroit le plus profond où nous avons pu parvenir. On déposoit les corps des personnages importans dans ces réduits cachés et d'un accès si difficile. Le désir de soustraire les dépouilles des morts aux insultes et même aux regards des vivans a fait creuser les hypogées que de tous côtés on rencontre dans les montagnes de la haute Égypte. On doit au même motif les magnifiques tombeaux des rois de Thèbes et les pyramides de l'Égypte moyenne.

Nous avons dit plus haut que le plan de l'hypogée dont nous venons de donner la description, et les bas-reliefs qui le décorent, annoncent un temple : cela n'empêche pas que les parties inférieures n'aient été consacrées aux sépultures, comme presque tous les autres hypogées de Syout, où l'on voit un grand nombre de tombes creusées dans le rocher.

Nous avons dessiné presque tous les hiéroglyphes qui décorent la première salle de l'hypogée : on les trouvera représentés *planche 49, fig. 2 et 4*. C'étoient les premières pages un peu étendues de cette écriture symbolique que nous découvriions; elles étoient pour nous d'un grand intérêt. Retenus à Syout par suite des dispositions militaires de la campagne, nous avions tout le loisir nécessaire pour copier ces inscriptions avec une grande exactitude. Nous osons à peine avouer qu'au milieu de ces foibles restes des immenses travaux des Égyptiens, nous avons formé le projet de recueillir les dessins de tous les hiéroglyphes que nous rencontrerions dans notre voyage. A la vue du temple de Denderah, le premier que nous visitâmes dans la haute Égypte, nous fûmes bientôt désabusés, et nous reconnûmes l'impossibilité de remplir une semblable tâche.

Les tableaux hiéroglyphiques que nous donnons, sont complets et très-exactement copiés ; d'ailleurs, ils n'offrent rien de plus remarquable que ceux qu'on trouve avec profusion dans tout notre ouvrage. Les personnages qui sont mêlés à ces hiéroglyphes, sont toujours sculptés sur les portes, soit à la face extérieure, et alors ils regardent le passage, soit dans l'embrasure, et dans ce cas ils regardent du côté de l'extérieur. Ils sont armés le plus souvent d'un bâton, avec lequel ils semblent vouloir arrêter les profanes, et d'une massue, dont ils paroissent menacer de les frapper.

Nous ferons remarquer le bas-relief *planche 49, fig. 10*, où l'on voit déposées devant une figure assise une multitude d'offrandes de fleurs, de fruits et d'animaux de toute espèce. Parmi ces offrandes sont la cuisse et la tête d'un animal semblable à celui dont les bas-reliefs du sanctuaire, gravés *planche 45*, représentent le sacrifice.

On a copié aussi un bouc et une gazelle qui sont dessinés avec beaucoup de vérité. La *planche 49, fig. 11 et 12*, en offre la représentation.

En gravissant au-dessus et un peu à droite de l'hypogée principal, jusqu'aux deux tiers de la hauteur de la montagne, on arrive à quatre autres hypogées très-voisins les uns des autres ; ils sont à peu près au même niveau, et trois d'entre eux communiquent ensemble par des galeries exécutées sans la moindre régularité. Ces communications ont très-certainement été établies dans des temps modernes par les habitans de ces tristes demeures, lorsqu'ils en eurent rejeté les momies des anciens Égyptiens. Un de ces hypogées est représenté *planche 48, fig. 9* ; le bandeau de la porte est formé de chaque côté par deux lignes verticales d'hiéroglyphes, et au-dessus par trois lignes horizontales. C'est par erreur que l'on n'a indiqué que deux lignes, *fig. 10*. La cote 63 centimètres, qui est exacte, en comporte trois : il est vrai que cette cote a été mal rapportée sur le dessin, comme on peut le vérifier en consultant l'échelle. Ces trois lignes d'hiéroglyphes sont repré-

sentées *fig. 11*. Au bas des deux colonnes verticales, de chaque côté de la porte, on a omis de graver deux figures d'Isis assise et allaitant Horus. Ces deux figures se regardent, et forment de part et d'autre un petit tableau de 1<sup>m</sup>,20 de hauteur, sur 0<sup>m</sup>,50 de largeur. La pose des personnages est gracieuse, et la forme du siège est très-agréable.

Dans l'embrasure de la porte, on a sculpté un personnage tenant un bâton et une massue ; il est environné d'hiéroglyphes : c'est un de ceux que l'on a représentés *planche 49, fig. 8 et 9*. Cet hypogée est partagé en deux salles par des piliers conservés dans la masse du rocher pour soutenir le milieu du plafond. Aux angles de jonction des deux salles, et sur la même ligne que ces piliers, sont deux pilastres qui leur correspondent. La première partie de l'hypogée est carrée ; la seconde est plus large que la première, mais beaucoup moins longue, et elle est terminée dans le fond par une surface courbe où l'on a creusé deux niches et un conduit tortueux qui communique à gauche avec l'hypogée voisin. A droite en entrant dans la première salle, on voit un conduit semblable, qui communique avec l'hypogée que nous décrivons après celui-ci.

On a creusé dans le sol de cet hypogée trois tombes de différentes dimensions, qui probablement étoient recouvertes par des couvercles en granit, semblables à celui que nous avons remarqué dans un des tombeaux de Thèbes, représenté *planche 79, fig. 14, A, vol. II*. Il ne peut donc y avoir aucun doute sur la destination de cet hypogée : il servoit très-certainement aux sépultures.

L'hypogée situé à droite de celui que nous venons de décrire, est représenté *planche 47, fig. 8 et 9* : il est extrêmement dégradé. La porte est entourée d'un bandeau en hiéroglyphes ; et dans l'embrasure sont sculptés, comme à l'ordinaire, de grands personnages armés d'un bâton et d'une massue, et regardant à l'extérieur : ils sont environnés d'hiéroglyphes. Ces sculptures sont représentées *planche 49, fig. 6 et 7*. L'intérieur de l'hypogée est une salle hexagone très-irrégulière, dont le plafond étoit soutenu par deux piliers ménagés dans les rochers : ces supports sont tellement dégradés, qu'on ne voit plus que leurs extrémités à terre et au plafond. Sur une des faces, à gauche et dans le fond, sont de grandes pages d'hiéroglyphes sculptés en relief dans le creux et coloriés en bleu de ciel. Dans le milieu de la face du fond est une niche de deux mètres de hauteur, sur un mètre de largeur et soixante centimètres de profondeur. Sur la gauche on voit deux excavations modernes ; l'une forme un petit cabinet, et l'autre est un conduit par lequel on communique avec la première salle de l'hypogée voisin, que nous avons décrit ci-dessus.

A gauche du premier hypogée, est celui que nous avons représenté *planche 47, fig. 2* ; sa porte est très-grande et environnée d'hiéroglyphes. A gauche de la porte sont encore d'autres hiéroglyphes, et un personnage de sept mètres environ de proportion, qui tient une massue et un bâton : on a omis de le représenter dans l'élévation géométrale, *planche 47, fig. 1*. Les sculptures du côté droit ont été entraînées dans l'éboulement d'une partie du rocher. La vue de cette porte est représentée *planche 46, fig. 10*. Dans l'embrasure on voit encore de grands personnages armés de bâtons et environnés d'hiéroglyphes. Le plan de l'intérieur de

cet hypogée est très-régulier ; c'est une salle parfaitement carrée, dont le plafond repose sur quatre piliers égaux et symétriquement placés. Au milieu du fond est une niche demi-circulaire ; on en voit une autre semblable à gauche. Sur la droite, un conduit tortueux communique avec le premier hypogée dont nous avons parlé.

Le quatrième hypogée, situé à cet étage dans la montagne, est un peu séparé des autres : nous en avons donné le plan, *fig. 3, planche 48*. A son entrée, la montagne est taillée verticalement sur une assez grande étendue. Le bandeau de la porte est décoré d'hiéroglyphes disposés par rangées horizontales dans la partie supérieure et verticales de chaque côté. Au-delà de cet encadrement sont encore d'autres lignes verticales d'hiéroglyphes, à l'extrémité desquelles on a représenté deux espèces de gardiens armés d'un bâton et d'une massue, *planche 48, fig. 4 et 5*. Dans l'embrasure de la porte, on voit deux personnages semblables, *planche 49, fig. 1 et 3*. L'intérieur de l'hypogée présente une salle assez régulière, formant un carré long, et dont le plafond est soutenu par quatre piliers symétriquement placés. Les deux piliers du fond sont plus gros que ceux du devant, comme si l'on eût voulu proportionner leur force à la masse du rocher qu'ils ont à supporter. A gauche dans le fond, on voit l'entrée d'un conduit creusé récemment.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer l'analogie qui existe entre les dessins de l'hypogée que nous venons de faire connoître, et ceux de notre collègue M. Jomard (voyez *planche 46, fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8*) ; analogie qui nous porte à croire que ces dessins se rapportent au même hypogée. L'entrée est décorée de la même manière. Quelques hiéroglyphes copiés par M. Jomard, au-dessus du personnage de la *figure 5, pl. 46*, sont dans une place analogue sur le dessin complet que nous avons donné *planche 48, fig. 5* : le personnage est le même. Les plans de l'intérieur ne diffèrent qu'en quelques points sur lesquels il étoit facile de se tromper. Le premier, c'est que l'hypogée de la *planche 46* est moins profond que celui de la *planche 48* ; différence qu'on pourroit expliquer en supposant que l'on a pris la cote partielle de la deuxième partie de la salle pour une cote totale. Le deuxième point est que le contour du plan à droite, dans la *planche 46*, est symétrique avec le contour à gauche, tandis que dans la *planche 48* il y a de légères différences ; ce qui pourroit tenir à ce que l'auteur du dessin de la *planche 46* n'auroit levé qu'un côté, et auroit supposé l'autre semblable. Enfin l'auteur de ce dernier dessin auroit fait tous les piliers égaux, quoiqu'ils ne le soient pas suivant la *planche 48*, parce qu'il n'en auroit mesuré qu'un. Une ressemblance entre ces deux hypogées se trouve encore dans les représentations des scènes militaires qui leur sont communes. Nous avons noté qu'il existe dans celui de la *planche 48* trois rangs de combattans portant des boucliers d'une forme particulière, et tels qu'ils sont représentés *planche 46, fig. 4*, et que chaque rang de soldats de cette marche militaire est composé de quatorze guerriers. Nous avons de plus extrait la note suivante du journal de voyage d'un de nos collègues (M. Balzac), à l'article des hypogées de Syout : « On a remarqué » un bas-relief couvrant le côté d'une salle de vingt pieds de large sur dix-huit de

» haut, formé de sept à huit rangs de soldats posés sur une ligne horizontale, et tous  
 » de la même manière. Ils se présentent de profil, et sont armés d'un casque, d'une  
 » lance et d'un bouclier. » La dimension de vingt pieds donnée pour la longueur  
 du bas-relief convient bien à la longueur de la première partie des hypogées de la  
*planche 46, fig. 1*, et de la *planche 48, fig. 3*; mais la hauteur de dix-huit pieds est  
 beaucoup trop forte dans l'un comme dans l'autre. Peut-être doit-on lire huit pieds;  
 ce qui convient alors parfaitement. Réduisant le nombre des rangées de soldats dans  
 la même proportion, on trouvera trois rangées seulement au lieu de sept à huit,  
 nombres qui paroissent avoir été écrits de mémoire par M. Balzac, et cela se  
 rapportera au premier témoignage que nous avons cité et au dessin de M. Jomard.  
 Ce dernier a mis plus de quatorze soldats dans chaque rangée, et il a donné au  
 bas-relief beaucoup plus de vingt pieds de longueur.

Les dissemblances que nous avons remarquées, font croire à M. Jomard que  
 l'hypogée qu'il a donné dans la *planche 46*, n'est pas le même que celui que nous  
 avons figuré *planche 48*. Nous ne partageons pas son opinion, parce que nous  
 ne concevons pas comment ce second hypogée, si voisin de ceux que nous avons  
 visités tant de fois, auroit échappé à nos recherches pendant tout le temps que  
 nous avons passé à Syout.

Dans cet hypogée, nous avons remarqué encore beaucoup d'hieroglyphes dis-  
 posés par lignes verticales de 2<sup>m</sup>,74 de hauteur et de 0<sup>m</sup>,16 de largeur chacun :  
 les traits de séparation ont un centimètre de largeur.

Immédiatement au-dessus de l'hypogée principal, et à peu près à la même hau-  
 teur que les précédens (voyez *planche 43, 3-3*), sont trois autres hypogées très-  
 voisins les uns des autres : ils ont été représentés *planche 47, fig. 3*, et *planche 48,*  
*fig. 1 et 6*. Le premier est creusé sur un plan très-régulier et plus riche que  
 ceux dont nous venons de parler. De l'extérieur, on pénètre dans un vestibule  
 carré long, plus large que profond ; il a 9<sup>m</sup>,74 de largeur sur huit mètres  
 seulement de profondeur. En face de la porte de l'hypogée et dans le fond  
 du vestibule, est une autre porte qui conduit, par un couloir de quinze à seize  
 mètres de longueur, à une salle de même dimension que le vestibule. Dans  
 le fond de cette salle sont trois niches, dont on concevra facilement la disposi-  
 tion en consultant le plan et la coupe *fig. 3 et 5, planche 47*. Les parois de cet  
 hypogée sont extrêmement dégradées ; il est très-probable qu'elles étoient autrefois  
 couvertes d'hieroglyphes peints. Sur la minute du plan de cet hypogée, nous avons  
 indiqué, dans le couloir à droite, l'entrée d'un conduit incliné, *fig. 6*, qui, sui-  
 vant notre journal, seroit dans le vestibule. Ce conduit a environ huit mètres de  
 longueur. La petite salle qui est à son extrémité, *fig. 4, 6 et 7*, est carrée, et creusée  
 de douze pieds de profondeur sur la moitié de sa superficie. Au bas de la partie la  
 plus profonde, on trouve trois autres conduits semblables, dont l'un s'enfonce dans  
 la montagne, et les deux autres se dirigent sous l'hypogée : ils sont tous les trois  
 remplis de décombres.

A droite de cet hypogée est celui que nous avons représenté *planche 48, fig. 6* ;  
 son plan ressemble beaucoup à celui du précédent : seulement il n'est pas aussi



étendu. Le vestibule est de même largeur, mais moins profond, et le couloir est plus court. La salle du fond de cet hypogée est moins large que son vestibule.

Adroite et à gauche, à peu près en face l'un de l'autre, et presque au fond du couloir, sont deux conduits horizontaux qui aboutissent à deux petits caveaux, où sans doute étoient déposées des momies. On verra dans la coupe représentée *fig. 7, planche 48*, que le plafond du vestibule est plus élevé que celui du couloir, et ce dernier plus que celui de la salle suivante. Les deux conduits sont à la hauteur du sol du couloir. Le plafond du vestibule est décoré d'ornemens peints. Un cadre d'étoiles forme la première bordure : le reste est rempli de dessins en échiquier, dans le goût des Grecs, des Étrusques et des Arabes. Toutes les parois de cet hypogée ont été couvertes d'hiéroglyphes peints en bleu de ciel. Dans l'embrasure de la première porte, il y a des hiéroglyphes. Le bandeau de la deuxième porte est orné de deux rangées d'hiéroglyphes sur les côtés, et de trois au-dessus. Le plafond du couloir est taillé en arc de cercle (voyez *fig. 8, planche 48*). Cet hypogée est, de tous ceux que nous avons vus dans la montagne de Syout, le plus richement décoré et le plus soigné.

Le troisième hypogée, *planche 48, fig. 1*, voisin des deux précédens, est très-petit, et il ressembleroit plutôt à un caveau dépendant autrefois d'un hypogée plus grand qui auroit été détruit par l'éboulement d'une partie du rocher.

Sur la gauche de la montagne, nous avons remarqué des figures Égyptiennes en pied, sculptées en demi-ronde-bosse (voyez *planche 46, fig. 9*). Il y en a cinq d'un côté et quatre de l'autre, y compris une autre figure, de moitié plus petite, qui paroît représenter un enfant. Ces figures sont très-mutilées. Elles ont 1<sup>m</sup>,30 environ de hauteur, et paroissent représenter des femmes. Nous supposons qu'elles ont appartenu au fond d'un hypogée dont la partie antérieure a été détruite dans un éboulement partiel de la montagne. Au milieu du bas-relief est une excavation irrégulière.

Plusieurs de nos collègues, au nombre desquels étoit M. Fourier, ont remarqué, en descendant la montagne de Syout, le dessus d'une porte presque entièrement enfouie. Ils se sont glissés avec peine par l'ouverture qui restoit, et se sont trouvés dans un petit temple Égyptien, semblable à ceux de Minyeh (voyez *pl. 64, A. vol. IV*). Seulement l'architecture de celui-ci leur a paru plus grossière; au lieu de colonnes, ce sont des piliers carrés qui soutiennent le plafond. Les hiéroglyphes et les peintures sont bien conservés, et l'on y a distingué une procession de quatorze prêtres portant des offrandes à une divinité. N'ayant point visité nous-mêmes cet hypogée, nous nous sommes bornés à rapporter ici les faits consignés dans le journal de M. Fourier.

Il paroît que tous les hypogées de Syout étoient beaucoup moins dégradés il y a quelques années. Un homme du pays, qui nous conduisoit, nous a dit les avoir vus en bien meilleur état; les peintures étoient plus fraîches et mieux conservées; les jambages des portes et les plafonds n'étoient point brisés comme ils le sont à présent. Suivant lui, ce sont des beys et des Mamlouks qui les ont ainsi endommagés récemment en y tirant des coups de fusil, dont effectivement on

voit encore des traces en plusieurs endroits. Cependant il n'a pas pu nous faire connoître exactement ni en quel temps ni par quels Mamlouks ces dégâts avoient été causés.

Les monumens taillés dans le roc ont une cause de destruction qui leur est particulière : les fissures naturelles du rocher et le peu d'homogénéité de ses parties font que les parois ne présentent pas une solidité comparable à celle d'un édifice construit en matériaux choisis. Les piliers, que l'on avoit artistement ménagés, sont, pour la plupart, détruits ou réduits à moitié de leur épaisseur. Les milieux des plafonds sont presque tous détachés; les angles seuls sont bien conservés.

La montagne dans laquelle les hypogées de Syout sont taillées, est calcaire : la pierre est en général très-dure, et fait feu au briquet. On y trouve beaucoup de cristaux de carbonate de chaux sous différentes formes, quelques coquilles et une grande quantité de *silex* en rognons. Au-dessus de la montagne, on voit un lit de ces cailloux. La pierre calcaire qui les renfermoit, a été détruite par les eaux, ou par toute autre cause; car on ne conçoit guère que les pluies, qui sont si rares dans cette contrée, aient produit un si grand effet. Non-seulement le plateau tout entier, mais encore les flancs de la montagne, dans quelques parties où la pierre calcaire a aussi été détruite, sont couverts de ces cailloux siliceux. Il paroît que la cause de destruction du rocher est toujours agissante; car, ainsi que nous l'avons fait remarquer, il y a plusieurs hypogées dont les parties antérieures ont disparu, et dont il ne reste plus que le fond.

Les cailloux siliceux qui sont dans la masse du rocher, ont dû gêner considérablement les ouvriers qui sculptoient les parois des hypogées. Dans quelques endroits, ils ont été laissés à leur place, et l'on a peint par-dessus. Ils forment ainsi sur le mur des saillies très-désagréables à la vue. A Thèbes, où l'art avoit fait plus de progrès, les sculpteurs enlevoient ces *silex* et les remplaçoient par des pièces incrustées dont les joints étoient imperceptibles. (*Voyez la Description de Thèbes, chap. IX, sect. x, pag. 325.*)

Plusieurs hypogées de Syout semblent ne pas avoir été achevés, bien que l'on y trouve des peintures. Nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer que les peintres n'attendoient pas que les sculpteurs eussent entièrement complété les décorations d'un édifice, pour appliquer les couleurs sur les parties terminées.

Dans tous les hypogées de Syout, on voit un grand nombre de cases où les momies étoient autrefois renfermées. Nous avons même trouvé, dans plusieurs, des fragmens de ces momies, particulièrement de loups ou de chacals (1), de jeunes chats, ainsi que d'oiseaux de proie qui avoient encore leurs plumes.

Après avoir fait nous-mêmes toutes les recherches possibles pour trouver des momies bien conservées, nous nous adressâmes à un de ces hommes qui font leur métier de fouiller les catacombes pour y trouver des amulettes qu'ils vendent quelquefois assez cher. Cet homme sembloit bien connoître la montagne; mais

(1) On a rapporté des ossemens tirés de momies de chacal. Ces fragmens sont recouverts de feuilles d'or assez bien conservées. Voyez la *planche 2, fig. 7 et 13,*

*A. vol. III,* et l'explication de cette planche. C'est par erreur que ces objets ont été placés sur une des planches de Thèbes.

il faisoit un grand mystère de ce qu'il savoit. Il nous dit un jour que, deux ou trois ans auparavant, on avoit trouvé dans la montagne des chiens enveloppés de linge, et qui paroissent avoir été conservés depuis long-temps. Ces chiens, nous dit-il, avoient été enterrés anciennement avec autant de soin, parce qu'ils étoient regardés comme *des dieux par le peuple qui existoit alors*. On voit que cet homme avoit quelques idées de l'ancienne histoire de son pays. Il n'est pas probable qu'elles lui soient venues par tradition; nous croirions plutôt qu'elles lui ont été communiquées par des voyageurs Européens. Nous promîmes à notre guide une forte récompense, s'il nous apportoit de ces momies; il fit des recherches, et deux jours après il nous annonça qu'il en avoit trouvé. Il nous mena vers le bas de la montagne dans un endroit où il avoit fait un trou dans les décombres, et nous y vîmes une grande quantité de momies d'animaux presque toutes brisées et déposées par lits horizontaux entre des nattes. Nous avons rapporté quelques-unes de ces momies, parmi lesquelles il y avoit des oiseaux de proie, des chats, peut-être aussi des singes. La plupart étoient des chacals ou des loups. Nous avons encore trouvé dans ces décombres une momie humaine assez bien conservée. Ses cheveux, dont nous avons rapporté une partie, ne sont pas crépus. Elle n'avoit pas été très-soigneusement embaumée, et les bandelettes n'étoient pas arrangées avec une grande perfection; mais cependant, parmi les momies des catacombes de Thèbes, nous en avons vu de bien inférieures à celle-là. Le sol en cet endroit est couvert de morceaux de vieilles toiles, de plumes, de becs d'oiseaux, et d'ossemens de divers animaux. Tous ces décombres ont très-certainement été tirés des hypogées. Ils en auront été rejetés avec mépris par les Chrétiens qui ont habité ces tristes demeures, et qui, sans doute, n'ont pas laissé un seul caveau intact. On doit donc renoncer à trouver des momies dans les catacombes de Syout. Ce n'est que dans les amas de débris dont nous avons parlé, et qui paroissent avoir été déposés là avec quelque précaution, puisque les lits sont séparés par des nattes, que l'on pourroit, à force de recherches, espérer de découvrir des momies passablement conservées.

Nous pressions un jour notre guide de nous conduire à des grottes où nous trouverions des momies humaines tout entières. Après y avoir réfléchi quelque temps, il nous le promit; mais il nous dit qu'il falloit aller un peu loin dans la montagne. Ce voyage n'étoit pas sans danger: toutefois, séduits par les promesses de notre guide et par l'espérance de visiter des catacombes qui eussent été respectées, « nous partîmes » sans escorte (1), parce que les troupes alors à Syout étoient trop peu nombreuses » et trop occupées pour nous en fournir une, et sans rien dire de nos projets, dans la » crainte que le commandant de la place, par intérêt pour notre sûreté, ne s'opposât » à notre excursion. Notre guide nous fit gravir la chaîne Libyque. Nous descendîmes » de l'autre côté dans une vallée étroite, que nous suivîmes pendant une heure; puis » nous montâmes plusieurs collines, et nous traversâmes successivement quelques » ravins où la chaleur étoit fortement augmentée par le reflet des rayons solaires » que renvoie un terrain blanc, dépouillé de toute espèce de végétation. Enfin,

(1) Cette relation est extraite du journal de voyage de M. du Bois-Aymé, avec lequel nous avons fait l'excursion que nous lui laissons raconter ici.

» après avoir marché environ deux heures, notre guide, nous montrant les restes  
 » d'un ancien édifice, et, près de là, quelques voûtes peu élevées au-dessus du sol,  
 » nous dit que c'étoit en cet endroit qu'il y avoit des momies d'homme. Nous  
 » reconnûmes facilement que nous n'étions pas sur des ruines de l'antique Égypte,  
 » mais sur des ruines chrétiennes, humbles demeures de ces anachorètes qui, dans les  
 » premières années de notre ère, se réfugièrent dans les déserts de la Thébaïde.  
 » Pendant que nous considérions les restes du saint monastère, notre guide s'étoit  
 » mis à fouiller sous une des petites voûtes, et bientôt il nous appela pour nous  
 » faire voir un cercueil de bois de sycamore, qu'il venoit d'en tirer. Ce cercueil  
 » renfermoit un homme blanc dont les parties musculaires, la peau, les dents, les  
 » ongles et la barbe étoient parfaitement conservés, ainsi que le linceul qui enve-  
 » loppoit le corps. Nous n'aperçûmes cependant aucune trace d'embaumement.  
 » Cette étonnante conservation doit être attribuée à un terrain aride que jamais la  
 » pluie ni le fleuve n'arrosent, à un air sec et à un soleil brûlant. » Nous revînmes  
 de notre expédition, un peu honteux de son résultat, et en grondant notre guide,  
 qui ne concevoit pas pourquoi nous n'étions pas satisfaits.

En revenant à Syout, nous passâmes sur le plateau qui couronne la montagne dans laquelle sont creusés les hypogées. Ce plateau domine, d'un côté, sur toute la vallée du Nil, et, de l'autre, la vue s'étend au loin vers le désert de la Libye. Il est couvert de tessons de poterie; on croit même y reconnoître des restes de citernes et de conduits pour les eaux: on y remarque un grand nombre de débris de constructions en brique. Toutes ces ruines, les hypogées et les fragmens de colonnes que nous avons vus à Syout ou dans les environs, annoncent assez l'existence d'une ancienne ville. La position de Syout est irrévocablement fixée sur la carte de l'Égypte qui a été levée pendant le cours de l'expédition Française; et toutes les erreurs des voyageurs antérieurs et des géographes (1) sont, par cela seul, rectifiées. D'un autre côté, les itinéraires anciens s'accordent pour placer dans cette position la ville qui, au temps de Ptolémée, portoit le nom de *Lycopolis*. Les loups ou les chacals y étoient en vénération, et cela explique pourquoi nous avons trouvé dans la montagne une si grande quantité de débris de momies de ces animaux. D'ailleurs, il n'y a point de ruines aux environs de Syout qui puissent être comparées à celles que l'on y rencontre. Il est donc à peu près certain que la ville de *Lycopolis* occupoit l'emplacement de Syout, entre le Nil et la montagne; que les catacombes de cette ancienne ville étoient dans la montagne voisine, et qu'une forteresse dépendante de *Lycopolis* existoit sur le plateau qui domine tout le pays. Quelques traditions anciennes, rapportées par Diodore de Sicile (2), tendent à faire croire, en effet, que *Lycopolis* étoit une position militaire importante.

(1) Voyez d'Anville, Mémoires sur l'Égypte, pag. 181.

(2) Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. 1, pag. 99.

# DESCRIPTION DES RUINES D'ACHMOUNEYN

OU

## HERMOPOLIS MAGNA;

PAR E. JOMARD.

---

### CHAPITRE XIV.

---

§. I.<sup>er</sup>

#### *Généralités.*

LE nom d'*Hermopolis* a été donné à plusieurs villes d'Égypte. Hermès ou Thoth le Mercure Égyptien, étoit honoré, en divers lieux de cette contrée, pour les bienfaits sans nombre qu'on lui attribuoit. Il avoit inventé les arts agréables et les arts utiles : on lui devoit les principes de la musique, de l'écriture, de la grammaire, de l'éloquence ; l'art de raisonner et celui de calculer ; enfin la découverte des mesures et la plupart des sciences (1). Ce personnage symbolique avoit un temple à *Hermopolis Magna* dans l'Heptanomide, et à *Hermopolis Parva* dans la partie occidentale de la basse Égypte ; enfin l'on peut regarder la ville d'Hermonthis, au-dessus de Thèbes, comme lui ayant été consacrée. Le surnom de *Magna* donné à la première de ces villes annonce la prééminence qu'elle avoit sur les autres ; c'est ce que l'étendue actuelle des ruines confirme très-bien. En effet, cette étendue ne le cède point, si elle n'est supérieure, à celle des plus grandes villes dont nous avons retrouvé les vestiges, Thèbes et Alexandrie exceptées.

La ville d'*Hermopolis Magna* étoit méditerranée, c'est-à-dire, située dans l'intérieur des terres et au milieu d'une des plus grandes plaines de l'Égypte. Plusieurs canaux du Nil s'y rendoient jadis, si l'on en juge par ceux qui subsistent encore et qui arrosent la plaine. Non-seulement elle étoit la capitale d'une préfecture appelée *nomus Hermopolites*, mais elle étoit indubitablement le lieu principal de toute l'Heptanomide : aussi elle n'a cessé de rassembler dans ses murs une grande population, jusqu'à l'époque où l'empereur Adrien bâtit sur la rive droite du Nil, en face même d'Hermopolis, une cité nouvelle où il déploya toute la grandeur Romaine. C'est à ce moment qu'a commencé la décadence de la ville Égyptienne (2).

Les générations qui se sont succédées sur le sol de cette dernière, ont laissé

(1) Plut. de *Iside et Osiride*, Plat., Diod., &c.

(2) Voyez pag. 2, note 6.

des traces des divers âges qui les ont vues fleurir. A côté des constructions Égyptiennes, on trouve des ouvrages des Grecs, des débris de l'architecture Romaine. Toutes les habitations se sont détruites et amoncelées l'une après l'autre, et les hauteurs que ces décombres ont formées sont presque de véritables montagnes. La suite de ces hauteurs forme une ceinture très-étendue, saillante et élevée au-dessus de la plaine. C'est dans un enfoncement qu'elles laissent entre elles, vers le nord et sur l'axe des ruines, qu'est situé le portique Égyptien, reste d'un temple remarquable par la grandeur de ses proportions; à l'autre extrémité est situé le village actuel d'Achmouneyn, l'un des plus considérables de la province de Minyeh.

## §. II.

### *Observations historiques et géographiques.*

ON peut regarder comme à peu près impossible de remonter à l'origine de la ville d'Hermopolis. Les Grecs, auxquels nous devons la connoissance de cette ville, ne nous ont pas conservé son nom antique, à moins qu'on ne veuille regarder *Hermès* comme un ancien nom Égyptien (1). C'est à Hermopolis, dit Hérodote (2), qu'on avoit coutume de transporter les ibis embaumés, comme les éperviers à Butos. Bien que Diodore de Sicile ne parle point de cette ville, elle étoit encore de son temps une des plus importantes de l'Égypte. Pline fait seulement mention du nome *Hermopolite*. Strabon nous apprend que, chez les Hermopolites, le cynocéphale étoit en honneur. Cet animal étoit une espèce de singe consacré au Mercure Égyptien, suivant Horapollon.

Sous l'empereur Trajan, on frappa à Hermopolis, ou peut-être dans la métropole de l'Égypte, des médailles qui portent le nom du nome *Hermopolite*. L'ibis qui se trouve sur ces médailles, est un symbole connu d'Hermès, auquel il étoit consacré (3), ainsi que le cynocéphale. Sous Adrien, on avoit également frappé une médaille de la préfecture Hermopolitaine, où l'on voit un cynocéphale assis (4). J'ai copié sur un des édifices d'Achmouneyn une inscription Grecque en l'honneur des Antonins; cette inscription est monumentale, et elle prouve que ce lieu avoit de l'importance sous le règne de Marc-Aurèle (5).

Du temps d'Ammien Marcellin, Hermopolis étoit encore une des plus célèbres villes de la Thébaïde (6). Dans la Notice de l'Empire, on voit qu'il y avoit là un poste de cavalerie; *cuneus equitum scutariorum Hermopoli* (7). Un certain Herméas, né à Hermopolis, que Plutarque cite dans son Traité d'Isis, avoit écrit un livre sur cette ville: c'étoit un poëme en vers iambes en l'honneur de sa patrie (8).

(1) Zoëga le regarde comme venant de Ἑρ-Ἐολι, *pater scientiæ* (pag. 224).

(2) Hérodote, *Hist.* liv. II, §. 67.

(3) Horapoll. *Hieroglyph.* pag. 51. Plutarch. *de Iside et Osiride*. Platon, in *Phædro*. Consultez *l'Histoire naturelle et mythologique de l'ibis*, par M. Savigny, §. 12.

(4) Voyez la planche des nomes d'Égypte, dans la collection d'antiquités, *A. vol. V.* Il y a encore d'autres

médailles de ce nome, qui sont également significatives.

(5) Voyez, ci-dessous, le §. III.

(6) Hermopolis, Coptos et Antinoë, sont les trois villes que nomme Ammien Marcellin comme les principales; mais il est vraisemblable qu'Hermopolis a commencé à déchoir avec la prospérité d'Antinoë. (*Am. Marc. Rer. gest.* lib. XXII, pag. 233.)

(7) *Notit. Imperii utriusque*, pag. 90.

(8) Photius, *Bibl. cod.* CCLXXIX.

Dans le Bas-Empire, un évêché y fut établi; beaucoup de couvens des environs relevoient de l'évêque d'Hermopolis.

Ainsi l'on peut assurer que ce lieu a été à-la-fois une des plus anciennes villes de l'Égypte et une de celles qui ont existé le plus long-temps. Sa position centrale, au milieu de la vallée, entre le fleuve et la grande branche connue sous le nom de *Bahr-Yousef*, enfin dans une des plaines les plus larges de l'Heptanomide et même de toute la Thébaïde, étoit un suffisant motif pour qu'on en fît le siège d'une grande préfecture, et que cet avantage lui demeurât pendant une longue suite de siècles. Ce qui l'a fait déchoir a été, sans doute, la fondation de la ville d'Antinoé dans son voisinage. Mais, depuis la domination Romaine, une autre cause a contribué à lui faire perdre sa prépondérance, et cette cause est la diminution successive du volume d'eau que fournissoit la branche appelée *canal de Joseph*, et dont les habitans dispoient, dans l'antiquité, pour l'irrigation de leur territoire. Quand ce canal a cessé d'y apporter l'eau nécessaire pour abreuver une grande population et pour l'aménagement des terres, les habitans se sont rapprochés peu à peu du Nil, et la ville de Meylâouy a succédé à Hermopolis.

Meylâouy el-A'rych est située à deux lieues environ au sud d'Achmouneyn : autrefois placée sur le Nil (et elle l'étoit encore en 1720), cette ville étoit la capitale de la province moderne; son port servoit à la réunion des grains destinés pour la Mecque, et recevoit en échange les produits de l'Arabie, dont elle étoit l'entrepôt. Mais le fleuve a abandonné ses murailles, et une autre ville a succédé à son tour à ces deux capitales. C'est Minyeh qui est aujourd'hui le chef-lieu de la province; mais celle-ci porte toujours le nom de province d'Achmouneyn, *Oulâyet Achmouneyn* ou *Aqlym Achmouneyn*.

Il me reste à faire voir ici que la géographie comparée place incontestablement à Achmouneyn la ville d'*Hermopolis Magna*. Bien que cette position soit généralement reconnue comme certaine, je ne puis cependant, dans cette Description, me dispenser d'en alléguer la preuve géométrique, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. L'Itinéraire d'Antonin fait passer la route par les points suivans : *Oxyryncho*, *Ibiu xxx*, *Hermopoli xxiv*, *Cusis xxiv*, *Lycu xxxv*. Il résulte de cette route que d'Hermopolis à Lycopolis il y a cinquante-neuf milles Romains; convertie en mètres sur le pied de 1478 mètres par mille (1), cette distance équivaut à 87202 mètres : or on trouve 87500 mètres sur la carte moderne, entre Achmouneyn et Syout, dont l'emplacement est le même que celui de Lycopolis (2).

La latitude donnée par Ptolémée pour Hermopolis, selon Abou-l-fedâ, est de 27° 40' : on a trouvé, par les dernières observations astronomiques, 27° 45', d'après la latitude de Minyeh et la composition de la carte. Il y a ici bien plus d'exactitude que dans les autres latitudes de ce géographe.

Quand on manqueroit de documens géographiques, l'étendue considérable de

(1) Voyez mon *Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens*.

(2) Voyez la Description de Syout, par MM. Jollois et Devilliers, chap. XIII.

L'Itinéraire ne présente que cinquante-quatre milles

entre Oxyrynchus et Hermopolis; la carte en fait trouver un peu plus de soixante-huit [101000 mètres] entre Behneseh et Achmouneyn. Si Behneseh est réellement le reste d'Oxyrynchus, il faudroit écrire *Ibiu xxxxiv*, et *Hermopoli xxxxiv*.

terrain qu'occupent les ruines d'Achmouneyn, ne permettroit pas de chercher ailleurs la ville capitale qui étoit dans ce quartier. Je ne dois pas omettre ici cette circonstance, que la province elle-même dont Minyeh est aujourd'hui le chef-lieu, s'appelle *province d'Achmouneyn*; ce qui prouve bien que ce même endroit a toujours donné son nom à la contrée, et que par conséquent il en étoit la capitale (1).

### §. III.

#### *Topographie des Ruines d'Achmouneyn.*

LORSQU'ON est à Antinoé et qu'on veut visiter les ruines d'Achmouneyn, on traverse le Nil et on descend à el-Bayâdyeh, village uniquement composé de Chrétiens (2). De là on se dirige, au sud-ouest, vers Deyr Nasârah, petit couvent, où il faut traverser un large canal peu profond, appelé *Tera't el-Sebakh*, et qui est l'origine du bas-fond connu sous le nom de *Bathen*. On va ensuite à l'ouest; et, après avoir marché pendant une heure et un quart depuis le couvent, on arrive aux ruines d'Achmouneyn. La montagne Libyque reste encore très-loin à l'ouest. Tout le bassin a plus de trois lieues un quart de largeur (3). La culture en est d'une extrême richesse : il y a peu de contrées mieux arrosées. Au levant, les canaux du Nil y versent leurs eaux; au couchant, et au pied de la chaîne de Libye, le canal de Joseph, supérieur lui-même au Nil, contribue un peu à l'irrigation; enfin le milieu de cette plaine est sillonné par des canaux qui, s'ils ne sont pas navigables, comme dans l'antiquité, répandent, distribuent et conservent en partie, toute l'année, avec le secours des digues, les eaux de l'inondation. J'ai résidé plusieurs jours à Achmouneyn, et j'ai fait trois voyages dans ce canton; chaque fois j'en ai admiré la fertilité: aussi Achmouneyn est-il un village riche et populeux, son territoire étendu, ses habitans riches en chevaux, en bestiaux, en cavaliers; ils sont tous bien armés, et ne craignent pas les insultes des Arabes. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cet état actuel du pays; dans un Mémoire sur le canal de Joseph et l'Égypte moyenne, je placerai les observations qui se rapportent à cette matière.

La plaine est traversée, dans toute sa largeur, par une digue principale appelée *Gesr Soultâny* ou *Gesr el-Achmouneyn*, qui vient s'appuyer, du côté de l'est, sur les ruines; c'est là qu'aboutit le chemin que j'ai indiqué. De l'autre côté des ruines, c'est-à-dire, du côté de l'ouest, la même digue continue et s'appuie sur le canal de Joseph, en face de Touné, l'ancienne *Tanis*. En arrivant aux ruines, il faut encore traverser un petit canal qui en fait tout le tour.

(1) On lit dans S. Augustin, de *Civitate Dei*, lib. VIII, cap. XXVI : *Hic enim Hermes major, id est, Mercurius, quem dicit avum suum fuisse, in Hermopoli, hoc est in sui nominis civitate, esse perhibetur.*

Je citerai encore dans cette note un passage des Annales de George Cedrenus: *Hermopoli, quæ est urbs Thebæidis, Persica arbor fuit, cujus folia aut cortex cuivis morbo mederentur: eam ferunt arborem sese inclinasse, et Christum adorasse in Ægyptum fugientem, eique umbram præbuisse*

(lib. XXX, pag. 252, *Xylandro interprete*, Paris, 1647, in-fol.). Je laisse au lecteur à qualifier l'espèce de cet arbre miraculeux.

(2) Cette population Chrétienne est un reste des anciens habitans d'Hermopolis du Bas-Empire: obligés de fuir cette partie de l'Égypte, ils se sont établis à el-Bayâdyeh, et même sur l'autre rive du fleuve. Voyez la Description d'Antinoé, chap. XV.

(3) Plus de 9000 toises, près de 18000 mètres.



Ce qui frappe la vue, en arrivant au pied de ces ruines, c'est la grande étendue, la hauteur, la couleur sombre et presque noire, des décombres dont elles sont formées. On se porte avec empressement sur un des monticules les plus élevés, pour embrasser tout l'ensemble. De là on aperçoit, vers le nord, le magnifique portique placé sur l'axe des ruines; au sud, le village; çà et là, des enfoncemens où les eaux des canaux parviennent et séjournent; de tous côtés, des débris et des fragmens de pierres renversées, la plupart d'architecture Grecque et Romaine. Le plan des ruines forme un rectangle dont la longueur est exactement, ainsi que l'axe du grand temple, parallèle au méridien magnétique : dans cette dimension, les ruines ont plus de 2200 mètres; la largeur en a 1650, et le contour, 6300.

En partant du point où la digue aboutit, et allant vers le nord, on rencontre d'abord des piédestaux et des bases de colonnes en pierre calcaire, épars sur le sol, soit qu'ils proviennent d'un édifice aujourd'hui ruiné et dont on ne retrouve plus le plan, soit qu'ils aient été transportés d'un autre endroit. Parmi ces fragmens sont des colonnes de granit, et une base attique en pierre calcaire numismale, bien conservée. Les monceaux de ruines qui se sont accumulés sur ce point, ont enseveli, sans doute, la plus grande partie de ces débris. Il subsiste cependant quelques parties moins détruites que les autres.

Si l'on se dirige vers l'ouest, on traverse le grand chemin allant du nord au sud et conduisant au village, et qui paroît être le reste d'une ancienne rue longitudinale de la ville; cette rue étoit dans le prolongement de l'axe du temple. Des ruines de briques sont au-delà. Le temple lui-même est à six cent cinquante mètres environ de l'extrémité nord des décombres : nous en ferons, dans le paragraphe suivant, une description spéciale. En revenant vers le sud, on trouve, dans un bas-fond où séjournent les eaux d'un petit canal qui traverse les ruines, plusieurs colonnes en granit renversées; auprès, sur une butte élevée, des restes de fours où l'on a converti en chaux les matériaux des monumens; plus loin, des blocs de pierre ayant appartenu à des monumens antiques. A l'extrémité sud, est le village qui a succédé à cette grande ville : il a plus de trois cents mètres de longueur; sa population est de cinq cents ames; son nom entier est *Nefs el-Achmounyn*.

Au milieu des buttes qui composent ces ruines, sont des bas-fonds couverts de salpêtre que les habitans exploitent; ils savent lessiver les terres et fabriquer le salpêtre, avec lequel on fait ensuite la poudre à canon dans la petite ville de Meylâouy. Je ne dois pas oublier de dire que les trous des fouilles servent de repaire à de nombreux chacals et à des renards; les étangs qui sont dans les bas-fonds, sont remplis de canards et de poules d'eau.

On trouve dans les fouilles quantité de vases antiques : plusieurs sont des amphores où les anciens Chrétiens, au rapport des habitans, conservoient le vin; leur hauteur est d'un demi-mètre, ou dix-huit pouces : la plus grande partie est brisée, et l'on trouve au fond des résidus qui annoncent en effet, quand on les brûle, qu'une liqueur spiritueuse y a séjourné. On voit encore, dans les débris, des vases d'un beau ton rouge Étrusque, dont la pâte est très-fine, des portions de verre de diverses couleurs, et beaucoup de médailles Romaines.

Auprès du village, et à l'est, il y a aussi des colonnes de granit de trois pieds de diamètre, des pierres ornées d'oves et autres moulures Grecques, des fragmens d'architrave, et divers débris d'entablement (1); au nord, est le reste d'une grande mosquée ruinée, qui étoit enrichie de colonnes fort belles, dont une partie est encore en place; enfin, au midi, il y a des colonnes en granit.

Allant du village vers le nord, on trouve d'abord des débris d'architecture Grecque ou Romaine; puis d'autres colonnes de granit, dont trois sont debout et encombrées aux deux tiers.

Dans l'axe même et à quatre cents mètres au sud du grand temple, est un édifice en pierre calcaire, presque entièrement ruiné et enfoui, et qui avoit échappé aux voyageurs. On voit hors du sol sept à huit grosses pierres liées par leurs assises. En faisant faire quelques fouilles, j'ai trouvé sur l'une d'elles, qui regarde la terre, une inscription Grecque portant le nom des Antonins. Elle est dans la forme de celles d'Antinoé. Voici ce qu'il m'a été possible de copier :

ΑΓ ΑΘΗΙ ΘΥΧΗΙ  
ΥΠΕΡ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΚΑΙΣΑΡΩΝ  
ΜΑΡΚΟΥ ΑΥΦΑΙΟΥ ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ.

C'est-à-dire,

À LA BONNE FORTUNE  
SOUS LES EMPEREURS CÉSARS  
MARC-AURÈLE ANTONIN, &c.

Je n'ai pu transcrire le reste de l'inscription, ni continuer les fouilles que j'avois commencées, et qui m'auroient peut-être fait reconnoître ce monument pour un *Typhonium*, tel qu'il en existe dans la plupart des anciennes villes, à côté des grands temples. J'avoue toutefois qu'il m'est impossible de rien affirmer sur la nature de cet édifice, et même sur le style de son architecture; il est trop encombré pour que j'aie pu découvrir s'il est d'origine Égyptienne, Grecque ou Romaine. Ce n'est pas l'inscription seule qui me porteroit à penser que sa construction est l'ouvrage des Romains, puisque ceux-ci ont tracé des inscriptions sur un grand nombre de monumens Égyptiens; mais il est intéressant d'avoir dans celle-ci une preuve certaine que la ville florissoit encore sous les Antonins. Les caractères en sont tracés avec une sorte d'appareil; ils sont d'une grande dimension, et semblent appartenir à une inscription monumentale. Les pierres qui faisoient partie de cette construction, sont, au reste, d'une grandeur considérable.

Auprès de cette ruine il y a encore les tronçons de sept à huit colonnes de granit. Ainsi voilà, dans les ruines d'Achmouneyn, six endroits où il y a des colonnes de cette matière, qui sont peut-être les restes d'autant d'édifices somptueux élevés en différens âges (2). Il est possible aussi que les colonnes d'un même monument aient été transportées en plusieurs lieux de ces ruines, quoique, du

(1) M. Balzac a vu dans les ruines un chapiteau Ionique.

(2) Ces colonnes ne sont peut-être autre chose que des restes d'anciennes églises.

reste, le poids de ces masses puisse être considéré comme un obstacle suffisant pour l'empêcher.

Tous ces débris annoncent la richesse de l'ancienne Hermopolis, et l'étendue actuelle des ruines confirme cette idée. Le tour actuel est d'environ 6300 mètres [3230 toises], comme je l'ai dit. Les constructions particulières ont disparu, comme par-tout; cependant, en beaucoup d'endroits, on trouve des murs en briques crues, qui paroissent avoir appartenu à la haute antiquité. Il ne faut pas les confondre avec d'autres constructions qui sont faites en briques crues de petite dimension, et qui sont l'ouvrage des Égyptiens modernes : les premières se reconnoissent à la grandeur des briques qui les composent.

#### §. IV.

##### *Du Portique d'Hermopolis Magna.*

Le portique d'Hermopolis, seul reste considérable de cette grande ville, a appartenu à l'un des plus magnifiques temples de l'Égypte ancienne. Les dimensions des colonnes ne le cèdent qu'à celles des colonnes qu'on trouve dans les grands palais de Thèbes, et le diamètre excède celui des colonnes de Tentyris de plus d'un quart; la longueur du portique devoit excéder celle du frontispice de Denderah, à peu près dans le même rapport. Ainsi ce monument est un des plus considérables de l'architecture Égyptienne. Cette grandeur colossale nous a paru plus gigantesque encore, en sortant d'Antinoé, où nous avons séjourné quelques jours, et où les proportions, quoique d'ailleurs plus élégantes, nous paroissent mesquines auprès des édifices de la Thébaïde, qui avoient laissé dans notre esprit de si fortes impressions.

J'ai dit que le portique est dans l'axe des ruines, à six cent cinquante mètres environ de leur extrémité septentrionale. Il est peu encombré; douze colonnes sont encore debout, couronnées de leurs soffites, des architraves et des plafonds : mais il a beaucoup souffert, et il a même perdu une ou deux rangées de colonnes entières; car tout annonce qu'il étoit composé de dix-huit ou vingt-quatre colonnes. Ce qui surprend le plus, est de trouver si peu de vestiges du temple proprement dit. Par-tout ailleurs, par exemple à Esné, où le portique seul subsiste, l'on peut supposer aisément ce que sont devenues les parties postérieures; même à Antæopolis, le sol est jonché de pierres qui proviennent des murailles de l'édifice. Ici l'on ne voit plus rien, et le sol lui-même est peu élevé; on doit donc croire que cette partie du monument a été détruite, à dessein, de fond en comble, et qu'on a cherché à faire disparaître jusqu'aux débris des ruines. La pierre dont il a été bâti est calcaire, et l'espèce en est numismale; telle est sans doute la cause de la destruction de l'édifice : les Chrétiens et les Musulmans ont brisé les pierres pour les convertir en chaux.

Les architraves et les plafonds sont encore aujourd'hui en place, comme je viens de le dire. Un quart de la corniche, au milieu de la façade, est également

conservé; le reste n'existe plus : les antes ont disparu en entier. Les chapiteaux sont mieux conservés que les colonnes; de vives couleurs y brillent encore d'un grand éclat. S'il faut en croire le récit que m'ont fait les habitans, c'est Moustafâ-bey qui a sapé six des colonnes et les a mises dans l'état où on les voit afin de faire écrouler l'édifice et d'en tirer l'or qui, disent-ils, y est caché. Après avoir dégradé extérieurement quelques assises de pierre, il reconnut l'inutilité de ses efforts, et renonça à sa folle entreprise. Je ne puis attribuer à un bey, ou du moins à un seul homme, la destruction même superficielle des colonnes, bien que cette dégradation, qui s'élève jusqu'à dix et douze pieds au-dessus du sol, nuise peu à la solidité de ce portique, et n'en ait en aucune manière ébranlé les supports; elle ne peut être l'ouvrage que d'un très-long temps, ou d'une suite d'efforts de la part de plusieurs hommes puissans (1).

Ainsi que dans les autres villes anciennes, les habitans du voisinage ont les idées les plus absurdes sur l'origine du monument. J'abuserois de la patience du lecteur, si je rapportois les contes extravagans des gens du pays; je préfère citer le surnom qu'ils donnent au temple d'Hermopolis. Plusieurs d'entre eux se sont accordés à me dire qu'il s'appeloit *Mahlab el-Benât*, c'est-à-dire, lieu d'amusement pour les jeunes filles (ou les jeunes princesses). Au reste, je crois avoir entendu appliquer ce surnom à d'autres anciens édifices.

Le temple est exactement orienté selon le nord de la boussole, c'est-à-dire que la façade est tournée vers le sud magnétique; du moins elle l'étoit en 1800, le 29 octobre (2). Cette direction n'est point d'accord avec celle qu'on croyoit avoir toujours été affectée par les Égyptiens, celle du levant; mais l'axe du temple est parallèle au cours du Nil, et nous avons vu assez souvent les édifices placés dans ce sens. La ville d'Hermopolis avoit la même direction que l'édifice, et même les axes de l'une et de l'autre se confondent presque en un seul. L'observation que nous avons faite, de la coïncidence de l'aiguille aimantée avec l'axe du temple d'Hermopolis, servira dans tous les temps à connoître la marche que suit la déclinaison magnétique dans ses variations.

La hauteur totale du portique au-dessus de la base des colonnes est de  $16^m \frac{2}{3}$ , à fort peu près (3); la base avoit environ 7 décimètres de haut : la colonne, compris le dé et sans la base, a  $13^m,16$  de hauteur.

La circonférence du fût de la colonne, mesurée à la hauteur des premiers anneaux ou bandes circulaires qui lient les côtes entre elles, autrement de la quatrième assise, est de  $8^m,8$ , d'où l'on conclut le diamètre de  $2^m,8$ , ou près de neuf pieds; tout en bas du fût, la circonférence est de  $8^m,7$ .

Le chapiteau a  $3^m,94$  de haut avec le dé.

L'entre-colonnement du milieu est plus grand que les autres; sa largeur est de  $5^m,20$  entre le nu des fûts. L'entre-colonnement ordinaire est de 4 mètres; parallèlement à l'axe, il n'est que de  $3^m,66$ . A défaut de la longueur totale de la façade

(1) On a cru aussi que le séjour des eaux de l'inondation avoit pu produire cet effet, parce que la pierre calcaire laisse infiltrer et même remonter l'humidité.

(2) Le 7 brumaire an 8.

(3) Voyez planche 52, A. vol. IV, et l'explication des planches.

dû portique, qu'on ne peut connoître à cause de la destruction des antes, on a mesuré l'intervalle extérieur entre la première et la sixième colonne; il est de 38 mètres, environ 117 pieds: la façade entière devoit avoir environ 50 mètres (1).

Le portique d'Achmouneyn est un exemple de la solidité de la construction Égyptienne. Aucun édifice peut-être n'avoit été bâti plus solidement; ses proportions sont massives, et la hauteur de la colonne n'a que cinq diamètres, tandis que dans d'autres monumens elle en a six. En revanche, l'entablement a des proportions moins élevées qu'ailleurs; elles paroissent même un peu basses pour la hauteur des colonnes: mais l'appareil étoit parfait; et le monument seroit intact comme les parties subsistantes, si les constructeurs eussent fait choix du grès pour leurs matériaux, au lieu de la pierre calcaire, dont les barbares ont fabriqué de la chaux.

Ceux-ci ont tellement exploité cette riche carrière, qu'on ne voit derrière le portique, ni colonnes, ni fragmens de colonne, de frise ou de corniche, ni reste de muraille, ni même aucun éclat de pierre; et ce n'est pas une des choses les moins surprenantes pour les voyageurs, jusqu'au moment où ils en ont découvert la cause.

Les assises dont les colonnes sont formées, sont égales et régulièrement hautes de 0<sup>m</sup>,56. La partie inférieure du fût a 3 assises; la partie moyenne et la partie supérieure en a 4; les liens inférieurs, 1 et demie; les deux autres liens, chacun 2; le chapiteau, 6; enfin le dé, 1; et si la base en avoit 1 et demie exactement, comme je le pense, le tout faisoit 25 hauteurs d'assise (2).

Les pierres de l'architrave sont d'une grandeur énorme. Il n'y en a que cinq dans toute la longueur de la façade. La plus grande, qui est au milieu, est longue de 8 mètres [près de 25 pieds]. Les autres sont de 6<sup>m</sup>,8. Ce qui reste de la corniche est une grande pierre, un peu entamée du côté gauche, et dont la longueur est de 10<sup>m</sup>,8 [environ 33 pieds  $\frac{1}{4}$ ].

J'ai dit que la pierre avoit pu être tirée de la montagne Libyque; cependant Besa, ancienne ville Égyptienne, située de l'autre côté du fleuve, avoit de vastes carrières qu'on admire encore aujourd'hui. Il se peut qu'elles aient fourni aussi des matériaux aux édifices d'Hermopolis.

Il n'est guère possible d'asseoir un jugement sur la disposition que devoit avoir ce grand édifice; nous n'avons pas même tenté de le restaurer. Il est certain que le premier portique étoit composé de dix-huit colonnes, peut-être même de vingt-quatre, comme à Denderah; et l'on peut supposer avec vraisemblance qu'il étoit suivi d'un second péristyle, de plusieurs salles, du sanctuaire et de l'enceinte. Y avoit-il un pylône en avant du temple? c'est ce dont on ne peut avoir aucune preuve, du moins par les vestiges subsistans; car les ruines qui sont au midi du temple, sont trop éloignées pour être le reste de ces portes antérieures.

On doit d'autant plus regretter la destruction du temple d'Achmouneyn, que sa disposition et toutes ses parties avoient certainement un caractère particulier,

(1) Consultez la planche 52, A. vol. IV, pour connoître les dimensions des autres parties du portique.

(2) Selon le P. Sicard, les colonnes sont de trois mor-

ceaux. Il faut qu'il n'ait pas aperçu les assises aujourd'hui si apparentes, ou qu'au temps de son voyage on n'eût pas encore détruit la surface extérieure des colonnes.

comme on peut en juger par les singularités que présente le portique. Tous les temples ont dans leur corniche, au-dessus de l'entrée, un vaste globe ailé qui s'étend d'une des colonnes du milieu à l'autre. Ici, il n'y a point de globe ailé; la corniche, dans toute sa longueur, est uniformément décorée de légendes hiéroglyphiques, appuyées sur des vases, couronnées de feuilles, et très-serrées l'une contre l'autre. Dans le seul espace de l'entre-colonnement du milieu, du centre d'une colonne à celui de l'autre, il y en a vingt-six : c'est l'unique exemple d'un édifice Égyptien dont la façade ne soit pas décorée du disque ailé. Les colonnes n'ont d'hiéroglyphes que sur le dé et sur les fuseaux intermédiaires. Enfin ce temple est le seul qui, dans son premier portique, présente des colonnes du genre de celles-ci.

Les colonnes d'Hermopolis sont décorées de fuseaux ou cannelures, comme celles de Louqsor, du *Memnonium*, et aussi d'Éléphantine, et le chapiteau est en forme de bouton de lotus tronqué. Les fuseaux sont liés par trois anneaux, de cinq bandes chacun; en bas et au milieu, ils sont au nombre de huit; au-dessus, il y a trente-deux fuseaux : le chapiteau est également à côtes, et leur nombre est aussi de huit. Le bas du fût est arrondi et un peu plus étroit que le diamètre du premier tiers; c'est l'imitation de la tige du lotus à sa partie inférieure. La frise ou architrave est composée de tableaux encadrés par des hiéroglyphes et représentant des offrandes aux dieux de l'Égypte. Dans ces tableaux, le dieu principal a tantôt la tête de l'ibis, et tantôt celle de l'épervier. Les soffites sont enrichis d'inscriptions hiéroglyphiques, et les plafonds sont ornés d'étoiles serrées et très-petites. Sous le plafond du milieu, il y a des figures d'oiseaux ayant les ailes déployées.

Ce qui étonne le plus après les proportions gigantesques des colonnes, c'est la conservation admirable des couleurs dont le temple étoit revêtu. Les chapiteaux sont colorés en jaune, en bleu et en rouge; dans la corniche, les feuilles qui couronnent les légendes sont peintes en bleu, et ce bleu est très-vif. Les plafonds ne sont pas colorés (1), ou du moins les couleurs ne sont plus visibles.

En finissant ce paragraphe, je ferai remarquer la symétrie qui règne dans les différentes parties du portique d'Hermopolis, et les proportions qui existent entre un membre et l'autre : cette régularité des lignes n'est pas moins frappante que dans les autres édifices; et de plus, les proportions sont exactement conformes aux mesures Égyptiennes. Il seroit superflu de m'étendre au long sur ces rapports, et je me bornerai à rassembler ici les principaux :

DIMENSIONS.	LONGUEURS en mètres.	RAPPORTS des dimensions.
Hauteur des assises.....	0,56.	1.
— de la base présumée.....	"	1 $\frac{1}{2}$ .
— de l'apophyge.....	1,68.	3.
— des liens, au-dessus de l'apophyge...	0,84.	1 $\frac{1}{2}$ .
— de la partie intermédiaire du fût.....	1,24.	4.

(1) Du temps du P. Sicard, le plafond étoit peint d'azur : mais il n'a pas vu de peintures sur la corniche; ce qui est assez extraordinaire. En revanche, il dit que

le dessous de l'architrave est d'une couleur d'or qui éblouit les yeux.

DIMENSIONS.	LONGUEURS en mètres.	RAPPORTS des dimensions.
Hauteur des liens du milieu.....	1 <sup>m</sup> , 12.	2.
—— de la partie du fût, à 32 cannelures. .	2, 24.	4.
—— des liens supérieurs.....	1, 12.	2.
—— du chapiteau.....	3, 36.	6.
—— du dé.....	0, 58.	1. (1)
—— de l'entablement présumé.....	"	5.
Hauteur totale des colonnes.....	13, 86.	25.
Hauteur de l'ordre entier.....	"	30.
Diamètre des colonnes.....	2, 8.	5.

D'après la valeur de 462 millimètres que nous attribuons à la coudée Égyptienne, il est facile de voir que la hauteur des colonnes avoit 30 coudées; le diamètre, 6; et la hauteur de l'ordre entier, 36 (2). Ces nombres sont entièrement conformes à la division senaïre, qui étoit la base de l'ancien système métrique Égyptien.

§. V.

*Environs d'Hermopolis Magna.*

AVANT de terminer cette description, je ferai une excursion dans les environs de la ville, où j'ai trouvé quelques positions anciennes qui ont des rapports avec Hermopolis; mais je ne ferai point mention des autres lieux de l'Heptanomide, dont il doit être question dans les chapitres suivans. La première de ces positions est au nord, à la vérité à une assez grande distance (3); mais le nom d'*Ibiu* ou *Ibeum*, la ville des ibis, est nécessairement lié avec le culte d'Hermopolis, et ce lieu dépendoit du nome Hermopolitain. Le nom actuel est *Tahâ el-A'moudcyn*, ou Tahâ des colonnes. L'itinéraire place *Ibiu* à vingt-quatre milles au nord d'Hermopolis; ce qui ne fait que huit lieues de vingt-cinq au degré (4), au lieu de onze à douze, qui sont la distance de Tahâ jusqu'à Achmoueyn.

Voici ce que j'ai trouvé dans le village de Tahâ: au sud-ouest et contre le village, est une butte de ruines élevée, assez étendue, d'environ cinq à six cents mètres; Tahâ paroît lui-même en partie bâti sur les ruines. Dans un fond, j'ai remarqué plusieurs colonnes en granit et en pierre calcaire, et de différens diamètres, dont quelques-unes sont petites et d'une mauvaise exécution; il y en a cinq ou six en granit. J'ai jugé que c'étoit le reste d'une église Chrétienne, bâtie avec des débris des monumens antérieurs, et la tradition est conforme à cette opinion. Il y a encore, sur le bord

(1) Il s'en faut de 2 centimètres. Voyez la planche 52, A. vol. IV.

(2) Voyez mon *Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens*.

(3) A six myriamètres.

A. D.

(4) Les huit lieues tomberoient exactement sur Minyeh, où, au reste, je n'ai point vu de vestiges antiques. Il est plus probable que l'itinéraire est fautif, et qu'on doit lire XXXIV, au lieu de XXIV. En effet, trente-quatre milles font onze lieues et un tiers.

du grand canal el-Dafa' qui baigne les ruines, deux grosses pierres qui paroissent avoir roulé du haut de la butte. Les cheykhhs que j'ai consultés ne connoissent point l'ancien nom du lieu, et ils disent seulement que le surnom du village lui a été donné à cause des colonnes qu'on voit aujourd'hui dans les ruines.

Je ne trouve donc ici que de foibles vestiges de la ville d'*Ibeum* ou *Ibiu* ; mais je ferai remarquer qu'au-dessous d'Etsâ, sur le Nil, à sept mille cinq cents mètres au nord-est, est un village appelé *Baiâou* ou *Bayâhou*, dont le nom a de l'analogie avec l'ancien nom Grec. On dit aussi *Baioum*, et les habitans se nomment *Baioumy*. Quelques-uns prétendent que ce village est nouveau. Une butte de décombres, également voisine (à trois mille mètres au nord de Tahâ et de la digue), porte encore le nom de *Koum el-A'moudeyn*, butte des colonnes ; mais on n'y trouve rien d'antique ; seulement on y voit quelques débris en poteries et en briques (1).

A l'ouest d'Achmouneyn et au-delà du canal de Joseph, sont les restes de la ville de Tanis dont parle Strabon. Le nom actuel de *Touné*, village bâti sur ses ruines, ne laisse pas de doute sur sa position ; on l'appelle aussi *Touné Gebel*, ou de la montagne. C'est peut-être un reste de la distinction qu'on avoit établie autrefois entre les noms de *Tanis* de la basse Égypte et de *Tanis* dans la Thébaïde. Strabon dit que le canal partant de *Thebaïca Phylace* conduisoit à Tanis. Nous voyons aujourd'hui les restes de Tanis un peu à l'ouest du canal de Joseph ; mais celui-ci s'est peut-être porté à l'est par la suite des temps. C'est le village d'Etqâ qui est aujourd'hui sur le canal même, et Touné en est à deux mille mètres environ, sur la limite du désert. Le village est bâti au sud de l'ancienne ville ; au lieu de buttes de décombres, comme on en voit par-tout, j'ai trouvé des murs en briques crues, encore aujourd'hui debout, avec des débris de vases antiques. Les briques sont de petite dimension ; mais la construction est soignée et faite par assises bien réglées. Au nord et près d'un jardin, j'ai vu une quinzaine de grosses pierres numismales, aujourd'hui informes pour la plupart, et qui peuvent avoir appartenu à un temple, mais où aucun caractère, aucune figure visible, n'annoncent un temple au Soleil, comme des voyageurs le rapportent. Plusieurs ont la forme de colonnes ; une, qui est encore debout en partie, a deux mètres environ de diamètre. Au lieu d'exploiter la montagne, les habitans de Touné brisent tous les jours ces anciennes pierres pour les convertir en chaux. Plusieurs autres pierres numismales qu'on trouve au sud de Touné, auprès d'un étang, annoncent que la ville s'étendoit jadis jusque là ; les habitans assurent qu'elles n'y ont pas été transportées.

Les anciens Égyptiens ont exploité la montagne Libyque en face de Tanis. J'y ai reconnu des excavations ; une grande catacombe y a été creusée, et la porte a été pratiquée dans une grande façade coupée à pic et dressée. C'est presque, dans ce canton, le seul endroit de la chaîne où la pierre soit à découvert ; ailleurs, elle est toujours cachée sous les dunes de sable. Auprès de cette grotte antique, la chaîne s'abaisse vers une ancienne vallée comblée ; les Arabes ont

(1) On ne trouve au reste *Ibiu* mentionné que dans l'Itinéraire, à moins qu'on ne lise, dans Étienne de Byzance, *Iélor* au lieu de *Ipior*.



percé loin de là un chemin qui les mène à la petite *Oasis*, et qui conduit aussi à Behneseh et au Fayoum.

Entre les ruines de Touné et la crête de la montagne, précisément en face de l'ouverture faite dans le rocher, il y a encore des ruines aujourd'hui cachées en partie par les sables : on y aperçoit des murs de briques crues, encore debout. Les briques sont petites, alternativement de champ et à plat. On trouve, aux environs, des fragmens d'albâtre et de marbre travaillés, quantité de pierres numismales taillées, et beaucoup de morceaux d'un ciment dur, fait de gros sable et de chaux. Ce ciment est bien poli en dehors, et il a la couleur de l'enduit des citernes qu'on trouve aujourd'hui en Égypte. La nature des pierres que j'ai vues dans les ruines et à Touné, annonce que la montagne Libyque est, dans cette partie, composée de pierres numismales; à trois ou quatre cents mètres à la ronde, les dunes de sable sont parsemées de briques cuites et d'éclats de vases. Les ruines n'ont pas de noms connus, les Arabes leur donnent le nom banal de *Deyr*, et ils m'ont dit que, vers le nord, il y en a beaucoup de semblables dans la montagne.

Je dois dire ici un mot du lieu appelé *Babeyn*, où étoient de prétendues écluses sur le canal de Joseph, que les voyageurs ont dit avoir vues au nord de Tanis. J'ai voulu vérifier ce qu'il y avoit de positif sur le nom et sur l'existence de ces *portes*. Je ne me suis pas contenté d'interroger les cheykh et les habitans du lieu, dont aucun n'avoit même connoissance du nom de *Babeyn*; j'ai parcouru encore pied à pied les rives du canal, et je n'ai pas vu le moindre vestige d'une seule construction.

Des Arabes m'ont cependant parlé d'un endroit de ce nom, placé à l'ouest de Darout-Achmoun, presque au sommet de la montagne; mais ce sont deux *portes* de catacombes percées dans le rocher, et qui conduisent à des salles où l'on trouve des colonnes. Il devoit y avoir aux environs quelque position ancienne, correspondant, suivant l'usage, à ces hypogées; je n'en ai vu cependant aucune, et l'on ne m'a point parlé d'un lieu qui renfermât des antiquités. Des hommes de Tendehs et d'el-Badramân m'ont aussi nommé un endroit du nom de *Medynet el-Babeyn*; mais ils n'en connoissent que le nom. Il est donc certain que les écluses prétendues n'ont aucune existence, et je crois que c'est le sens du mot Arabe *Babeyn*, les *portes*, qui a induit en erreur les voyageurs et les écrivains.

Il me reste à parler d'un endroit que Strabon nous a fait connoître sous le nom d'*Hermopolitana Phylace*. Voici comment il s'exprime : « A l'écart du Nil est » *Oxyrynchus*.... ensuite *Hermopolitica Phylace*, certain lieu où l'on fait payer un » droit aux marchandises qu'on transporte de la Thébaïde : là, on commence à » compter par schœnes, de soixante stades chacun, jusqu'à Syène et Éléphantine. » Ensuite vient *Thebaïca Phylace*, et le canal qui conduit à Tanis. » On peut se demander si ce premier poste étoit placé sur le Nil, comme le feroit entendre Ptolémée (1), ou bien sur le grand canal. Strabon ne s'explique point sur sa position précise. Si la position correspondante, sous le nom de *Thebaïca Phylace*, étoit

(1) Ptolémée suppose 28° 15' de latitude au point dont il s'agit, et 28° 26' à Hermopolis; différence, 11' [plus de deux myriamètres] : cette distance convient bien à Darout el-Cheryf, où je place *Thebaïca Phylace*. Ptolémée, qui n'indique pas particulièrement l'un ou l'autre de ces deux postes, avoit en vue, selon moi, ce dernier. Le passage ne renferme que le mot de *Phylace*, sans l'épithète d'*Hermopolitana*.

destinée à reconnoître les navires descendant de la Thébaïde, il est très-vraisemblable que la première avoit la même destination, quant aux barques venant de Memphis et de l'Heptanomide par le canal de Joseph. La navigation sur ce canal étoit autrefois bien plus importante qu'elle ne l'est à présent. Strabon s'y embarqua, et la manière dont il raconte son voyage feroit croire qu'il le prit pour une branche du Nil; même il ne parle nullement du grand fleuve.

Le village de Darout Omm-Nakhleh, qui s'appelle aussi *Darout-Achmoun*, et dans le voisinage duquel nous venons de voir qu'il y avoit des vestiges d'antiquités, pourroit bien être dans l'emplacement du château ou poste Hermopolitain, comme Darout el-Cheryf (ou, selon les Chrétiens, Darout-Sarâbâm), situé à l'embouchure du canal, étoit le poste Thébaïque. Le nom commun de *Darout* semble correspondre à l'ancien nom commun de *Phylace*. Darout-Sarâbâm est sur la limite de la Thébaïde et de l'Heptanomide, et Darout-Achmoun est près du désert, presque en face d'Achmouneyn et au-dessous de Tanis. Enfin son surnom d'*Achmoun* paroît signifier la même chose qu'*Hermopolitain*: car, ainsi que nous le verrons bientôt, *Achmouneyn* est un reste de l'ancien nom de la ville; *Hermopolis* est un nom imposé par les Grecs.

Au nord d'Achmouneyn, sur le canal, est un lieu composé de deux villages contigus, appelés *Qasr-Hour*. Le mot *Qasr* signifiant *château*, et *Hour* étant un ancien nom Égyptien (1), on pourroit encore chercher dans cet endroit l'ancien château d'Hermopolis, et avec assez de vraisemblance.

Si l'on croit que le poste Hermopolitain devoit être sur le Nil, en se fondant sur ce que les Qobtes parlent du port de Schmoun, on pourroit supposer cette position en trois endroits: l'un, à l'origine du Terâ't el-Sebakh, où est un couvent dont j'ai fait mention plus haut; le second, à el-Reyremoun, origine d'un canal qui se rend à Achmouneyn; le troisième, enfin, à Meylàouy, où le Nil passoit dans le siècle dernier. Mais je dois dire qu'il n'existe point de vestiges d'antiquités dans les deux premiers, et que le troisième n'a aucune butte de ruines.

Il y a moins d'incertitude sur le poste Thébaïque. Il est certain que Darout-Sarâbâm, village aujourd'hui riche, peuplé et bien bâti, est le siège d'une ancienne position. Dans la mosquée qui est sur le canal, on trouve des colonnes antiques; il y en a dix de marbre blanc, et deux autres torses. Les chapiteaux sont Corinthiens; mais l'ouvrage est grossier et paroît Arabe. Dans la cour de Selym-aghâ, j'ai vu un piédestal en marbre de la même exécution; j'ai vu aussi dans la même cour un monolithe de granit, ouvrage Égyptien, qui a été trouvé, quinze ans avant l'expédition, par des *fellâh* creusant près d'un jardin, et qui sert aujourd'hui de marchepied. C'est le cheryf qui me racontoit ce fait; d'autres me dirent que cette pièce avoit été trouvée à Koum el-Ouysyr, butte sur le canal au nord de Darout. La grandeur du monolithe est de 36 pouces; sa largeur, de 32; sa profondeur, de 30. Il y a une niche pratiquée dans l'intérieur, et les faces sont ornées par une corniche et un cordon qui fait le tour.

En outre, les Chrétiens disent que *Sarâbâm* est l'ancien nom de l'endroit, et que

(1) Description d'Edfoû, chap. V, §. v.

cè lieu a de tout temps été ainsi appelé sur leurs registres. Ils ajoutent que c'étoit autrefois une ville de Grecs [*Român*] (1), et les Musulmans l'appellent *Beled-Koufry*, ainsi qu'ils font de toutes les ruines Égyptiennes. Au reste, il n'y a point, comme dans les anciennes villes, de buttes couvertes de décombres, ou de constructions ruinées en brique.

Ce qui vient à l'appui de la tradition des Chrétiens, est l'existence d'un ancien monastère appelé *Deyr Abou-Sarâbâm*, que j'ai vu auprès de Darout : c'est une petite enceinte carrée, où l'on enterre les Chrétiens qui meurent dans les villages voisins. L'église étoit desservie par un homme très-pauvre et vivant d'aumônes ; mais il n'y a point de prêtres dans le couvent (2). Le nombre des Chrétiens est très-petit à Darout ; une vingtaine y vivent d'aumônes, ou font le métier de *fellâh*. Le monastère est beaucoup plus ancien que le village même. Au rapport des Qobtes, il y a eu là jadis une habitation de Grecs, avant que les Chrétiens s'y établissent. Son nom étoit *Deroueh-Sarâbâmoun* [دروعة شرابامون]. *Deroueh*, m'a-t-on dit sur les lieux, signifie *enceinte habitée* (3) ; quant à *Sarâbâmoun*, il est facile de voir, selon moi, que c'est un nom composé de *Sarâb* ou *Serapis*, et d'*Amoun* ou *Ammon* (4). Ainsi *Darout-Sarâbâm* est un nom corrompu et abrégé. D'Anville, et ceux qui l'ont précédé, sont donc tombés dans une double erreur, quand ils ont cru que *Darout el-Cheryf* vouloit dire *le canal noble* ou bien *du cheryf*. Ce nom n'est pas une corruption de *Tera't el-Cheryf* ; c'est le mot *Derouet* qui a été changé en *Darout*, et ils ont ajouté *el-Cheryf*, à cause qu'un cheryf (5) y avoit fait sa résidence. Ainsi se détruit cette origine qu'on avoit donnée au canal de Joseph, en l'appelant *canal du Patriarche*. On sait maintenant, à n'en plus douter, que c'est une dérivation naturelle et peut-être un ancien bras du fleuve, qui autrefois a été fort considérable (6).

Dans le village même de Darout, il y a peu de traces d'une ancienne ville. On m'a dit que, trente ans avant l'expédition, il y avoit existé une fort ancienne église, qu'on a remplacée par une autre plus petite. J'ai vu dans celle-ci deux à trois petites salles oblongues, sur le plan commun des églises d'Égypte (7). Personne n'a pu me dire s'il y avoit eu dans cet endroit un ancien fort, comme il devoit en exister un à *Thebaïca Phylace*. Le bois de dattiers qui est auprès, renferme une grande

(1) Les Qobtes surnomment cet endroit *Beled-Român*, c'est-à-dire, ancienne résidence des Grecs, et non des Romains, comme l'a cru Jablonski. *Roum*, *Român*, est le nom que les Qobtes donnent aux Grecs ; nom qu'il ne faut pas confondre avec *Roummân*, qui signifie *grenade*.

(2) Au-dedans, sont quelques *doum* et un dattier remarquable pour la grandeur ; au-devant, est un gros sycomore.

(3) Plusieurs savans font venir *Darout* et *Derouet* de *Ἐρεούρι*, mot Qobte, signifiant *dérivation*. M. Champollion le tire de *πεύρι* ou *πύρι*, *dériver* (*L'Égypte sous les Pharaons*, tom. I, pag. 20). Le mot Arabe *Tera't* signifie aujourd'hui à peu près la même chose ; c'est le nom qu'on donne aux canaux.

(4) Les Égyptiens donnoient le nom d'*Amoun* à Jupiter. (Hérodote, *Hist.* liv. II, §. 42.) Ces assemblages

de noms des dieux Égyptiens se rencontrent souvent. On les voit fréquemment employés dans les manuscrits Qobtes : les Chrétiens ont adopté les noms composés de cette espèce ; et un saint anachorète, appelé *Sarapamon*, avoit, suivant el-Maqryzy, donné son nom à une église voisine de Darout. (Et. Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, tom. I, pag. 13.)

(5) On donne ce nom aux descendans de Mahomet ; c'est toujours un cheryf qui est cheykh el-beled dans ce village.

(6) Voyez mon Mémoire sur le lac de Mœris, *A. M.* tom. I, pag. 100.

(7) Le carreau étoit couvert de béquilles : les insectes y vivent dans une abondance incroyable, et rendent le séjour de ces églises insupportable aux étrangers.

quantité de briques cuites, annonçant d'anciennes habitations, et que les *fellâh* ont coutume d'y ramasser pour bâtir.

Je citerai ici Agatharchide, qui compte au nombre des cinq nomes placés entre Memphis et la Thébâïde, le lieu appelé *Phylaca*, et, selon d'autres, *Schedia*, où l'on percevoit le tribut des marchandises apportées du pays supérieur. Il n'y a pas d'autres vestiges d'une préfecture de ce nom; mais le nom de *Schedia*, commun au poste du lac *Mareotis*, près d'Alexandrie, offre un rapprochement curieux (1).

Je conclus que le château-fort dont parle Strabon, sous le nom de *Thebäica Phylace*, étoit placé, non à Darout même ou plutôt Derouet el-Cheryf, mais à Deroueh Sarâb-amoun, où étoit une ancienne habitation, et non loin du couvent actuel, appelé par abréviation *Deyr Abou-Sarâbâm*. L'autre position, appelée par les Grecs *Hermopolitana Phylace*, étoit, selon ma conjecture, soit à Qasr-Hour, soit à Darout-Achmoun, qu'il faudroit appeler *Derouet-Achmoun*: ce mot paroît signifier, en effet, *enceinte Hermopolitaine* (2).

#### §. VI.

#### Rapprochemens et Conclusion.

IL ne faut pas chercher dans *Hermopolis*, nom qui semble entièrement Grec; le véritable nom que portoit la ville Égyptienne. Le nom actuel d'*Achmouneyn* est peut-être plus propre à nous faire retrouver l'ancien. *Achmoun* ou *Chmoun* me paroît en être certainement le reste; car les habitans m'ont rapporté que cet endroit s'appeloit autrefois *Medynet-Achmoun*, ville d'Achmoun. Ce nom a la plus grande ressemblance avec *Chmoun*, en grec *Chemmis* et *Chemmo*, nom d'une divinité Égyptienne, suivant Diodore de Sicile et d'autres auteurs. *Achmoun*, dans la basse Égypte, et auprès de l'ancienne ville de Mendès, donne son nom au canal Mendésien. *Achmym*, dans la Thébâïde, a succédé à l'ancienne *Chemmis*, la *Panopolis* des Grecs. Enfin *Chmoun* ou *Schmoun* est le nom qui, dans tous les manuscrits Qobtes, répond à *Hermopolis Magna* (3). Les Arabes ont ajouté, par euphonie, l'élif initial, comme dans *Achmym*, *Asouân*, *Esné*, et beaucoup d'autres noms.

Le nom de *Darout-Achmoun*, village situé en face d'Achmouneyn, montre encore que la même dénomination a appartenu à tout ce quartier de l'Égypte; c'étoit peut-être le nom du nome lui-même d'Hermopolis. Au reste, je n'entreprendrai pas de chercher dans les débris de l'ancienne langue Égyptienne la signification du mot *Achmoun* (*Schmun* ou *Smun*, selon Jablonski): c'est une tentative que ce savant a faite sans beaucoup de succès (4).

(1) *Geogr. vet. Scriptores.*

(2) *Dourât* دوار, l'un des pluriels de *Dâr* دار, signifiant *domus, mansio*, &c.

(3) Voyez les *Mémoires sur l'Égypte* par É. Quatremère, où ce savant a cité à l'appui du fait un grand nombre de textes Qobtes. Voyez aussi *l'Égypte sous les Pharaons*, par M. Champollion.

(4) Jablonski traduit *Chmoun*, Ἡρμῶν, par *octavus*. Mercure, dit-il, fut le huitième dieu ajouté aux sept planètes; comme si Mercure n'étoit pas lui-même une des sept planètes! Voyez le *Panthéon des Égyptiens*, pag. 300 et suiv.

Le village où sont les ruines de cette grande ville, a proprement pour nom *Nefs el-Achmouneyn*, et non

Dans son *Traité d'Isis*, Plutarque dit que les uns font cette divinité fille de Mercure, et les autres, de Prométhée, parce que celui-ci est la source de toute sagesse et de toute prudence, et celui-là l'inventeur de la grammaire et de la musique; c'est pourquoi à Hermopolis, ajoute-t-il, on donne les noms d'*Isis* et de *Justice* à la première des Muses, qui est la *Sagesse*, et qui fait connoître les choses divines aux *hiéraphores* et aux *hiérastoles*, appelés ainsi, de ce qu'ils portent les choses sacrées, ou s'habillent de vêtemens sacrés (1).

Ce passage nous fait entrevoir pourquoi Mercure étoit honoré à Hermopolis. Dans tous les temples, Isis et Osiris étoient l'objet du culte universel; mais Thoth ou le Mercure Égyptien, à qui l'on attribuoit symboliquement la découverte des lettres, des sciences et des arts, étoit pour ces peuples l'origine de l'ordre et de la justice, qui doivent présider à l'économie de la société. Les Hermopolitains avoient un culte particulier pour Mercure; et des animaux, tels que l'ibis et le cynocéphale, lui étoient consacrés dans cette préfecture: mais les hommes versés dans la connoissance des symboles savoient que ce culte étoit, au fond, en l'honneur de la divinité mère des arts et des sciences, et la première des Muses, selon Plutarque.

Citons encore cet auteur, qui, dans le même *Traité*, a rassemblé tant de traits curieux de la religion Égyptienne. On montre, dit-il, à Hermopolis, un hippopotame, symbole de Typhon, sur lequel est un épervier combattant contre un serpent (2). Il seroit aisé de trouver dans les bas-reliefs Égyptiens, et sur-tout dans les *Typhonium*, un sujet analogue; mais l'état de ruine du temple d'Hermopolis ne nous a pas permis d'y dessiner beaucoup de sculptures, et de retrouver l'emblème rapporté par Plutarque, dont le sens d'ailleurs n'est pas très-difficile à saisir (3).

Élien, après avoir rapporté les motifs assez puérils de la consécration de l'ibis à Mercure, dit que, suivant Apion, la vie de cet oiseau étoit très-longue: Apion, ajoute-t-il, cite en témoignage les prêtres d'Hermopolis, qui lui avoient montré à lui-même un ibis immortel (4). Élien se donne la peine de combattre ce récit et la possibilité du fait matériel. Qui ne voit que ce langage figuré exprimoit une idée très-simple; savoir, l'origine divine des arts et des sciences, dont Mercure passoit pour l'inventeur, Mercure dont l'ibis étoit le symbole vivant! J'irai plus loin, et je supposerai que l'*ibis immortel* montré à Apion étoit une de ces figures de Thoth à tête d'ibis, si fréquentes dans les monumens Égyptiens, et que l'on voit sur l'architrave du temple d'Hermopolis. Cette figure composée étant l'image d'un des dieux de l'Égypte, il n'étoit pas surprenant que les prêtres l'appelassent immortelle. Au reste, la vie de l'ibis passoit pour être, ainsi que celle de l'épervier, d'une durée extraordinaire.

Dans un des dialogues de Platon (*in Phædro*), Socrate s'exprime ainsi: J'ai appris que, vers Naucratis, on adoroit un ancien dieu appelé *Theuth*, auquel étoit consacré l'ibis; ce dieu, le premier, inventa les nombres, le calcul, la

*Achmouneyn*. Le sens du mot *nefs* [نفس] est *ame* [*spiritus, anima, vita, magnitudo, sanguis, &c.*], et le verbe *nefas*, aux différentes formes, a plusieurs sens, *respirer, croître, briller, &c.*

(1) Plutarque, de *Iside et Osiride*.

(2) *Ibid.* s. 50.

(3) Voy. la *Descript. d'Edfoû*, A. D. chap. V, s. VII; et la *planche 64*, A. vol. I, où l'on voit un épervier symbolique, à corps de lion, foulant aux pieds un serpent.

(4) *Ælian. de Natura animal.* cap. XXIX, Lond. 1744.

géométrie, l'astronomie, les jeux de dés et de hasard, et les lettres de l'alphabet.

Ainsi, avec la position nommée *Ibiu*, voilà trois endroits de l'Égypte où l'ibis étoit particulièrement en honneur. Ajoutons que c'étoit à Hermopolis, au rapport d'Hérodote, qu'on transportoit les ibis embaumés (1).

J'insisterai ici sur les rapports du culte de l'ibis avec celui du dieu Thoth ou Mercure; rapports qui expliquent les récits des anciens au sujet d'*Hermopolis Magna*, et l'existence d'une ville d'*Ibeum*. L'auteur de l'*Histoire naturelle et mythologique de l'ibis* (ouvrage que nous avons déjà cité) a rassemblé avec soin tous les traits qui peignent cet oiseau célèbre, et il est difficile d'y rien ajouter: néanmoins les honneurs que l'ibis recevoit dans la grande ville de Mercure, méritent une attention particulière. Selon Diodore de Sicile, Hermès avoit inventé les nombres, le calcul et les mesures. Il paroît que le système des mesures avoit, chez les anciens Égyptiens, une grande importance: un dieu y présidoit particulièrement; et parmi les membres de l'ordre sacerdotal, il y en avoit un spécialement chargé du soin d'y veiller: la connoissance de ce système étoit une notion qu'il falloit posséder pour remplir les fonctions d'hérogrammate.

Si l'ibis présente quelque rapport avec les mesures, il devoit donc fixer l'attention des Égyptiens; et sa consécration à Mercure dans Hermopolis, où il est si souvent sculpté; dans *Ibeum*, qui porte son nom; dans un lieu près de Naucratis; enfin dans Memphis même, où l'on peut croire qu'il étoit honoré, puisque des catacombes entières sont remplies de dépouilles d'ibis religieusement conservées dans des vases et des enveloppes préparées avec art; sa consécration, dis-je, à Mercure n'a rien qui doive étonner. Or ce rapport de l'ibis avec les mesures des Égyptiens, un auteur ancien nous l'a fait connoître. Ils rapportent, dit Élien, que l'ibis en marchant a les jambes écartées de l'intervalle d'une coudée. On sait que cette espèce d'oiseau abonde pendant et après l'inondation. Au milieu des campagnes encore couvertes du limon du Nil, le pas de l'ibis se faisoit donc par-tout remarquer; et s'il se rapportoit en effet avec la mesure usuelle, rien n'étoit plus facile, plus commode, que d'en faire un certain usage, à la vérité un peu grossier, pour l'arpentage des terres. J'ai été curieux de savoir si, dans les bas-reliefs où cet oiseau a été sculpté, l'ouverture du pas a quelque relation avec la longueur de la coudée Égyptienne. D'après l'opinion des Égyptiens, il étoit naturel de croire que les sculpteurs n'auroient pas manqué de donner au pas de l'oiseau la grandeur dont il s'agit: or, parmi les sculptures d'un petit obélisque en granit, trouvé au Kaïre, il y a un ibis parfaitement travaillé, dont le pas a 0<sup>m</sup>,0575. L'oiseau y est représenté au quart de la proportion; ce qui fait, pour le pas naturel, 0<sup>m</sup>,231, moitié de la coudée de 462 millimètres (2). Si Élien eût dit que le pas étoit d'une demi-coudée, il auroit été très-exact. Je ne prétends pas affirmer ici que l'ibis marchoit toujours d'un pas égal à une demi-coudée; mais je remarque seulement que, dans les sculptures Égyptiennes, tel est l'écartement de ses pieds.

(1) Hérodote. *Hist.* liv. II, §. 67.

(2) Voyez le *Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens*, chap. v.

C'est peut-être là le fondement de ce passage de Clément d'Alexandrie, où il dit que l'ibis paroît avoir donné aux Égyptiens la première idée du nombre et de la mesure; et en même temps l'explication du motif qui fit consacrer cet oiseau à Mercure, inventeur des mesures et du calcul (1). Un fragment curieux d'un hymne à Hermès mérite d'être cité ici : « O Hermès *ibiforme* (ou à figure » d'ibis), guide de la raison, auteur des lettres et de toute espèce de mesure (2) ! » Le rapprochement de la forme de l'ibis avec Mercure est ici encore plus évident; et il n'est plus douteux que ce dieu à tête d'ibis n'eût quelque rapport avec les mesures Égyptiennes. Cette épithète d'*ibiforme* est sur-tout remarquable, en ce qu'elle traduit, si l'on peut dire ainsi, parfaitement la figure de Thoth telle que nous la voyons sculptée sur le temple d'*Hermopolis Magna* et dans nombre d'autres édifices; c'est-à-dire, une figure d'homme avec le masque de cet oiseau.

Après tous ces rapprochemens appuyés sur les monumens eux-mêmes autant que sur le récit des auteurs (3), je suis fondé à conclure que les Égyptiens avoient élevé un temple, à Hermopolis, en l'honneur de Thoth ou Mercure, supposé l'inventeur des arts et des sciences les plus utiles à la société, telles que l'arithmétique, le calcul, l'écriture, la grammaire et la musique, la géométrie, l'astronomie, et la science des mesures; que l'ibis y étoit consacré comme un symbole vivant du Mercure Égyptien, et doué de facultés naturelles en rapport avec les idées qu'on avoit de ce dieu; et que c'étoit pour offrir une image sensible de ces rapports qu'on avoit figuré celui-ci avec une tête d'ibis. Il est à regretter que le temple d'*Hermopolis Magna* soit aujourd'hui aussi ruiné : nous aurions trouvé dans les sculptures du monument une multitude de sujets capables de donner des lumières sur cette origine emblématique des sciences et des arts.

(1) Je m'abstiens de citer ici toutes les qualités naturelles de l'ibis, exposées avec les plus riches développemens dans l'ouvrage de M. Savigny.

(2) Ἡρμῆς ἰβίμορφος, &c.

(3) Afin de ne pas allonger cette description, je n'ai pas cru devoir citer ici tous les passages connus de Diodore, de Platon, de Plutarque, de Clément d'Alexandrie, &c. au sujet du Mercure Égyptien.

TABLE.

§. I.<sup>er</sup> GÉNÉRALITÉS..... page 1.

§. II. Observations historiques et géographiques..... 2.

§. III. Topographie des ruines d'Achmouneyn..... 4.

§. IV. Du portique d'Hermopolis Magna..... 7.

§. V. Environs d'Hermopolis Magna..... 11.

§. VI. Rapprochemens et Conclusion..... 16.